

LA

# REVUE NATIONALE

Chants et Plaintes du matelot, ( <i>fin</i> ), par M. <b>Faucher de Saint-Maurice</b> .....	289
Jeanne d'Arc, (2 <sup>e</sup> partie,) le Triomphe, par le <b>Révd Père Lacoste, O. M. I.</b> , Professeur de Théologie, à l'Université d'Ottawa.....	298
Souvenirs d'Ecole Militaire, les exercices, par M. <b>Ch. des Ecorres</b> .....	308
Le Malachigan, anecdote et étude, par M. <b>A.-N. Montpetit</b> .....	321
Le bimétallisme, par M. <b>John Hague</b> .....	330
Derniers vœux, poésie, par M. <b>Adolphe Poisson</b> .....	336
Fontaine vs. Boisvert, nouvelle, par M. <b>Pamphile LeMay</b> .....	337
Les cimetières de Montréal, par M. <b>J. Germano</b> .....	350
Chronique, par M. <b>Arthur Buies</b> .....	357
Le soir de la Toussaint, poésie, par M. <b>Ephrem Chouinard</b> .....	365
La Finance, par M. <b>Edmond J. Barbeau</b> , de la Banque d'Epargne de la Cité.....	367
Chronique de l'étranger, par M. <b>J.-D. Chartrand</b> .....	370
L'aveu, chanson, avec musique inédite, par M. le <b>Dr P.-E. Prévost</b> .....	376
Modes et Monde, par <b>Françoise</b> .....	382

Illustrations : Portraits et dessins dans le texte et hors texte.

J.-D. CHARTRAND, directeur

33, 35 ET 37, RUE SAINT-GABRIEL.

# LA BANQUE JACQUES-CARTIER

Bureau Principal—MONTREAL.

**Capital payé . . . . . \$500,000**  
**Fonds de Réserve . . . . . 235,000**

## DIRECTEURS :

L'honorable M. Alph. Desjardins, président  
 MM. A.-S. Hamelin, vice-président  
 Dumont Lavolette  
 Joel Leduc

MM. A.-L. de Martigny, directeur-gérant  
 Tancrède Bienvenu, assistant-gérant  
 E.-G. Saint-Jean, inspecteur

## SUCCURSALES :

Saint-Hyacinthe, Drummondville, Beauharnois, Laurentides, P.Q., Hull, P.Q., Saint-Sauveur, Québec, Québec, rue St-Jean,	A. Clément, gérant J.-E. Girouard, " L. Leduc, " H.-H. Ethier, " J.-P. de Martigny, " N. Dion, " C.-S. Powell, "	Fraserville, Valleyfield, Victoriaville, Plessisville, Ste-Anne de la Pérade, Edmonton, N.O.,	J.-O. Leblanc, gérant Ls de Martigny, " A. Marchand, " E.-C.-P. Chèvrefeils, " J.-A. Rousseau, " S.-R. Benoit, "
---	--	--	---

## BRANCHES A MONTREAL :

Saint-Jean-Baptiste, Sainte-Cunégonde,	A. Boyer, gérant E. St.-Jacques, comptable	Saint-Henri, Rue Ontario,	H. Dorion, gérant G. Leclerc, Jr., "
---	---	------------------------------	---

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNES—Au Bureau principal et aux Succursales

## CORRESPONDANTS :

Londres, Angleterre, Paris, France, New York, Boston, Chicago, Canada,	Le Crédit Lyonnais Glyn, Mills, Currie & Co Le Crédit Lyonnais National Bank of the Republic The Bank of America The Merchants National Bank Bank of Montreal The Merchants Bank of Canada Bank of British North America
---	--

Emet des crédits commerciaux et des lettres circulaires, payables dans toutes les parties du monde.

# La Banque du Peuple

BUREAU PRINCIPAL : MONTREAL

ETABLIE EN 1834

**Capital payé . . . . . \$1,200,000**  
**Fonds de Réserve . . . . . 600,000**

## BUREAU DE DIRECTION

Jacques Grenier, Ecr., président  
 George Brush, Ecr., vice-président  
 M. Branchaud, Ecr.  
 Wm. Francis, Ecr.  
 Chs. Lacaille, Ecr.

Alph. Leclaire, Ecr.  
 A. Prevost, Ecr.  
 J.-S. Bousquet, caissier.  
 Wm. Richer, assist.-caissier.  
 Mr. Arthur Gagnon, inspecteur.

## SUCCURSALES :

Québec, basse-ville : P.-B. DuMoulin, gérant.  
 Québec, St-Roch : Nap. Lavoie, gérant.  
 Trois-Rivières : P.-E. Panneton, gérant.  
 St-Jean, Qué. : H. St. Mars, gérant.  
 St-Rémi, Qué. : C. Bédard, gérant.  
 St-Jérôme, Qué. : J.-A. Thérberge, gérant.

Montréal, rue Ste-Catherine Est, A. Fournier, gérant.  
 Montréal, rue Notre-Dame Ouest, J.-A. Bleau, gérant.  
 St-Hyacinthe : J. Laframboise, gérant.

## AGENTS EN CANADA :

Ontario : Molsen's Bank et ses succursales.  
 Nouveau-Brunswick : Banque de Montréal.

Nouvelle-Ecose : Bank of Nova Scotia.  
 Ile du Prince Edouard : Merchant's Bk of Halifax.

## AGENTS AUX ETATS-UNIS :

New York : The National Bank of the Republic.  
 New York : Hanover National Bank.

Boston : National Revere Bank.

## Correspondants en Europe :

Angleterre : The Alliance Bank Ltd, Londres.

France : Le Crédit Lyonnais, Paris.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale*.

LA

# REVUE NATIONALE

Recueil Mensuel  
DE LECTURES CANADIENNES-FRANÇAISES

Paraissant le 1er de chaque mois.

RELIGION, PATRIE, LITTÉRATURE, HISTOIRE, VOYAGES, ARTS,  
SCIENCES, FINANCES, INDUSTRIE, COMMERCE,  
AGRICULTURE, &c.

## ABONNEMENTS

Téléphone Bell 2883

CANADA ET ETATS-UNIS . . . . .	{	1 an \$3.00
	{	6 mois 2.00
FRANCE . . . . .	{	1 an 20 francs
	{	6 mois 12 " "
ANGLETERRE . . . . .	{	1 an 15 shellings
	{	6 mois 8 " "
AUTRES PAYS . . . . .	{	1 an \$5.00
	{	6 mois 3.00

Le numéro 25c.

**Strictement payable d'avance.**

La direction ne se rend pas responsable des manuscrits refusés.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

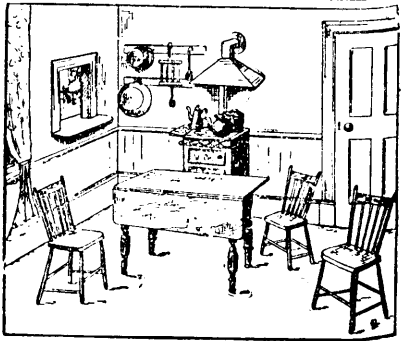
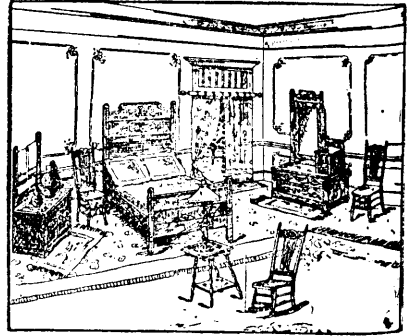
Pour les abonnements et les annonces, s'adresser aux bureaux de la *Revue Nationale*, 33, 35 et 37, rue Saint-Gabriel, Montréal, ou à nos agents attitrés.

Toute correspondance devra être adressée à M. J.-D. CHARTRAND, directeur, 33, 35 et 37, rue Saint-Gabriel, Montréal.

La date indiquant, sur l'adresse, la fin de l'abonnement, sert de reçu à l'abonné.

IMPRIMERIE DE "LA REVUE NATIONALE"

33, 35 et 37, rue Saint-Gabriel, Montréal.



Cet Ameublement Complet de Maison

**EN CHENE SOLIDE POUR \$74.50**

— COMPRENANT —

1 Superbe Ameublement de Salon, Chêne solide . . . . .	7 morceaux
1 Superbe Ameublement de Chambre à coucher, Chêne solide . . . . .	7 "
1 Superbe Ameublement de Salle à manger, Chêne solide . . . . .	8 "
1 Superbe Ameublement de Cuisine, Chêne solide . . . . .	4 "
En tout . . . . .	26 morceaux

N'achetez pas de meubles avant d'avoir vu le plus bel assortiment de la ville  
à des prix sans précédents, chez

**N.-G. VALIQUETTE**

Manufacturier et Marchand de Meubles

**1575, RUE SAINTE-CATHERINE**

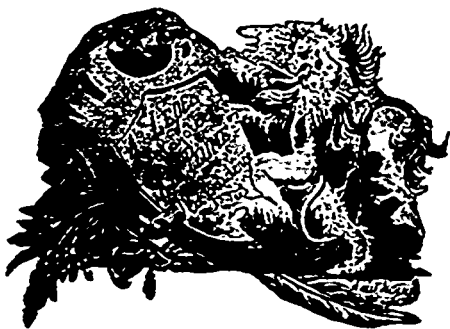
(Porte voisine de MM. Dupuis Frères)

Bell Téléphone 6710.

**MONTREAL.**

**Spécialité pour toutes sortes de Marchandises rembourrées.**

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale*.



## CHANTS ET PLAINTES DU MATELOT

---

L'école des mousses de Brest. — Yann Nibor. — Ballades et complaintes du golfe Saint-Laurent. — Notre-Dame et notre femme. — Regrets et vœux. — Chantons l'amour de la maison.

*(Suite et fin)*

La ballade du naufrage du 18 octobre 1784, à l'île d'Orléans, renferme, elle aussi, de fort belles pensées. Remarquons, en passant, celle-ci. On vient d'apprendre que les mariés se sont noyés en face de la maison où le repas de noces les attend. La complainte se termine ainsi :

La table est mise, qu'on l'ôte en diligence :  
Les napp's seront pour les ensevelir !

Le chant du départ des matelots du golfe Saint-Laurent est aussi fort remarquable. Il faut le dire en enjolivant chaque finale de ces inimitables fioritures si chères à tous les mathurins :

V'la bientôt le temps qu'arrive,  
 Navigateurs! nous faut parti.  
 Ma mère reste sur la rive  
 Quand sur la mer me faut courir :  
 Choisissons le temps le plus beau  
 Pour naviguer dessus ses eaux.

Sa mère dit : " Mon cher enfant !  
 Ta partance m'est bien sensible,  
 Reviens pour le sûr dans un an."

Vous qui vivez sur cette terre,  
 Je vais en dire quelques mots :  
 Vous vous plaignez de la misère.  
 Qu'est-ce donc auprès des matelots ?  
 Le jour fini, vous vous couchez :  
 Nous, il faut le recommencer.

Sa mère dit : " Mon cher enfant !  
 Ta partance n'est bien sensible,  
 Reviens pour le sûr dans un an."

S'il fait beau, l'on vit à son aise :  
 Hélas! ce n'est pas pour longtemps !  
 Quand vous jasez, sis sur vos chaises  
 Nos vaisseaux sont sur les brisants.  
 Sans avoir heure de repos,  
 Voilà la vie des matelots.

Sa mère dit : " Mon cher enfant !  
 Ta partance m'est bien sensible,  
 Reviens pour le sûr dans un an."

L'été se passe, et les amis  
 Ne furent pas tous à la Toussaint.  
 Las! un grand nombre sont péris  
 Sans qu'on pût leur tendre la main.  
 Nous nous disons : — " A chaque instant  
 Il peut nous en venir autant ! "

Sa mère dit : " Mon cher enfant !  
 Ta partance m'est bien sensible.  
 Reviens pour le sûr dans un an."

Que dites-vous de ce triste refrain de la mère qui, à chacune des poignantes paroles de son fils, répond, des larmes plein les yeux :

Reviens pour le sûr dans un an !

Yann Nibor ne dit-il pas dans ses *Perdus en mer* :

Ah ! maman, ma pau' maman !  
Pourquoi que j't'ai larguée en plan !

Que voulez-vous ? le pêcheur comme le matelot ne peut pas être toujours joyeux. Chaque matin le flot l'emporte sans lui dire comment il reviendra le déposer sur la grève, lorsque le soir sera venu.

Yann Nibor, dans *Les quatre frères*, ne chante-t-il pas tristement :

Faut s'attendr' à passer par là ?

D'ailleurs, c'est toujours la grande préoccupation du marin. Sans s'en douter il est né philosophe, mais philosophe croyant. Il en a pris son parti et passe la plus belle moitié de sa vie à se rendre digne de la fière devise inscrite sur la dunette de son navire :

Honneur et Patrie !

Peu importe le reste pour lui. C'est ainsi que Yann Nibor nous dira dans *l'Immersion* :

Puis au roulement du tambour  
Il est allé fair' un tour  
Oùsque bientôt j'irons p't-être.

Le matelot canadien, lui, chantera :

Nous nous disons : " A chaqu' instant  
Il peut nous en arriver autant."

Nibor fera cet appel à la tendresse humaine :

Quand su' la mer y a des gros flots,  
Terriens, plaignez les pauv's mat'lots.

Le pêcheur du golfe Saint-Laurent poussera à son tour cette plainte nâviante :

L'habitant qui ramène ses charrues  
Le soir, s'endort auprès d'enfants joufflus,  
Tandis qu'hélas! nous, pauvres matelots,  
Pour seuls amis, nous n'avons que les flots.

La poésie de la mer est partout la même : il n'y a que les cieux, il n'y a que les vagues qui changent.

\*  
\* \*

Que de ballades tout aussi belles sont oubliées dans les brumes du golfe ! Heureux le chercheur qui réussira à en faire une collection. Les Yann Nibor pullulent sur ces côtes sauvages, inhospitalières, pleines des bruits de la mer et des mystères que renferment les profondeurs de l'abîme. N'est-ce pas mon ami le comte de Puyjalon qui écrivait un jour, du Labrador :

“ Ici, au pied des roches, on ne saurait atteindre le fond en filant soixante brasses de ligne. Ces masses liquides, à surface restreinte et à profondeur prodigieuse, presque toujours très sombres, me causent une impression indéfinissable de crainte et de curiosité. Elles font naître en moi les idées les plus invraisemblables, et lorsque la nécessité me contraint à les traverser, ce n'est pas sans détourner la tête et sans regarder si quelque gigantesque saurien, dernière épave encore vivante des races disparues, ne navigue pas dans mon sillage. J'éprouve un soulagement irraisonné à reprendre la haute mer et à revoir ses flots lumineux et changeants.”

Si pareille impression s'impose à un homme instruit, au brave explorateur de la côte du Labrador, comme l'est de Puyjalon, à plus



forte raison quel travail doit se faire dans le cerveau de ces naïfs de la mer pour qui tout est superstition, mystère, et qui rattachent tout au merveilleux.



Un autre de mes amis, M. Léon Barat — il habite maintenant Amiens —, m'envoie une chanson de pêcheur. Elle a sa place ici. Elle est fort belle, à mon avis.

Nous vous chanterons toujours  
Notre femme et Notre Dame,  
Notre culte et nos amours,  
Notre Dame et notre femme.

Lorsqu'un orage est en l'air,  
Nous invoquons Notre-Dame.  
Lorsque nous partons en mer,  
Nous embrassons notre femme.

Ne nous laissez pas périr  
En naufrage, Notre Dame ;  
Car vous feriez trop souffrir,  
Gémir, pleurer notre femme.

Nous ne plions les genoux,  
En mer, que pour Notre Dame ;  
Nul ne nous fait filer doux,  
A terre, que notre femme.

Vous régnez au firmament  
Auprès de Dieu, Notre Dame.  
Mais notre gouvernement  
Ici bas, c'est notre femme.

Quand de loin nous revenons,  
Protégés par Notre Dame,  
Que déjà nous devinons  
Le logis de notre femme,

Nous poussons des cris vainqueurs  
En l'honneur de Notre Dame ;  
Nous sentons battre nos cœurs,  
En pensant à notre femme,

A l'église nous montons ;  
 Vite, un cierge à Notre Dame ;  
 Ensuite nous remettons  
 Tout l'argent à notre femme,

Sans argent, comment pécher  
 Et contrister Notre Dame ?  
 Car défense de toucher  
 Au magot de notre femme.

Nous ne le reverrons plus  
 Le cierge de Notre Dame ;  
 Adieu de même aux écus  
 Bien serrés par notre femme.

Daigue jusqu'au dernier jour  
 Nous diriger, Notre Dame,  
 Et nous conserver l'amour  
 Et la loi de notre femme.

Si le veuvage est venu,  
 Il faut prier Notre Dame.  
 Obéir à notre bru  
 Comme avant à notre femme.

Marins comme leurs aïeux  
 Nos fils prieront Notre Dame ;  
 Ils l'auront pour Reine aux cieus,  
 Pour reine ici-bas, leur femme.

Décoreront à leur tour  
 Vos chapelles, Notre Dame ;  
 S'inclineront au retour  
 Sous le sceptre de leur femme.

Comme nous, dans leur travail,  
 Se fieront à Notre Dame ;  
 Laisseront le gouvernail  
 Dans la maison à leur femme.

Ainsi les choses iront  
 Tant que voudra Notre Dame,  
 Que les pêcheurs pêcheront  
 Et que sourira la femme.

Si l'un de nos descendants  
Trahit jamais Notre Dame,  
Résiste, montre les dents,  
Désobéit à sa femme,

Nous renions ce bandit ;  
Oubliez-le, Notre Dame.  
Qu'il soit délaissé, maudit !  
Débarrassez-en sa femme.

Mais non, on ne verra pas  
— A votre autel, Notre Dame,  
Nous le jurons, bécots bas ;  
A tes genoux, notre femme —,

Dans sa postérité,  
Pêcheur traître à Notre Dame,  
Jamais pêcheur révolté  
Contre un ordre de sa femme.

Tous diront au grand moment  
Leur prière à Notre Dame,  
Et pour jamais s'endormant  
Béniront encor leur femme.

Nous célébrerons toujours  
Notre femme et Notre Dame,  
Notre culte et nos amours,  
Notre Dame et notre femme.

Que dites-vous de cette prière du matelot et du pêcheur à Notre Dame, de cet acte vrai, touchant, sublime, adressé à la femme, Notre Dame ?

Ce cantique de la mer me fait songer à un épisode que je ne saurais me rappeler sans être ému.

Liszt raconte que Chopin, mourant, demanda à sa compatriote, la belle comtesse Delphine Potocka, de chanter. Le piano du salon fut roulé jusqu'à la porte de la chambre du malade et la comtesse chanta avec de vrais sanglots dans la voix — les pleurs ruisselaient le long de ses joues, et jamais, certes, cette voix admirable n'avait atteint une si pathétique expression. Elle chanta le fameux cantique à la Vierge qui avait, dit-on, sauvé la vie à St. Jella.

— Que c'est beau ! mon Dieu, que c'est beau ! disait le mourant ; encore... encore !

Tous ceux qui étaient là se jetèrent à genoux, et l'on n'entendit plus que la voix de la comtesse qui planait comme une céleste mélodie au-dessus des soupirs et des sanglots qui en formaient le sourd et lugubre accompagnement. C'était à la tombée de la nuit, une demi-obscurité prêtait ses ombres mystérieuses à cette triste scène. *L'Ar Maria* montait vers Dieu pendant que l'âme du grand musicien se détachait de son enveloppe mortelle et s'en allait prier Notre-Dame de la porter à son Dieu.

\*  
\* \*

Mais nous voilà bien loin de la Bretagne et de l'École des mousses.

— Mille sabords! ainsi jure-t-on à Brest quand on a l'honneur d'être apprenti-marin, pourquoi mon ami Drouin s'est-il mis en tête de me faire lire son discours ainsi que les "Chants et récits de la mer" de Yann Nibor? Aucun de mes confrères de la presse n'aurait tenu devant cet envoi, fait

Ma belle, pour vivre en souv'nance,

N'est-ce pas la vieille chanson canadienne qui le dit?

Je vous ai fait connaître Drouin, la Bretagne, l'École des mousses, Yann Nibor et mes mathurins du golfe Saint-Laurent; laissez-moi vous exprimer le regret de voir nos chansons de marins disparaître avec les années. Quel est l'artiste, le musicien, le poète, le patriote qui pourra dessiner les groupes, noter en musique et écrire une partie de ce qui se chante dans le golfe Saint-Laurent? Comme il y aurait dans ce précieux recueil de belles pensées à faire connaître aux terriens! Et dire que toute cette poésie de la mer s'en va s'éparpillant et se perdant!

— Allons! les enfants, souquez! souquez ferme! Prenez exemple sur Yann Nibor. Vous sortez d'une école aussi grande que celle qui est dirigée par mon ami Drouin. N'avez-vous pas donné à la France les amiraux de Vaudreuil, Badaut, Martin; les capitaines de vaisseau Le Moyne d'Iberville, de l'Echelle, Denys de Bonaventure? Eux aussi ont fredonné bien des chansons dans la hune ou sur le gaillard d'avant avant d'arriver à l'épaulette. Ah! si nous avions encore aujourd'hui leurs mâles refrains, comme cela nous grandirait, comme cela nous ferait plaisir! Il en reste encore des bribes: cueillons-les avant qu'elles ne soient disparues dans les brumes du golfe et de l'oubli.

Et maintenant que je vous ai dit ce que je voulais, rentrons à la maison en chantant avec Yann Nibor :

Matelots, puisqu'on a bon vent,  
 Poussons ce soir la chansonnette.  
 Matelots, puisqu'on a bon vent,  
 Montons tous chanter sur l'avant.  
 Que nos gais refrains du gaillard  
 Arrivent jusqu'à la dunette ;  
 Que nos gais refrains du gaillard  
 Arrivent à l'officier de quart.

Chantons l'amour du beau pays,  
 Du cher pays qui nous vit naître ;  
 Chantons l'amour du beau pays  
 Où l'on trinque avec les amis.  
 Chantons l'amour de la maison  
 Que du grand large on voit paraître ;  
 Chantons l'amour de la maison  
 D'où nos vieux guettent l'horizon.

Chantons l'amour du haut clocher,  
 Toujours en vue avant la terre ;  
 Chantons l'amour du haut clocher  
 Où, petits, nous allions nicher.  
 Chantons l'amour de nos grands bois  
 Où notre cœur battit naguère ;  
 Chantons l'amour de nos grands bois  
 Où nous a'mâmes bien des fois.

Chantons l'amour de nos prés verts,  
 De nos beaux champs d'or qu'on moissonne ;  
 Chantons l'amour de nos prés verts,  
 Partout de vieux pommiers couverts.  
 Mais, pour finir, chantons aussi  
 La femme qui, chez nous, foisonne :  
 Mais, pour finir, chantons aussi  
 Nos belles qui sont loin d'ici.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

# JEANNE D'ARC

## II<sup>e</sup> PARTIE

### LE TRIOMPHE

---

Il y en a qui, en abordant la question de la mission de Jeanne d'Arc, veulent poser en principe la négation d'une intervention extraordinaire de la part de Dieu ; c'est vouloir se mettre de ses propres mains un bandeau sur les yeux, car le surnaturel est manifeste, il déborde dans l'histoire de la Pucelle. C'est ce caractère seul qui explique ce qu'elle a été, ce qu'elle a fait et ce qu'elle a souffert. Pour les contemporains il n'y eut pas le moindre doute. Les royalistes français et, avec eux, l'immense majorité de la nation, y virent le doigt de Dieu ; pour eux Jeanne d'Arc fut l'envoyée du Ciel. Les Anglais y virent la griffe du diable, et les juges de Rouen, gagnés par eux, brûlèrent l'héroïne comme coupable de sorcellerie.

Cette dernière explication, aussi peu vraisemblable qu'elle est plus intéressée, n'est qu'un effort suprême pour essayer de couvrir du manteau de la légalité une haine implacable. Cette vieille rancune anglaise a duré longtemps après le XV<sup>e</sup> siècle, comme une espèce d'héritage national. Si l'on n'ose plus voir là des menées diaboliques, on pardonne cependant difficilement ses victoires à Jeanne d'Arc. Il est pénible d'entendre un historien catholique comme Liagard parler, devant cette grande et noble figure, de "caractère crédule et romanesque" ; et puis, comme conclusion, écrire cette phrase dédaigneuse : " Il est clair que ce... enthousiaste prit pour des réalités les illusions de

son imagination." Ajoutons, cependant, que ces préjugés tombent peu à peu, à mesure que le sentiment injuste qui les avait dictés fait place, dans le cœur de l'Angleterre contemporaine, à une plus calme et plus saine appréciation des choses. Depuis longtemps on a désavoué chez nos voisins d'Outre-Manche les outrages de Shakespeare. Les poètes et les historiens anglais proclament bien haut la gloire de l'héroïne. Le 8 mai 1857, ce fut un évêque d'Angleterre, Mgr Gillis, évêque d'Édimbourg, qui prononça, à Orléans, le panégyrique de Jeanne d'Arc. Un frémissement passa dans l'immense auditoire, quand, vers la fin de son discours, l'orateur, s'inclinant devant l'étendard de la Pucelle, s'écria : " Jeanne, je viens, au nom de ceux qui vous brûlèrent sur le bûcher de Rouen, vous apporter l'amende honorable de mon pays."

Enfin, à l'heure actuelle, on voit des membres de l'Église anglicane envoyer leurs souscriptions en France pour concourir aux frais des cérémonies en l'honneur de l'héroïne.

Faudra-t-il dire avec Michelet que Jeanne fut une névrosée? Ce serait vraiment faire trop d'honneur aux nerfs d'une pauvre fille de campagne que de mettre sur leur compte cette grandiose épopée qui commence à Domrémy et finit à Rouen. A la Salpêtrière, où la névrose est certes en honneur, nos spécialistes auraient fort à faire pour nous pétrir de leurs puissantes mains une autre Jeanne d'Arc, au moment où l'aigle allemand et le lion britannique font entendre périodiquement leur cri de guerre.

D'autres, devant cette sublime figure, flottent incertains, sans qu'il soit possible de savoir au juste ce qu'ils pensent. On voit leurs efforts pour tout expliquer naturellement, mais lisez à travers les lignes, vous sentirez l'embarras visible de l'auteur, et à chaque instant vous vous demanderez pourquoi donc il s'obstine ainsi à retenir le mot d'"inspiration" qui lui brûle les lèvres. C'est l'impression qui vous reste en lisant l'historien V. Duruy.

Par contre, on est dégoûté quand on entend un écrivain comme M. Henri Martin faire de la douce et sainte héroïne de la France "une somnambule," "une dégagée," "une amazone équivoque, badigeonnée par l'ignorance." Quant aux rebutantes calomnies dont Voltaire et, après lui, l'Italien Monti n'ont pas craint de souiller le nom de la pure jeune fille, il faut répéter ici le mot de Shakespeare : "l'océan n'aurait pas assez d'eau pour laver cette tache."

Aux yeux de tous ceux-là, Jeanne a eu un grand tort : c'est d'avoir été, avant la guerrière intrépide, l'enfant naïve, tendrement pieuse et bonne, priant longtemps à l'autel de la Vierge, toujours soumise à l'Église, condamnée injustement par la faute de quelques juges infidèles à leur mandat ; mais, du sein de sa misère, en appelant jusqu'à trois fois

au pontife de Rome, dernier refuge de l'opprimé, suprême terreur des tyrans.

La chose est cependant bien simple. Il faut dire avec Gerson, l'un des hommes les plus savants de son siècle et parmi les plus chauds admirateurs de Jeanne d'Arc : il faut convenir, dis-je, que Dieu qui a fait plusieurs fois des miracles pour sauver un homme et un peuple a pu aussi en faire pour sauver le royaume de Saint-Louis, la France "qu'il semble avoir élue entre toutes les nations pour porter les plus lourdes croix et les plus éclatantes couronnes," selon le mot d'un de nos historiens ; la France, qu'il a choisie pour remplir un rôle si grand dans les destinées de l'humanité, *gesta Dei per Francos*.

Hors de là il faudra renoncer à comprendre jamais cette page immortelle de nos annales et déclarer à la face de l'univers que l'épisode de Jeanne d'Arc est quelque chose d'historiquement inexplicable.

Dieu, sans doute, voulait sauver la fille aînée de l'Église à cause de sa prédilection pour elle ; mais il est permis, si l'on peut ainsi parler, d'élargir l'horizon et de pénétrer plus avant dans les vues providentielles. Remarquons, en effet, que sans la venue de Jeanne d'Arc, le royaume très chrétien, soumis au sceptre anglais, aurait naturellement suivi la fortune de ses conquérants et pris sa part de leurs épreuves. Il était donc menacé du schisme et de l'hérésie qui, cent ans après, s'étendirent sur l'Angleterre et la couvrirent de ruines. Cette déchéance de la France de Saint-Louis tarissait, dans une de leurs sources les plus fécondes, le dévouement, le zèle, les ressources matérielles et morales qui alimentent l'apostolat catholique dans le monde entier.

\*  
\* \*

Il est facile de se faire une idée de ce que fut Jeanne d'Arc en groupant les faits qui se rapportent à elle. Voici donc en peu de mots ce qui s'est passé : Une pauvre fille de la campagne, des champs paternels où elle veille sur son troupeau tout en filant sa quenouille, est appelée à des choses bien au-dessus de son âge et de son sexe, plutôt faites pour l'effrayer que pour flatter sa jeune ambition. Quand elle s'est décidée à obéir, de nouveaux obstacles se dressent à chacun de ses pas, dans sa famille, à Vaucouleurs, à Chinon. La prudence humaine hésite, la science étudie, la politique délibère, la théologie interroge, examine et discute. Les objections qui viennent se placer sous la plume de MM. Michelet, H. Martin et autres se sont trouvées sur les lèvres des diplomates, des courtisans, des théologiens contemporains, et l'éner



gie de cette enfant, son calme courage, sa noble candeur triomphent de tout.

Elle est transportée soudain sur les champs de bataille, et, par son ascendant personnel, par la profondeur de ses ressources et l'habileté de ses manœuvres, ou plutôt par ce rayonnement céleste qui s'échappe de son front, elle étonne et maîtrise tous ces vaillants capitaines qui s'appellent le duc d'Alençon, La Hire, Laval, Dunois, Pothon de Xaintrilles.

A dix-huit ans, cette humble paysanne, qui ne sait ni A ni B, qui n'a jamais vu défilér un bataillon, est déjà consommée dans l'art de la guerre; la science stratégique n'a pas de secret pour elle. A la bravoure qui entraîne, elle joint la sûreté du coup d'œil qui ménage le sang du soldat et devine le point faible chez l'ennemi. Elle prophétise la victoire : "Au nom de Dieu, dit-elle, il faut les combattre, et seraient-ils pendus aux nues, nous les aurons," et la victoire semble enchaînée à sa bannière. On la dirait faite d'airain. Les fatigues ne l'abattent point; elle passe des journées entières à cheval; elle applique de ses mains l'échelle aux murailles sous une grêle de flèches anglaises, presque toutes dirigées contre elle, et commande l'assaut; elle vole sur son coursier pour arrêter ses bataillons qui se débloquent et les ramène au combat.

Au courage du lion elle joint une douceur et une sensibilité exquisés. Elle ne peut, dit-elle, voir couler le sang français "sans que ses cheveux lui dressent sur la tête." Après la bataille le sol est jonché de cadavres d'Anglais. Elle fond en larmes à la pensée que beaucoup sont morts sans confession.

Au milieu des camps, elle est une image de candeur et de droiture : elle est surtout un ange de vertu et de piété. Elle est tellement au-dessus de tout soupçon que les Anglais eux-mêmes, et ses juges payés pour découvrir quelque tache dans sa vie, n'en trouveront pas.

Elle est entourée de guerriers, fort habiles sans doute à donner de grands coups d'épée, mais dont la conscience est aussi peu scrupuleuse que possible. L'un d'eux, La Hire, à la tête de son armée, rencontre un jour un chapelain, et, sans autre préambule, lui demande l'absolution : "Mais, auparavant, il faut vous confesser, dit le prêtre."—"Je n'en ai pas le loisir, car il faut tomber sur les Anglais. Au reste, j'ai fait tout ce que les gens de guerre ont accoutumé de faire." Le chapelain lève la main sur lui. La Hire, satisfait, se met à genoux sur la route, et fait tout haut cette prière : "Dieu, je te prie que tu fasses aujourd'hui pour La Hire ce que tu voudrais que La Hire fit pour toi s'il était Dieu et que tu fusses La Hire." Puis, son compte réglé avec sa conscience, comme il l'entendait, il tombe sur les Anglais.

C'est le même La Hire qui disait : " Si Dieu le père se faisait homme d'armes, infailliblement il se ferait pillard." Ce sont ces rudes et sauvages natures qu'il s'agit de moraliser et de discipliner. L'héroïne en viendra à bout. Un mot, un signe de sa part et l'on verra ces hommes renoncer à leurs orgies pour se confesser et communier. Et tout cela n'est pas une de ces légendes aux ailes d'or qui nous transportent dans un monde enchanté, tout cela a été recueilli pieusement par la main de l'histoire.

Celle qui fut l'auteur de toutes ces merveilles n'était ni un esprit faible et crédule, ni une victime du somnambulisme ou de l'hallucination ; ce n'était ni une névrosée, ni une inconsciente. Il fallait une âme fortement trempée et des facultés parfaitement équilibrées ; il fallait plus que cela, le caractère surnaturel se manifeste clairement ici, c'était le génie de la guerre dans une âme de vierge, et cette vierge porte au front le signe des envoyés de Dieu.

Les annales de France disent qu'un de nos rois, à la suite d'une éclatante victoire, écrivait à sa mère : " Madame, envoyez partout pour faire rendre des actions de grâces à Dieu, car, cette fois, il a montré qu'il est bon Français." Ne peut-on pas, devant la grande œuvre de Jeanne d'Arc, répéter : " Dieu a montré qu'il est bon Français ?"

\*  
\* \*

Deux grands faits devaient, d'après les prédictions mêmes de l'héroïne, marquer sa mission publique : la délivrance d'Orléans et le couronnement du roi à Reims. C'est là que nous devons maintenant la suivre. On se battait donc dur et ferme sous les murs d'Orléans. Les Anglais avaient réuni là toutes leurs forces disponibles (1). Raoul de Gaucourt, Dunois. La Hire s'étaient jetés dans la place. Par leur ordre on avait livré aux flammes la partie sud de la ville qu'on ne pouvait plus défendre. Leur vaillance venait se briser contre des forces plus nombreuses. Après plusieurs assauts meurtriers repoussés par la garnison, l'ennemi avait fini par s'emparer de plusieurs redoutes qui dominaient la ville, et sa puissante artillerie foudroyait les défenseurs de la place. Le général anglais s'arrêta alors à un plan dont la réalisation devait entraîner, à brève échéance, la reddition ou la chute d'Orléans. Son armée déploya ses lignes profondes pour envelopper la ville et lui couper toute communication avec le dehors. Il fallait à

(1) Sous les ordres de leurs plus braves capitaines, Guillaume de la Poole, comte de Suffolk, lord Talbot, l'Achille anglais, William Glansdale, qui avait fait vœu de tuer dans Orléans. Salisbury commandait en chef.

tout prix empêcher le cercle terrible de se fermer. Les choses en étaient là. Le travail de circonvallation avançait toujours, lorsque le commandant des forces anglaises reçut à son quartier général une lettre qui dut le plonger dans l'étonnement. La lettre, toute pénétrée d'un souffle divin, sommait les Anglais de lever le siège, de laisser la terre de France et de s'en retourner dans leur pays. Au nom de ciel Charles VII était déclaré seul souverain légitime du "saint royaume de France." L'inspirée leur déclarait qu'elle était envoyée pour les "bouter hors de toute France." En cas de refus, elle les menaçait de leur faire sentir la force de son bras. La missive était datée du mardi de la Semaine Sainte et signée : "*Jehanne la Pucelle.*"

L'Anglais ne dut voir là qu'une vaine bravade, sinon les rêveries d'un esprit en délire ; mais son illusion ne dura pas longtemps, car quelques heures après arrivait Jeanne d'Arc elle-même, à la tête de ses hommes, décidée à accomplir ses menaces. A côté d'elle marchait Raoul de Baudricourt, dont l'hésitation s'était changée en enthousiasme pour l'héroïne. A la faveur d'une sortie opérée par la garnison, Jeanne s'introduisit dans la ville avec sa petite troupe, et dès ce moment les affaires changèrent de face. Elle avait encore envoyé deux hérauts d'armes au capitaine anglais pour lui enjoindre de quitter la place. L'ennemi n'en renvoya qu'un, chargé de porter à l'héroïne de cruelles menaces avec des insultes grossières. Il retint l'autre avec l'intention avouée de le brûler vif. Voulait-il ainsi indiquer d'avance le supplice que dès lors il destinait à la Pucelle, si jamais elle tombait entre ses mains ? Jeanne, alors, monte sur une redoute, et, pour la troisième fois, somme l'Anglais de se retirer. D'ignobles injures sont encore toute la réponse. La noble enfant pleure de honte et d'indignation ; le sang va couler, mais c'est l'Anglais qui en sera responsable.

Elle est remontée à cheval pour aller en personne voir les positions, examiner les tranchées, sous le regard de l'ennemi stupéfait de tant d'audace. Puis elle arbore fièrement son étendard, et, à la tête de ses soldats électrisés par son exemple, elle fait des sorties répétées. Les Anglais reçoivent les assaillants d'une terrible façon, mais leur courage doit céder enfin devant cette impétuosité qui renverse tout. Le cheval de l'héroïne marche dans le sang, rien ne l'arrête. Vainement Talbot vient au secours des siens avec des troupes fraîches : Talbot voit ses bataillons décimés, il est obligé de rentrer dans ses quartiers, laissant les Français maîtres du champ de bataille avec quinze cents prisonniers. Le lendemain, 5 mai, était la fête de l'Ascension. Jeanne voulut que ce grand jour fut consacré aux actions de grâces et au pansement des blessés. Dès l'aurore, les Anglais, devenus sages à leurs dépens, lui avaient renvoyé son héraut, de peur qu'une pareille violation du droit

des gens ne fut vengée sur les prisonniers. Le 6 au matin, la lutte reprit avec un acharnement inouï de part et d'autre. Les Anglais avaient abandonné leurs positions secondaires et s'étaient concentrés dans les forts des Tournelles et des Augustins. C'est contre cette dernière forteresse que se portèrent en premier lieu les efforts des Français. Le combat dura depuis plusieurs heures avec des alternatives de revers et de succès. A la fin, Jeanne et ses soldats pénétrèrent dans la place, où la lutte se poursuit dans une épouvantable mêlée. La garnison anglaise est écrasée, par ordre de la Pucelle la citadelle est livrée aux flammes avec les vastes magasins de provisions qu'elle renferme.

Le jour suivant, 7 mai, il s'agissait d'attaquer les Tournelles. La citadelle paraissait imprenable et les généraux de Charles VII, après avoir tenu conseil à l'insu de l'héroïne, avaient résolu d'attendre de nouveaux renforts avant de livrer bataille. Mais Jeanne ne l'entendait pas ainsi : " Vous avez été à votre conseil, j'ai été au mien ; le conseil de Dieu l'emportera sur celui des hommes : demain, nous combattons."

De bonne heure elle paraît à la tête de l'armée, sur son cheval de bataille, la lance au poing, et, sur ses pas, l'armée française se précipite comme un ouragan. Les chefs eux-mêmes, entraînés par le tourbillon, font des prodiges de valeur. Mais la place est bien défendue. Là combattent les plus braves guerriers d'Angleterre, commandés par Glansdale. Trois fois les Français donnent un assaut furieux, trois fois ils sont repoussés. Jeanne a vu un moment d'hésitation, elle saute de cheval, saisit une échelle et escalade la forteresse. Comme elle approche du sommet, un coup de flèche lui perce le sein entre le gorgerin et la cuirasse ; elle roule dans le fossé, baignée dans son sang. Un cri de triomphe part du camp anglais, un cri de terreur lui répond du côté des Français. L'intrépide guerrière n'était qu'évanouie ; revenue à elle, elle arrache le trait de sa propre main et panse sa blessure. Un instant après elle est à cheval, son drapeau domine la mêlée et sa voix vibrante raille les siens qui commençaient à plier. La citadelle est enfin forcée, toute la garnison anglaise est massacrée ou faite prisonnière, et l'étendard aux fleurs de lys flotte joyeusement au sommet de la forteresse, comme un symbole de paix sur un champ de carnage. Moins de trois jours avaient suffi pour anéantir l'ouvrage de six mois. Les hommes d'armes avaient rudement bataillé et Dieu avait donné la victoire.

Le lendemain, dimanche, 8 mai, quand le soleil se leva sur les tours d'Orléans, il éclaira deux spectacles bien différents. D'un côté, l'armée anglaise, décimée, privée de ses principaux chefs, se retirait précipitamment ; de l'autre, la Pucelle avait fait élever un autel sur le champ de bataille. Toute l'armée victorieuse y entendit la messe. C'était

la France fidèle qui, par ses défenseurs, s'agenouillait au pied de Celui qui humilie et relève les peuples.

Le soir, une immense procession se déroula dans la cité orléanaise. La libératrice y fit son entrée soennelle au milieu des cris et de l'enthousiasme d'une foule ivre de bonheur. C'est là le souvenir ineffable, la grandiose cérémonie, la fête religieuse et patriotique où, chaque année, tous les âges, toutes les professions sont conviés. Ce jour-là les partis font silence et tous les cœurs français battent à l'unisson; c'est la patrie tout entière qui tressaille de bonheur et salue le grand nom de Jeanne d'Arc. L'anniversaire s'est perpétué et se perpétuera à travers les siècles, tant que la nation française aura sa place marquée sur la carte du monde.

\*  
\* \*

Jeanne avait tenu la première de ses promesses, elle avait hâte d'arriver au terme de sa mission. Le lendemain de sa victoire, après avoir pourvu à la sûreté de la



LE RÉV. PÈRE H. JACOSTE, O.M.I.

ville, elle s'éloigne d'Orléans. La reconnaissance la suit, et le voyage d'Orléans à Loches, où se trouvait Charles VII, n'est qu'une marche triomphale. L'héroïne a avoué, plus tard, que Dieu seul pouvait la garder des mouvements d'orgueil au milieu des transports de la foule.

Jeanne est aux pieds du Dauphin et lui parle de l'emmenner sur-le-champ à Reims pour le faire couronner. Humainement parlant, il y avait là plus que de la témérité: toutes les places sur la route de Reims étaient au pouvoir des Anglais, qui l'emportaient par le nombre et en qui la honte de la défaite s'était changée en fureur. Les hésitations recommencent. Jeanne, indignée, s'est alors avancée vers le Dauphin: « Noble Dauphin, ne tenez plus tant et de si longs conseils, mais venez

plutôt à Reims prendre votre digne couronne!" La petite armée s'ébranle enfin, précédée par la blanche bannière. Dunois, d'Alençon, Vendôme, aintrailles y commandent sous la Pucelle. Jargeau est la première halte, l'ennemi s'y est fortement retranché. Au moment de monter à l'assaut sous les feux de l'artillerie anglaise, d'Alençon semble hésiter : "Ah! noble duc, s'écrie la Pucelle, as-tu peur? Ne sais-tu pas que j'ai promis à ta femme de te ramener sain et sauf?" La place est emportée, la garnison a succombé les armes à la main ou s'est constituée prisonnière. Meung, Beaugency sont de même pris de force après une héroïque résistance; les autres places, terrifiées, ouvrent leurs portes au seul nom de Jeanne d'Arc. On avance toujours, et en avançant on rencontre l'armée anglaise massée dans les plaines de Patay. Ce duel formidable doit bientôt toucher à sa fin et les Anglais ont voulu tenter un suprême effort. Jeanne a tout compris et elle ne peut retenir sa joie : "Avez-vous de bons éperons, beau prince? dit-elle en se tournant vers le duc d'Alençon. Vous en aurez grandement besoin dans la déroute. Chevauchez hardiment ce sont les Anglais qui prendront la fuite. Quand ils seraient pendus aux nues, nous les aurons, et la victoire coûtera peu de sang aux Français." Avant que l'armée ennemie ait pu former ses rangs le signal est donné, et la cavalerie française fond sur elle comme un torrent qui a rompu ses digues. Ce fut une panique épouvantable, suivie d'une horrible boucherie. Trois mille Anglais restèrent sur le champ de bataille. Talbot, qui s'était défendu comme un lion, rendit son épée au vaillant Pothon de Xaintrailles, lequel, plein d'admiration pour la valeur du général anglais, le renvoya sans rançon. Plus de quatre siècles plus tard, en 1870, Patay devait voir le sang français couler à flots sous les balles prussiennes; mais ce fut là une défaite aussi glorieuse que les victoires.

Dès le 29 juin Charles VII en personne était venu se joindre à ses troupes et prendre, avec elles, la route de Reims. Jeanne n'a qu'à se montrer pour conquérir les villes, tant la peur a gagné celles que le patriotisme ne peut ramener. Troyes ouvre ses portes, la garnison demande à capituler. Châlons fait sa soumission au roi légitime.

Le 16 juillet, on vit briller au loin les tours de la vieille cathédrale de Reims. Un immense cri de joie s'éleva du sein de l'armée triomphante. Reims, au seul nom de la Pucelle, avait chassé son gouverneur bourguignon et se préparait à recevoir le cortège royal. Le soir même Charles VII y fit son entrée au milieu d'une pompe inouïe, entouré de sa chevalerie et suivi de toute son armée. À ses côtés, en habit de guerre, montée sur un cheval blanc, s'avancait Jeanne la victorieuse, "qui, dit la chronique de Jean Chartier, fut moult regardée de tous."

Le jour suivant, 17 juillet 1429, l'antique métropole, qui avait été le berceau de la France chrétienne, revit pour un moment sa splendeur

des vieux jours. Le successeur de Clovis venait y recevoir du successeur de Rémy l'onction royale qui le désignait solennellement à la France comme le seul souverain légitime.

Mais ce qui attirait les regards de l'immense multitude, ce n'était ni les pompes religieuses, ni les brillants capitaines rangés autour de l'autel ; la douce et rayonnante figure de Jeanne d'Arc dominait tout. Pendant toute la cérémonie du sacre, l'héroïne se tint debout, près de l'autel, son étendard à la main, son étendard qui, disait-elle, devait être à l'honneur après avoir été à la peine.

Au milieu des combats, la vierge de Domrémy avait paru, aux yeux de l'ennemi épouvanté, comme l'ange exterminateur qui tient en ses mains le sort des batailles ; ici elle apparaissait comme l'ange de la patrie, descendu du ciel pour annoncer à tout un peuple l'heure de sa résurrection.

R. P. H. LACOSTE, O. M. I.



# SOUVENIRS D'ÉCOLE MILITAIRE

## LES EXERCICES



NOUS croyions savoir quelque chose en arrivant à l'École. Nous espérons que tous ont été détrompés. Nous ne savions rien de rien, et cela est vrai. Chacun avait sa petite spécialité. Celui qui venait de l'Est tendait le jarret, tapait du talon et se croyait quelqu'un; ceux de l'Ouest n'avaient rien inventé et le savaient. Et c'était quelque chose, puisque la conviction dans la nullité est un mérite assez rare.

Nous voilà donc sur le terrain de manœuvre.

La première chose à faire, c'est le pas.

Beaucoup de gens se figurent que marcher est chose simple. Ils se trompent assurément. Marcher est difficile, nous dirons presque impossible.

Pour nous en convaincre, on trace sur le sol des lignes parallèles distancées de soixante-quinze centimètres.

Les élèves, individuellement, attaquent ce tracé dans une direction perpendiculaire.

Le pied qui se place en avant doit raser le sol, se poser à terre et supporter le poids du corps, pendant que celui qui est en arrière se soulève et s'appuie sur sa partie antérieure. Les jarrets doivent être tendus, c'est une condition indispensable.



On continue cet exercice pendant deux heures. Tout le monde y passe et chacun arrive à se convaincre qu'il n'a jamais su marcher. C'est toujours ça d'acquis pour une première expérience.

\* \* \*

A la manœuvre suivante, on fait des tournées de tête à droite, à gauche.

Autre difficulté à vaincre.

On y arrive cependant, avec un peu de grâce, et il faut que l'œil soit bien braqué sur les lignes des yeux de ses voisins pour que le mouvement soit irréprochable.

Tourner la tête n'est pas trop difficile, mais il faut savoir s'arrêter à temps; ce qu'on apprend après une longue pratique.

N'oublions pas en tout cela de maintenir le corps immobile, car l'effet serait raté.

\* \* \*

Puis on s'empare du fusil.

Narrer les manœuvres du fusil est une tâche au-dessus d'une force moyenne. Nous y renonçons, nous contentant de dire, ce que nous savons tous, que la manœuvre du fusil est une chose hygiénique et soporifique avant une conférence, surtout l'été, quand le thermomètre vagabonde dans les hauts chiffres.

En résumé, à l'exercice, on recommence tout, on refait tout, et vraiment on arrive à des résultats surprenants.

Quel ensemble! quelle précision! Autant de marionnettes qu'un habile metteur en scène fait fonctionner à la voix.

Pas besoin de ficelles avec nous.

Un cri énergique nous enchaîne les nerfs, les comprime en un faisceau étroit, et les lâche ensuite comme une bombe qui éclate. Le coup de fouet autoritaire de la voix de l'instructeur fait bondir les fusils avec une merveilleuse prestesse.

Les automates, êtres articulés et inconscients, nous cèdent le pas quand nous avons le fusil en main.

Et les marches donc! Il faut voir le bataillon des élèves arriver à la caserne.

Par le flanc gauche, halte! Qui n'a pas vu cela doit le regretter longtemps. On s'arrête, on fait face à gauche, on dédouble, et fixe!

immobiles, des piquets en terre, alignés sur deux rangs, le front étant le plus court chemin de la droite à la gauche.

Une ligne tellement droite que le plus fin géomètre de l'Institut dirait : "C'est ça."

\*  
\* \*

Et nous voilà aux prises avec les rétablissements au gymnase.

Si les biceps ont été paresseux depuis longtemps, ils ne sont pas à l'aise. car les barres fixes, les échelles, les trapèzes les tourmentent avec sollicitude.

Le pas gymnastique ne chôme pas non plus, et l'assaut du portique arrive comme suprême régal.

Tout le monde en place, un coup de sifflet, tous grimpent avec rage ; second coup de sifflet et une vision confuse de bras qui s'agitent, de jambes qui frétilent, de torses qui se cambrent, et cela dégringole, tombe, disparaît.

Un instant après, le groupe est aligné, immobile.

\*  
\* \*

Mais il fait chaud. Pour se reposer, on fait un peu de boxe.

Les coups de poing pleuvent, les attaques, les parades et les ripostes voltigent sous les arbres de la cour. Les coups de pied, non breux, frappent le vide.

La fatigue est grande. les effets sont nuls, et sans contredit les résultats sont moins évidents que dans le fameux combat de Smith et de Greenfield, les deux champions anglais et américain.

Ceux-ci boxaient pour l'honneur et le titre de champion universel, avec la fameuse ceinture. Les paris y entraient aussi pour beaucoup.

Et nous, nous boxions pour l'hygiène et le sommeil. Ce en quoi nous réussissions, surtout à l'amphithéâtre.

\*  
\* \*

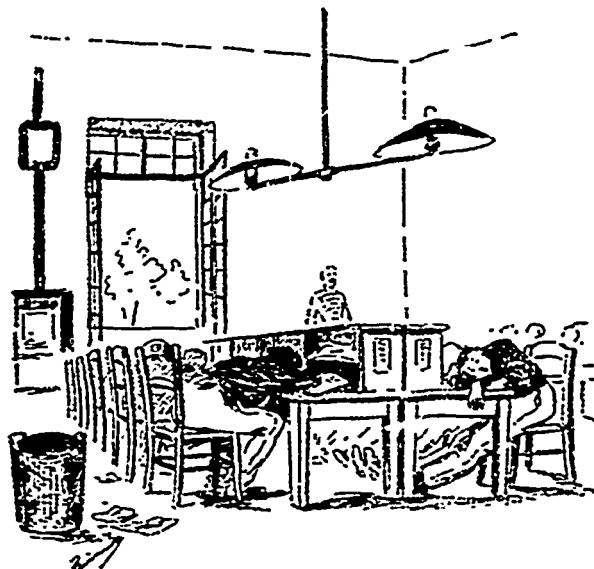
Après la boxe, on rentrait à l'École, au pas de cour-e, pour s'enforcer dans la salle des conférences.

Il était, là, assez difficile d'écouter, l'œil ouvert, une savante dissertation sur la loi de recrutement.

\*  
\* \*

L'escrime nous appelle bientôt.

Vestes bas, bretelles pendantes, on engage, froisse, bat, coupe et double l'épée. Des écorchures et des bleus à la poitrine sont les témoins de nos efforts, et l'on va à l'étude.



Ce n'est pas pour étudier, mais pour dormir, et nous l'avons bien gagné.

Quelques-uns travaillent quand même, mais ce sont les hommes d'élite. D'autres fabriquent des boulettes de papier et taquinent les pompiers, qui sourient de crainte de se fâcher.

Le professeur adjoint ramène le devoir par sa présence, mais il n'est pas éternel.

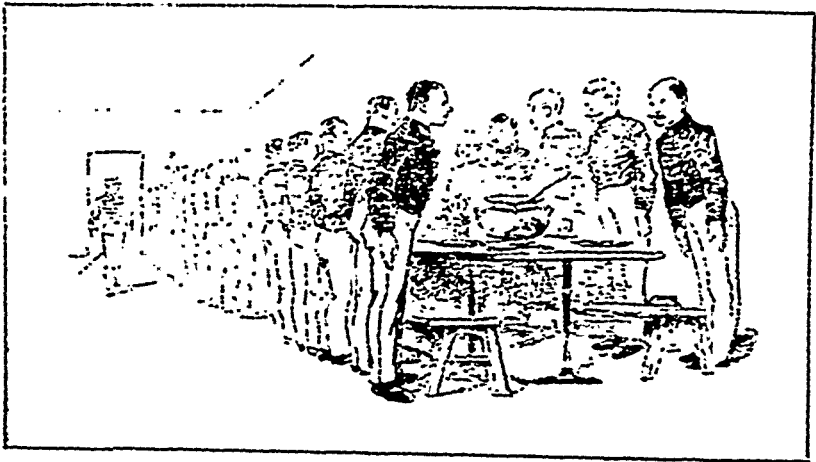
Après son départ, les dormeurs se remettent à la besogne, les fabricants de boulettes de papier continuent leur industrie, l'heure du dîner sonne et égalise les chances au réfectoire.



Correctement alignés, sur deux rangs, à la voix d'un chef rigide, la première série part du pied gauche, et s'engouffre au réfectoire, en silence. Chacun prend la place qui lui est due, et, debout, attentif, il guette le coup de langue.

Tout le monde est à son poste, l'officier de service fait un signe, le clairon résonne, la parole est libre et le repas commence.

Les premiers coups, d'abord dirigés contre le bœuf traditionnel, arrivent vite à la salade qu'un Bordelais gastronome assaisonne d'un



chapon de Gascogne ; puis un peu de dessert et le verre de vin de la fin, et le clairon de nouveau nous ordonne le silence.

La première série est repue, la deuxième le sera une heure après.

\*  
\* \*

Ensuite nous montons à cheval.

Le cheval est un but auquel tous aspirent avec ardeur, mais les détails de l'apprentissage sont pitoyables.

Il est difficile de rendre l'espèce de terreur que le cheval inspire à certains hommes. Et cette terreur est très commune chez nos futurs officiers.

Ce qui peut paraître exagéré, mais la cause en est simple, car il est ici question d'élèves-officiers d'infanterie, ayant une moyenne de vingt-cinq à vingt-six ans.

Or, que fait le fantassin dans l'armée ? Il marche, et avec ses deux jambes. Jamais d'autre locomotion ne lui viendra en aide. Qu'arrive-t-il ? A 25 ans, il est sûr de ses jambes, mais les autres moyens de transport lui semblent louches.

On a connu des capitaines qui juraient de ne jamais enfourcher un animal quelconque, se contentant de leurs godillots, qu'une longue habitude leur faisait trouver sûrs et fidèles.

\*  
\* \*

Dans les régiments de cavalerie et à Saint-Cyr, il ne faut pas s'étonner de trouver des casse-cou.

Le milieu porte à tout. Une recrue de cavalerie suit l'exemple de ses anciens qui sautent cavalièrement l'obstacle. Il trouve tout naturel de faire ce que son camarade de lit fait avec tant d'insouciance.

Et cela fait, jeunesse aidant, qu'on risque tout et qu'on devient bon cavalier.

Chez le saint-cyrien, vient à tout cela s'ajouter le stimulant de l'éperon, qui a toujours fasciné l'élégant.

\*  
\* \*

Dans l'infanterie, le soldat traite le cheval de cinquième roue. Il est dressé avec ce sentiment, et arrive à l'âge où les membres se raidissent un tantinet, sans avoir caressé une seule crinière.

Il se présente enfin devant le cheval, et il craint. Cette bête est vicieuse.

On lui a dit qu'un camarade avait eu la jambe brisée, un autre, l'épaule ; un tel avait été tué.

Il lui faut quand même monter, trotter sans étrier, lâcher les rênes, lever les genoux à hauteur des cuisses, sauter à terre et à cheval, au trot et au galop, franchir les obstacles.

Il hésite, ému.

Beaucoup préféreraient un bon coup d'épée et en être quittes, car une chute de cheval n'est pas une petite affaire.

Il est bien entendu que nous parlons ici d'une manière générale, car certains élèves arrivent à l'École avec une connaissance de l'équitation qui ferait honneur à un manège de cavalerie.

\*  
\* \*

Pour dominer la crainte du cheval, il faut un instructeur rude, énergique, qui ne mâche pas les gros mots et sache inspirer la honte à l'hésitant.

Nous étions bien servis à Saint-Maixent.

Notre écuyer, dont nous avons déjà dit quelques mots, centralisait toutes ces qualités. Jamais homme n'inspira plus de crainte parmi un groupe de jeunes gens.

Colosse impassible, planté bien droit au milieu du manège, il savait, avec sa voix formidable, remuer profondément toutes les fibres sensibles.

Certaines fois dépassait-il le but ?

Nous n'osons nous prononcer. Mais nous nous sommes dit souvent qu'il n'était pas toujours dans le ton en causant à quelques-uns d'entre nous.

Quoi qu'il en soit, à la fin de l'année, nous l'aimions tous, car il était bon d'ailleurs. Et qui plus est, à cette époque, si l'on nous avait écoutés, nous aurions toujours été à cheval.

\*  
\* \*

L'exercice équestre, à l'École, est entouré d'un soin tout particulier. Des consignes sévères enseignent aux apprentis cavaliers l'art de nettoyer les basanes, de relever le pantalon pour la manœuvre sans étriers, et cela sous le hangar de la forge, sans mettre les pieds sur les rais des voitures.

À la sortie du manège, on doit reboutonner les sous-pieds et refaire aux pantalons les plis réglementaires, toujours sous ce même hangar.

Tous ces détails peuvent paraître puérils à des barbares, mais cela nous semblait tout naturel et contribuait beaucoup à augmenter chez nous le prestige du cheval.

\*  
\* \*

Un groupe entier est au manège.

Le chef s'avance et présente sa liste d'appel à l'instructeur, qui désigne les chevaux.

Impossible de peindre la tristesse de certaines têtes en recevant une bête vicieuse.

Dans les premiers groupes, on faisait assez hardiment contre mauvaise fortune bon cœur ; mais, dans les groupes de la gauche, la consternation régnait en plein.

\*  
\* \*

Règle générale, tous les chevaux de manège sont vicieux. Ils pointent, se cabrent, ruent à la botte et à l'éperon, s'emballent, refusent l'obstacle, enfin sont désagréables.

Nous nous sommes toujours demandé si on les choisissait ainsi pour aguerrir les initiés, ou bien si les régiments, selon une louable habitude, se hâtaient de se débarrasser de leurs mauvaises bêtes quand ils en trouvaient l'occasion.

Cette dernière supposition nous paraît assez sensée, mais nous ne nous y arrêtons pas trop de crainte qu'on nous riposte que les régiments d'infanterie s'empressent eux-mêmes de passer leurs mauvais gradés, quand un sujet d'élite est demandé quelque part.

Nous pouvons cependant affirmer que les chevaux de manège sont vicieux pour toutes ces causes réunies : un peu, les corps qui envoient les mauvais sujets ; un peu, les mauvais cavaliers qui rendent exécration à une excellente bête.

Comment un cheval peut-il être bon si dix hommes différents lui pressent les côtes chaque jour ? Chacun apporte dans son équitation un défaut quelconque qui irrite le cheval et l'affole bientôt. Il voit partout des ennemis et il traite chacun comme tel.

Toujours est-il que peu de nos chevaux étaient traitables.

L'un avait des barres d'acier, l'autre était un *pilaré* éhonté qui brisait les reins, le troisième ruait comme un démon. Résultats : des déboires et des culbutes.

\*  
\* \*

On commande : *À cheval*, et nous voilà tous sur le dos d'un bucéphale. Les reprises sont désignées, et on entame l'exercice.

Tout va bien tant que l'allure est le pas, mais au commandement de : *Marchez au trot* ! il se produit une certaine désagrégation.

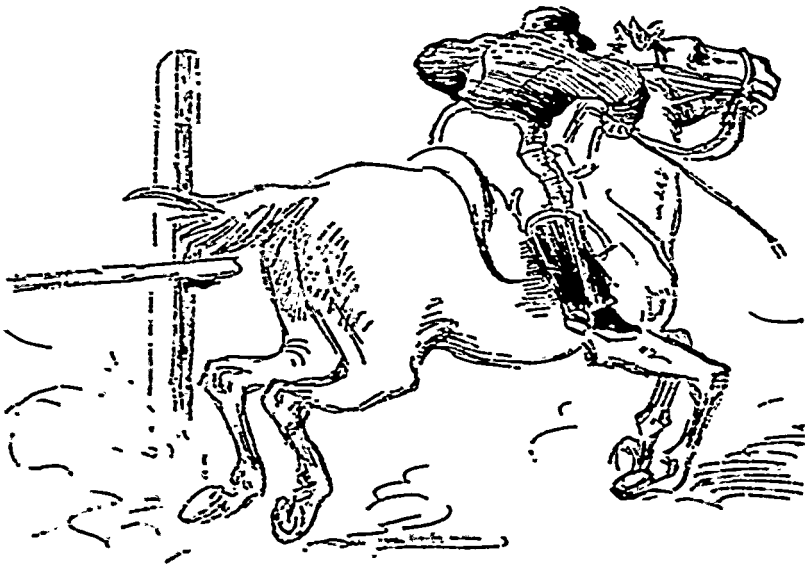
Les distances se perdent, un fantaisiste pique une tête et la reprise s'arrête. On recommence et les plongeurs recommencent également à tâter le tan de leur sincéput.

C'est très gai.

\*  
\* \*

Nous voyons toujours le grand Oudrien dans une de ses chutes homériques.

Il montait un petit cheval barbe, au rein dur et saccadé, qui se trémoussait, même au pas.



Nous partons au trot et Oudrien part en l'air, mais quand il retombe le petit cheval barbe n'est plus là, et, continuant sa chute, Oudrien arrive au sol sur le dos.

Il fermait l'œil, sa jugulaire semblait l'étrangler, ses deux bras manœuvraient convulsivement dans le vide, ses jambes demandaient grâce.

C'est une vision qui nous est restée fidèle et nous la passons intacte à nos camarades.

La reprise s'arrête et Oudrien reçoit brutalement l'ordre de monter à cheval. Il essaie, il essaie, mais il cède à la force et va voir le docteur.



Pendant plusieurs mois, il fut atrocement malade et il raya pour toujours le cheval de son programme. Nous sommes certain qu'il doit être un cavalier émérite maintenant, car la persévérance est toujours récompensée.

\*  
\* \*

Fritz avait de grandes prétentions comme écuyer. Il ne tombait pas trop souvent, mais il paraissait en avoir envie. Ses jambes frétilaient toujours sur les flancs de sa bête, montaient, descendaient, n'ayant jamais l'air en place.

En sautant l'obstacle, Fritz était transfiguré.

Ses bras prenaient des envolées inspirées, ses reins se courbaient en cerceau, tout son individu montait en l'air plus vite que le cheval, pour retomber sur une partie quelconque de la selle après le saut. Un sourire satisfait illuminait le tout, et Fritz était content.

Un jour, sur le champ de manœuvre, il saute le fossé avec un cheval qui s'abat.

Fritz cogne le sol du dos, se relève un peu inquiet et revient, traînant sa bête par le nez. Il paraissait ennuyé.

Ce léger incident n'empêcha pas notre camarade de toujours se croire le meilleur cavalier de l'École.

Et il avait peut-être raison, car une ferme croyance en soi remplace tout.

\*  
\* \*

John fit un jour une chute inattendue. C'était sa première.

Maintes fois ses mains débiles s'étaient égarées dans une poignée de crins, ou sur le pommeau de la selle ; maintes fois ses genoux anxieux avaient rattrapé l'équilibre désespérément perdu, mais jamais de séparation brutale avec sa bête.

C'était dehors, sur le champ de manœuvre. John conduisait la reprise, et le terrain, mouillé, était très glissant. Surveillant le mouvement pour se maintenir à sa place, il néglige les rênes qui flottent un peu trop.

Mal lui en prit, car, au trot allongé, sa monture s'écrase, et John décrit une trajectoire dont le point d'arrivée était tout indiqué dans une mare de boue.

En tombant, le malheureux entend la voix de l'instructeur, qui ne le plaint pas.

Il se relève instinctivement, un peu défrisé et, dans son trouble, il comprend qu'un camarade obligeant lui dit de monter à cheval, que l'instructeur ne l'a pas vu. Excité par cet encouragement, John ratrape sa monture, saute en selle et reprend sa place.

\* \*

Un brouillard épais lui passe alors devant les yeux, une vague pénombre lui fait entrevoir dans le lointain l'instructeur, qui fait des gestes dédaigneux. Ses reins semblent conquis par une nuée d'épines, son épaule gauche vibre douloureusement, ses faibles bras s'affaissent peu à peu, abandonnant les rênes.

John n'y est plus ; il pense aux douceurs du foyer. Encore quelques instants et une autre catastrophe sera enregistrée à l'Ecole.

Soudain la reprise s'arrête, le cheval obéit plutôt à la voix de l'instructeur qu'à la main de son cavalier, et la vie renaît chez le blessé.

Rien de cassé, si ce n'est le courage qui deviendra plus prudent à l'avenir.

\* \*

Ronat était un joyeux garçon, fort comme un Turc, habile au gymnase, terrible à l'escrime, et possesseur d'une calvitie précoce qui le rendait intéressant.

Il adorait le cheval, mais il lui était impossible de tenir dessus. Au moindre geste illicite, Ronat filait vers le milieu du manège. Souriant et aimable, il remontait à cheval, pour partir bientôt seul dans une autre direction.

Ce Ronat était un fantaisiste de la chute. Il a pu en compter huit dans une même séance. Bien peu peuvent se vanter de telles prouesses.

Ronat fut toujours modeste cependant, et l'instructeur l'estimait pour son courage.

Cette désinvolture dans la culbute valut à notre camarade l'honneur d'appartenir à un premier groupe jusqu'à la fin de l'année.

On réussit souvent par où l'on tombe.

\* \*

Bériot, maigre comme un vendredi saint, long comme un jour d'attente, armé de guibolles minces, nerveuses, en forme de compas démesuré, avait une manière à lui de monter un cheval de moyenne

taille. Face au poitrail, la main dans la crinière, le coude appuyé sur l'encolure, il ouvrait la jambe droite et la lançait par-dessus la bête sans que la jambe gauche quittât terre.

Cela ne l'empêchait pas de bondir quand on marchait au trot.

Nous le voyons encore, nous précédant dans la reprise, quitter méthodiquement la selle, à chaque foulée, laissant voir la tête de son cheval dans le vide qui se produisait.

Stoïquement, pendant toute la reprise, il bondissait ainsi, sans que ses genoux fissent un effort apparent pour entraver cette gymnastique.

\*  
\* \*

Par contre, le petit de Râtour, gros comme le poing, avec des jambes dont les extrémités dépassaient à peine les flancs de la selle, semblait vissé sur sa monture. Toutes les allures lui étaient indifférentes, il ne bougeait pas d'un cran.

\*  
\* \*

Les scènes de manège ne sont pas toujours aussi gaies. Il y en a de tragiques.

Un camarade reçoit un jour un coup de pied qui lui brise la rotule : il est réformé après dix mois d'hôpital. Un autre se fracture l'épaule, celui-ci se casse un bras ou se démet le poignet. Autant de malheurs qu'il est inutile de raconter.

Ce sont des éventualités fatales sur lesquelles il ne faut pas s'ap-  
pesantir.

Et puis, pour une chute malheureuse, combien de culbutes sans résultats.

Un jour de colère, l'écuyer fait claquer sa terrible chambrière.

Les chevaux, affolés, ruent, se cabrent, dansent et s'entassent dans un coin du manège.

Un grand nombre de cavaliers manquent sur les selles. Ils ont semé partout des points à terre.

On se relève sans encombre, et ces scènes se renouvellent des centaines de fois pendant l'année.

\*  
\* \*

Le cheval a excité la verve de camarades facétieux, les artistes ont exercé leur crayon en dessinant des caricatures de toutes sortes.

Nous nous souvenons d'une bique gigantesque exposée dans notre salon de peinture. Montée sur ses jambes, près de l'instructeur qui

commande : *A terre et à cheval !* elle attend, en ralentissant l'allure, que son cavalier prenne place.

Celui-ci, après de vains efforts, s'est décidé à escalader l'obstacle. On le voit grimper aux jambes de l'animal, faisant des efforts surhumains pour arriver à la selle.

Ce qu'il est impossible de peindre ici, c'est l'air piteux, la taille minuscule du pauvre cavalier, l'élanement gigantesque, l'air fier de la bête.

C'était très anodin, cette caricature, mais cela nous faisait rire, car c'était d'actualité.

Bien d'autres productions sont dues au pinceau de nos artistes, dont le cheval avait émoustillé la verve.

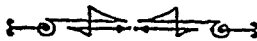
\*  
\* \*

D'ailleurs, pendant les premiers mois d'école, la conversation topique roulait sur le cheval.

En entrant à l'étude, après une reprise de manège, toutes les têtes se tournaient vers les arrivants. C'était des questions, des commentaires qui marquaient la place énorme que tient le cheval dans la vie d'un élève.

La meilleure preuve, c'est la complaisance avec laquelle nous venons de décrire ici ses frasques.

CH. DES ECORRES.



# LE MALACHIGAN

---

*APLODINOTUS GRUNNIENS*

## THE MALASHIGANNY

---

### I. — UNE PÊCHE ÉMOUVANTE

En 1894, j'ai passé l'été sur la presqu'île de Papineauville, à l'hôtel Chabot, où je me plais beaucoup, où les airs de la nature et des gens me conviennent admirablement bien.

Or, le soleil du 2 juillet s'est levé à l'orage pour cet endroit, il s'est levé chauffé à blanc, sortant d'un cratère ou de la gueule incandescente d'un haut fourneau, d'une bouche d'enfer, sans aurore, sans rayons. Songer à l'adoucir dans cette colère blanche, suite d'une mauvaise nuit, eût été peine perdue. Pas une bouffée d'air pour lui faire faire rioche, pas l'ombre d'un nuage pour lui servir d'éventail ou de mouchoir. Dès cinq heures du matin il dardait sa chaleur de fer rouge dans les eaux de l'amphithéâtre de Papineauville ; la vapeur dansait de tous côtés : l'atmosphère alourdie nous prenait à la gorge, nous pesait au souffle, nous tordait comme des éponges pour nous faire rendre toutes nos sueurs.

\*  
\* \*

Vers les neuf heures du matin, sous ce ciel de plomb fondu, je passais de la presqu'île au village — une distance de dix arpents — en chaloupe, et muni de provisions de bouche et d'agrès de pêche, pour y

rencontrer, à la gare du C. P. R., deux bons vieux amis, deux amateurs de pêche fine, *Joseph Marmette*, écrivain, romancier, et *Alphonse Benoit*, du ministère de la milice, et un peu pour cela, peut-être, aussi pacifique que aimable et galant homme.

“ Ils ne viendront pas,” me disais-je en lâchant les rames pour m'éponger le front — “ et puis, s'ils viennent, nous n'aurons rien de mieux à faire que de nous étendre quelque part à l'ombre, pour y deviser du temps passé, causer de choses du jour, fumer, chercher des idées volant dans l'air comme des papillons au hasard du pollen, du parfum des fleurs de la vie, rire et batifoler. Aller à la pêche par une chaleur pareille, ce serait porter un défi au soleil dont *les coups* de traître sont trop connus.”

N'allez pas croire que la raison a ses coudées franches par un soleil du deux juillet, chauffé comme je vous l'ai dit, dans un cerveau en ébullition, voyageant sur une eau de *mer morte*, allant en quête d'amis désireux de pêche, sans doute, mais probablement noyés de sueurs, comme il l'est lui-même, à la tire-pousse des rames. J'étais sûr de ne trouver personne à la gare, et je m'acheminais en peinant sur la voie échançée qui joint la baie au quai de la gare, lorsque mes deux amis viennent m'enserrer de leurs bras, en me criant : “ C'est nous, te voici, le roi des mers ne m'échappera pas.”

Il est oiseux de dire que j'avais préparé à l'avance, lignes, esches, enfiloirs, provisions, etc., mais il importe au lecteur de savoir quel genre de pêche on fait, quelles espèces de poissons on va tenter, aux premiers jours de juillet, dans les eaux de Papineauville, en général, et de la *Petite Baie*, en particulier.

Que je vous dise alors que le nombre des anses, baies, raccrocs, bouches de ruisseaux, noues, boires, décharges, rigoles, aboutissant à l'Ottawa, de chenaux cerclant des îlots, compris entre Thurso et Montebello, est aussi incalculable qu'indescriptible, dans les grandes eaux du printemps. Presque tous ces fiords, ces indentures sont bordés d'arbres touffus, à basses branches enargées d'insectes aériens, pendant qu'au fond des eaux fourmillent les insectes aquatiques, dans les algues, les ajones, les fucus, tapis soyeux des ondines aux yeux de perle, aux épaules de cristal, à chevelure d'émeraude. C'est dans ces retraites sereines, remplies d'ombre et de mystère, que le menu fretin, le prolétaire des poissons, va cacher ses amours, reproduire ses espèces, le plus loin possible des grands ravageurs, le Brochet, le Doré, l'Achigan, l'Anguille et tant d'autres non moins dévorants.

Les plus soigneux de leurs cachettes sont les *poissons blancs*, comprenant les Cyprins, les Ablettes que nous appelons comme masse, les *minnuces* (*minnows* des Anglais), ou la blanchaille, les poissons tendres,

le pain quotidien du *poisson franc*, l'honneur de nos plats les plus recherchés.

A bien y penser, le seul vrai dévorant, dans la création, c'est l'homme.

Avec les inondations du printemps, les rives envahies se dessinent en îlots, en presqu'îles, se frangent d'anses, de ruisselets improvisés, et le sol voisin désagrégé par capillarité, effrité par un soleil surplombant, laisse choir les nids des lombrics engourdis, des fourmilières endormies, les œufs des sauterelles confiés aux crevasses, en même temps que les torrents, les ruisseaux, les rigoles naturelles ou artificielles charrient les graines des champs, les derniers fruits d'automne, les débris de charognes, grouillant d'asticots soudainement nés ou réveillés.

C'est le convoi de l'an dernier qui passe, sur lequel la grenouille entame le *libera*, de la même voix qu'elle chantera, ce soir, le retour du printemps.

\*  
\* \*

J'allais oublier que nous sommes partis pour la pêche au fond de la "Petite Baie," dans une chaloupe de seize pieds de quille, à bau large, d'assiette sûre, Benoit en avant avec charge de l'ancre dont il est le cabestan naturel — ayant une enfiloire à lui, sous la main — moi, au milieu, préposé aux rames, Marmette, au gouvernail, représenté par un aviron, et, entre lui et moi, une enfiloire enroulée au tôlet, sous ma surveillance spéciale. Et nous pêchons consciencieusement, dans l'espoir, chacun de nous, d'arriver bon premier, d'emporter le record, d'enlever la timbale.

J'avais des lignes de soie très fortes, toutes neuves, avec des empiles de Florence à double brin, longues au plus de dix pieds, fixées à des bambous de sept ou huit pieds, solides mais manquant d'élasticité. Nos trois lignes étaient, à peu de chose près, exactement les mêmes. Nous pêchions dans sept ou huit pieds d'eau, à cinquante pieds de la rive, au milieu de *rolets*, de *nénuphars*, et sur le bord d'une prairie sous-marine de *queues de renards*, toujours agitées, même au sein des eaux les plus calmes, attirées qu'elles sont par la lumière et la chaleur des rayons du soleil. L'atmosphère se faisait de plus en plus lourde, et, pour nous rafraîchir, nous n'avions que le plaisir d'enlever, à qui plus vite, *Barbottes*, *Perchaudes*, *Crapets* et *Brochetons* que nous enfilions imprudemment dans des cordes communes, tissées sans fil de laiton. A deux ou trois reprises, j'avais dit: "Ces petits *Jacks-là*, avec leur bec de canneton, nous joueront de mauvais tours; d'un coup de dent, ils couperont la corde, et le chapelet s'égrènera au petit bonheur, dans le

fouillis des herbes." On ne m'entendait pas, pas plus qu'on n'entendait les sourds grondements du tonnerre roulant son char sur la crête des Laurentides. L'ambition nous gagnait, nous absorbait tout entiers. Si vous avez jamais joué une partie de cartes intéressée, une partie de *loup*, de *vingt-et-un*, de *nain-jaune* ou de *bluff*, une partie vive, d'entrain, vous devez savoir que l'ambition nous pique autant pour un enjeu d'un à cinq sous que pour un enjeu d'une à cinq piastres, une fois que la partie allumée est en pleine incandescence. Il en est ainsi de la pêche. On se prend d'intérêt pour des Perchaudes et des Barbottes, autant que pour des Dorés et des Achigans. Viendront des moments où l'on jette les victimes au fond de la chaloupe, pour ne pas perdre de temps à les enfilet : le pauvre poisson a beau se débattre, sauter à sec, taper de la queue, bayer à outrance, implorer pitié de l'œil, rien ne touche le tyran : " *Ça mord !* " Il n'y a que ça.

Vers les deux heures de l'après-midi Benoit nous propose de mouiller notre pêche, de prendre une larme et de croquer un sandwich.

— C'est une bonne idée, dit Marmette.

— J'opine de mon chapeau de paille du pays.

— Combien en as-tu dans ton enfiloire ? me demande Benoit.

— Je n'en sais rien, mais c'est facile à voir.

Sur ce, je tire la corde attachée au tôle... Plus rien... l'enfiloire est coupée, le poisson est en dérive.

— Courons après, dit Marmette, en saisissant l'aviron et me jetant sa ligne encore tendue ; lève l'ancre Benoit !

— Oui, oui, reprend ce dernier, mais attendez que je rentre ma *brochetée* ; si nous allions perdre toute notre pêche ce serait moins qu'amusant... et presque sans respirer, il ajoute tristement, sur un ton navré, qui me résonne dans le dos..... " la mienne aussi !..... "

— Quoi ? qu'y a-t-il ?

— Il y a que mon enfiloire est coupée comme la tienne, par ces maudits Brochetons, et que nous n'avons qu'à courir après."

En un tour de bras, l'ancre est levée, jetée au fond de l'embarcation, et Benoit, debout, inspecte la surface de l'eau, avec apreté (une si belle pêche !) après m'avoir commandé " Rame Montpetit." Il n'eût pas été plus solennel, s'il m'eût dit : " Le pays a les yeux sur toi."

J'allais obéir à cet ordre, lorsqu'une violente secousse fit vibrer ma main droite qui tenait la ligne de Marmette. " Attendez " dis-je, " je sens ici un animal avec lequel il n'y a pas lieu de badiner ; à lui seul il vaut dix fois ceux qui sont en naufrage."

" Passe-moi ma ligne," me dit Marmette.

Je la lui passe, et, au premier choc, il sent que la prise mérite tous les soins d'un pêcheur habile. Le poisson prend le large, entraînant la chaloupe et son équipage, sur un fil de soie de dix pieds de longueur



dont Marmette, à genoux sur son siège, soulage la tension, à bout de bras, en se penchant jusqu'à plonger le roseau à deux ou trois pieds dans l'eau, pendant que Benoit et moi manœuvrons au meilleur de notre connaissance, pour arriver au coup.

Quel était ce poisson ? A en juger par sa force, qui lui permettait de remorquer une chaloupe chargée de trois hommes, il fallait que ce fut un poisson monstre, *pour les eaux douces*, bien entendu.

Toujours généreux, Marmette propose : " Nous nous éloignons, tout de même, de nos enfilaires. Que diriez-vous de lâcher cet animal inconnu pour aller repêcher nos captures connues ? "

" Eh ! va donc," lui répondons-nous, " notre honneur est entre tes mains et au fond de l'eau : il s'agit de le tirer de là : tiens ferme, serre de près, en avant ! " Là-dessus, nous filons sur notre fil de soie, tenu par la main de Marmette, dans une eau calme, sous un ciel de plomb fondu.

Quelle espèce de bête peut bien nous mener ainsi ? me disais-je à part moi. Etant enfant, j'avais vu des Maskinongés promener des canots de pêcheur sur le lac Saint-Louis, mais ces poissons vaillants couraient sur l'eau, tournoyaient, bondissaient pour se dégager ; tout différent est notre remorqueur mystérieux, qui semble ramper sur le fond, sans vouloir s'en dégager d'une ligne. C'est peut-être un Esturgeon de forte taille ? Mais non, un Esturgeon aurait donné un ou deux coups de collier, puis impatienté, il eut rompu la ligne, d'un coup de queue, et dare ! dare ! du côté de chez nous. Je ne vois vraiment qu'une tortue énorme, colossale, qui puisse nous trainer ainsi sur le fond vaseux de la baie.

J'en étais là de mes hypothèses, lorsque Marmette nous dit à mi-voix : " Ça cède, ça monte... ça vient... attrape ma ligne, Mont-petit... bon ! " J'avance le bras, je saisis la ligne, et je m'assieds, en tenant toujours la corde roide, et l'attirant à moi ; du reste, pas la moindre saccade, pas de secousse, rien que la résistance d'un poids inerte, mais assez lourd pour inspirer des craintes sur la force de la ligne. Je frémis, je tremble, j'ai peur ; l'anxiété de mes deux amis, debout au-dessus de moi, plongeant des yeux avides dans l'eau trouble où l'on n'aperçoit rien, même sous une couche de deux pouces seulement d'épaisseur, me tourmente plus que la mienne propre. Si l'animal allait s'échapper lorsqu'il est pour ainsi dire dans nos mains, après une lutte héroïque, où Marmette a fait preuve de tant de prudence, de patience, de connaissance stratégique, de souplesse, de sang-froid, d'énergie, il ne me resterait plus qu'à me pendre à la place du poisson avec cette ligne de soie, à la façon des Etrangleurs Indous. Par bonheur, Dieu ne voulut pas pousser l'épreuve jusque-là : je tire la ligne, main sur main, pouce sur pouce ; une tête brune, suivie d'un corps argenté, émerge de l'eau

grise; ma main droite est aussi vite rendue dans l'entrebaillement des ouïes, et, de haute volée, le poisson est enlevé et jeté lourdement au fond de la chaloupe, entre Marmette et moi.

Trois soupirs de soulagement s'échappent de nos poitrines angoissées.

— Le nom de l'animal? interroge Marmette.

— Son sexe? poursuit Benoit.

— C'est un mâle...

— Je le crois sans peine, ricane Benoit, après tout le mal qu'il nous a donné.

— C'est un *Malachigan*, vous dis-je, un des plus gros poissons de cette rivière, et le plus vigoureux peut-être, comme nous en avons la preuve. Il a lutté jusqu'à la mort pour sa liberté; il n'a cédé qu'avec son dernier souffle, il est tombé dans la chaloupe comme une masse de plomb, sans un bayement, sans le moindre tressaillement des nageoires.

“ C'est un vaillant, un brave entre les braves! ” s'écrie Marmette, son vainqueur généreux, “ je l'ai combattu, vivant, je l'admire, mort, sous son armure squammeuse, or et argent; je propose que nous versions une larme sur sa tombe.”

A l'unanimité!

Revenus de l'éblouissement de cette joûte chevaleresque, nous nous mettons en quête de nos enfiloirs, que nous repêchons à cinq ou six arpents de distance, allégées de presque tous les Brochetons, de quinze à vingt Crapets, d'autant de Barbottes, mais, en somme, fournissant encore deux grappes d'un aspect aussi respectable qu'appétissant.

Nous essayons de nous remettre à la pêche, nous n'y prenons que de l'emui. A l'ombre de notre grand mort, nous ne voyons plus que du menu fretin. Nous ramenons du fond de la Petite Baie le corps du *Napoléon* des poissons des eaux environnantes. Nous avons hâte de jouir de l'ovation qui nous attend de la part des pensionnaires de l'hôtel Chabot.

— Allons-nous en! dit l'un de nous. Le mot est à peine lâché que nous sommes en route:

Filez, filez, mon beau navire,  
Car le bonheur m'attend là-bas.

## II. — DESCRIPTION

Gris argenté, d'un brun sombre, quelquefois très noir sur le dos, avec des raies obliques sombres biaisant sur les rangées d'écaillés latérales. Excessivement adhérentes, les écaillés sont plus petites sur le dos que sur les flancs. La seconde épine anale est plus longue que

la moitié de la longueur de la tête ; le museau un peu bombé se projette en avant de la bouche ; œil très grand. Ce poisson est grouillant de parasites et de trichines qui en rendent la chair malsaine et dangereuse. Entre les Grands Lacs et le Texas, il arrive au poids de cinquante et soixante livres, sous les dénominations variées de "*Sheepshead*," "*Thunder-pumper*," "*Drum*," "*White-perch*," "*Croaker*," de "*Gaspergon*," de "*Jeicell's-Head*," à la Louisiane et au Texas ; plus généralement au nord, sous celles de "*Malashegan*" ou "*Lake Drum*," que nous traduisons en canadien-français par "*Malachigan*," et "*Grondin des lacs*," et quelquefois par "*Achigan blanc*."

Ce poisson est l'unique représentant, en eau douce, de la famille des

### SCIÉNIIDÉES

fort répandue et diversifiée en mer, sous les noms de "*Maigres*," "*Tambours*," "*Lafayettes*," "*Roncadors*," reliés entre eux par des points de ressemblance, plus ou moins saillants.

Ce serait faire une erreur grossière que de confondre le *Malachigan* avec l'*Achigan* mâle (*Micropterus*). Il existe des *Achigans* mâles et des *Achigans* femelles comme il existe des *Malachigans* mâles et des *Malachigans* femelles, et ce sont des poissons fort distincts les uns des autres, par la taille d'abord, par la couleur, la forme, et plus encore par la qualité de la chair, excellente chez les uns, répugnante chez les autres.

Chez le *Malachigan* la ligne latérale est parallèle à la ligne supérieure du dos : toutes les nageoires sont rouges. Par son armure il se rapproche beaucoup du *Moxostôme* doré, et par sa forme, un peu de la *Brème*. Sa bouche horizontale est dépourvue de dents : mais, en revanche, son pharynx est armé d'un mécanisme redoutable, composé de trois meules garnies de dents mises en opération par des muscles si puissants que leur contraction fait éclater, comme des coquilles d'œuf, les moules les plus fortement retranchées dans leur donjon nacré. Ces os pharyngiens ou meules triangulaires sont disposés, le plus grand en bas : les deux autres plus petits, mobiles, s'exhausent en voûte au-dessus pour livrer passage aux mollusques et se rabattre impitoyablement sur eux en les broyant dès qu'ils y sont engagés. Cet appareil en trois pièces est garni de dents molaires irrégulièrement disposées sur la surface des disques osseux, formant corps avec eux, mais s'en dégaugeant par leur transparence, le chatoisement de l'émail pur, plus encore que par leur saillie.

Le Malachigan fait mentir le vieux proverbe "*muet comme un poisson,*" car il est doué d'une voix qui se fait entendre depuis de grandes profondeurs d'eau ; de là, ses noms de Thunder-pumper ou de Lake Drum, Grondin, Tambour des lacs et autres. D'aucuns prétendent qu'il célèbre alors ses amours, d'autres disent qu'il accompagne de ses chants les festins pantagruéliques aux moules auxquels il se livre au fond des eaux. Il se nourrit de mollusques et de crustacés. La meilleure esche pour le pêcher est l'écrevisse : il mord, toutefois, aux vers rouges et au poisson blanc.

Ce qui caractérise particulièrement le Malachigan, ce sont les os des oreilles ou otholites d'une grosseur remarquable, se rapprochant beaucoup de l'ivoire par leur texture. Souvent les nègres du Sud les portent en amulettes et ils sont également recherchés par les jeunes amoureux du Wisconsin et autres contrées de l'Ouest, qui les appellent des *porte-bonheur*, parce qu'ils portent, gravée à leur face, la lettre L (*Luck*). Le nom de *Jewel-Head* ou Tête-écrin est assurément emprunté à ces os, et, lorsque Jordan proposait de nommer génériquement "*Eutychelitus*" une espèce de Malachigan habitant le lac Huron, il visait à traduire les mots *pierres de chance*.

Il ne manque pas de Canadiens qui attribuent à ces os précieux des vertus curatives de maladies dont le nom commence par la lettre gravée sur iceux. Avec un peu de bonne volonté on peut y trouver un S ou un T, ou telle autre lettre désirée aussi bien qu'une L. De sorte qu'une collection considérable de ces pierres fournirait un arsenal complet contre toutes les maladies connues. Hélas ! ces osselets aux propriétés thaumaturgiques se sont tristement trouvés en défaut pour ce brave Marinette, à qui je les avais remis avec les trois plaques dentaires pharyngiennes et qu'il conservait précieusement comme souvenir de sa pêche émouvante. Moins d'un an après il était mort, laissant au milieu de nombreux amis et admirateurs de son talent un vide que rien ne comblera.

\*  
\* \*

De retour de la pêche, le temps de se rafraîchir un peu, de prendre une bouchée sur le pouce, de fumer une pipe en épiloguant sur les aventures du jour, et l'heure du train pour Ottawa est arrivée. J'accompagne mes deux amis à la gare de Papineauville, à la lueur d'éclairs éblouissants, sous les fouets du tonnerre dont le char précipite sa course à travers les nuages en lambeaux. L'orage qui marchande depuis le matin vient enfin braquer ses batteries au-dessus du village :

derrière un nuage sombre dressé comme un mur crénelé, le bruit sourd du canon se fait entendre sans interruption. Plus loin, tout un pan du ciel est en feu : c'est l'incendie d'une ville bombardée.

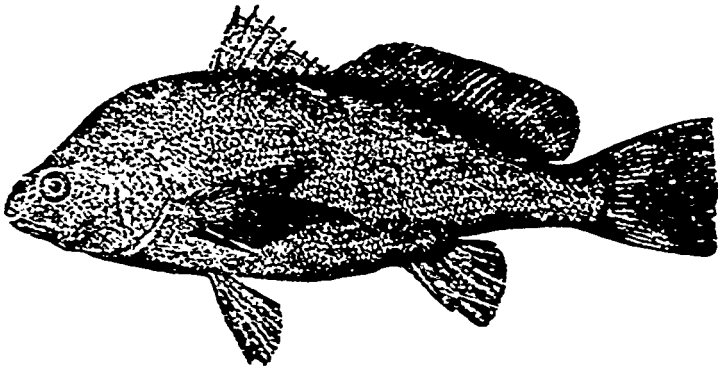
Nous arrivons à la gare juste à temps pour nous y abriter contre la pluie. Ce n'est plus un orage, c'est un vrai déluge.

Dans une éclaircie, j'allais dire un armistice, arrive le train qui emporte mes amis.

Bonsoir ! Au revoir ! A bientôt !

Un jour de moins, un souvenir de plus.

A.-N. MONTPETIT.



LE MALACHIGAN

## LE BIMÉTALLISME

---

N'attendez pas de moi une étude scientifique, je ne veux que faire une simple causerie. Je ne vais donc pas aligner sous vos yeux des tableaux de chiffres, des dates, qui rendraient peut-être mon argumentation plus forte pour quelques-uns, mais qui ne seraient que fatiguer les lecteurs de la REVUE NATIONALE. Je ne veux reproduire que les idées généralement admises par nos banquiers, nos financiers, nos marchands.

Le mot bimétallisme a une double origine grecque et latine. Il signifie : le système de deux métaux. Quel est le sens absolu de ce mot ? peu nous importe ; je ne veux ici que reproduire la définition donnée par les dictionnaires qui, souvent, sont peu précis.

Aux Etats-Unis, où le bimétallisme compte de nombreux défenseurs, quatre métaux sont en usage dans le commerce : l'or, l'argent, le nickel et le billon, pour ne parler que des principaux.

Ce système ne demande pas que l'on réduise la circulation monétaire à deux métaux, il ne veut que faire établir entre les pièces d'or et d'argent un rapport qui n'existe pas : il veut que, en vertu de la loi, il y ait une relation constante entre ces deux métaux, pour permettre à la monnaie d'argent d'avoir le même crédit dans le commerce international que la monnaie d'or, de rendre à l'argent comme à l'or cours forcé dans le commerce de la plupart des nations.

Aujourd'hui, l'or est le seul étalon reconnu pour les monnaies, comme la verge de trente-six pouces est l'étalon des mesures anglaises, comme le mètre l'est en France.

Le choix d'un étalon ne tient que de l'arbitraire, tout aussi bien que le nombre de pouces dans la verge. On n'a pas agi différemment pour les mesures de surface, de capacité, de poids.

Il suffit, d'ailleurs, d'un peu de réflexion pour voir qu'on ne saurait dire d'un objet matériel qu'il a une valeur absolue et à l'abri de toute

fluctuation. La livre sterling anglaise, le plus connu des étalons monétaires, contient une quantité déterminée d'or pur. Sa valeur ne dépend donc que de ce poids d'or. C'est, d'ailleurs, pour ce motif qu'elle a été dénommée : *pound*, du mot latin : *ponda* ; d'où, en anglais : *ponderous* ; en allemand : *pfund*.

C'est donc un point qu'il ne faut pas oublier, comme le font beaucoup d'écrivains anglais ou de gens de cette nationalité, qui voient dans le *sovereign* quelque chose d'aussi invariable que les commandements dictés à Moïse sur le mont Sinaï. Il ne faut voir dans cette pièce qu'une certaine quantité d'or, coulée dans un moule, et frappée à telle effigie avec désignation de sa valeur nominale. Les banknotes, les bons et tous autres effets de banques qui vous créditent pour un certain nombre de pounds ou dollars en or, ne représentent en réalité qu'un poids de ce métal qui vous sera payé en une monnaie facile à porter. Comme preuve certaine de ce que nous avançons ci-dessus, il suffit de considérer ce qui se passe en Angleterre. Si vous versez à la banque mille *sovereigns*, on les pèse, et s'ils n'atteignent pas le poids légal, on vous tient compte de la différence en moins. En d'autres termes, le *sovereign* n'est compté comme tel à la banque d'Angleterre que s'il pèse son poids intégral. S'il ne l'a pas, il ne sera coté que dix-neuf *shelings*, plus ou moins, et, alors que dans le commerce il a toute sa valeur, la banque ne l'échangera pas contre un neuf, sortant du moule, sans retenir une commission.

Je pense avoir réussi à démontrer que la pièce d'or la plus connue, loin d'avoir une valeur intrinsèque invariable, qu'elle doit à l'effigie qu'elle porte, n'a en réalité de valeur qu'en proportion de son poids d'or pur. L'effigie n'est que la preuve du poids au moment de la frappe de la pièce, comme la marque de fabrique chez le commerçant sert à prouver l'origine des marchandises expédiées.

En Angleterre et dans quelques pays d'Europe, les pièces d'argent sont soumises aux mêmes règles. Elles portent le cachet de l'administration de la Monnaie et sont garanties pour un certain poids d'argent. Telle est la différence qui distingue les pièces d'or et d'argent des monnaies de billon ou d'autre origine. Ces dernières ne subissent pas de fluctuations, quel que soit leur degré d'usure.

Le bimétallisme se heurte à certaines difficultés : supposons que la Monnaie mette en circulation mille piastres en or et mille piastres en argent, quand le rapport entre ces deux métaux est un 16/1, c'est-à-dire lorsqu'un poids d'or représente en valeur seize fois le même poids d'argent. Dans quelques années, les pièces d'or auront perdu par l'usure une légère fraction de leur poids ; il ne saurait en être ainsi pour les pièces d'argent, qui auront perdu beaucoup plus, et

dès lors la relation qui existait entre ces deux sommes de métaux différents disparaît.

Si le gouvernement qui a lancé ces deux sommes en circulation est appelé à les faire rentrer, il devra se contenter de les juger plutôt d'après leurs effigies, c'est-à-dire leur nombre, que d'après leur poids. Alors, comme le rapport qui existait entre ces pièces ne dérivait que de leur poids, on attaque la base du système en les appréciant d'après l'effigie, et la théorie de la valeur intrinsèque que réclament les partisans du bimétallisme se trouve renversée.

Prenons l'hypothèse suivante : Une verge se compose de trente-six pouces avec un étalon de mesure variable. Pour la verge, la différence se fera peu sentir, mais pour les mesures par pouces, le cas sera tout autre. Le commerçant recevra trente-sept ou trente-huit pouces d'étoffe pour une verge et il n'en donnera que trente-quatre ou trente-cinq. S'il achète dans des pays où la mesure ne change pas, il trouvera des différences au moment où il fera le mesurage avec sa verge. Alors s'élèveront des difficultés et des disputes. Ces ennuis ne peuvent manquer de surgir avec le système du bimétallisme. La situation serait la même, que l'on choisisse l'or ou l'argent comme étalon. Si l'or reste en caisse, tandis que l'argent court dans le commerce et subit de la dépréciation par l'usure, serait-il juste d'obliger à recevoir de l'argent en paiement ? Car dans un paiement il ne s'agit pas de théorie, mais de faits, et ce n'est pas en donnant à un créancier des monnaies dépréciées qu'on peut le satisfaire. Quels changements sérieux se sont produits et que l'on peut toucher du doigt : Autrefois, la valeur de l'or et de l'argent était dans le rapport de trois à un. Il est aujourd'hui de vingt à un et varie tous les jours. Depuis quelques années, l'argent a baissé de soixante cents à vingt cents l'once, tandis que l'or a peu varié. Il est donc impossible de songer à un rapport constant entre ces deux métaux, si sujets à des fluctuations importantes et fréquentes.

Je ne veux pas dire qu'il soit impossible d'avoir un double étalon d'or et d'argent, mais la difficulté est de pouvoir rendre invariable leur rapport. Aujourd'hui, c'est un 16 1 ; mais, le mois prochain, il sera peut-être de 19 1, dans dix ans de 30 1.

L'or et l'argent sont d'un usage constant, comme les pommes de terre et le poisson ; mais, comme ces denrées, ces deux métaux subissent la loi de l'offre et de la demande. L'un est tantôt plus cher, l'autre tantôt moins. Il ne serait pas difficile de fixer, par une loi, au même prix un baril de poisson et un boisseau de pommes de terre. Mais si, après le vote de cette loi, le poisson augmente de moitié en prix, tandis que le cours des pommes de terre reste stationnaire, la loi va-t-elle produire ses effets et entraver le cours du marché ?



De même pour le marché financier, si l'argent baisse ou se trouve trop abondant, pourrez-vous faire accepter à un créancier, sans lui causer préjudice, de la monnaie qui n'a plus la même valeur qu'au moment où sont nées vos obligations ?

Le bimétallisme est un système qui fera courir les marchands après le baril de poisson lorsque celui-ci sera cher et que les pommes de terre seront à bas prix.

Il est également absurde de dire que la valeur des pièces d'or et d'argent ne saurait être soumise à la loi de la production, parce qu'elle est réglementée. Cela passe les pouvoirs de la loi et des législateurs qui, cependant, se croient tout-puissants. La loi ne peut faire qu'une chose : dire que telle pièce a été frappée à tel titre et qu'elle représente une valeur ; mais elle ne saurait fixer ce qui devra être donné en échange, ce qui, en fait, représentera sa valeur exacte. Et, cependant, que veut le bimétallisme ? Obliger les hommes à recevoir pour un poids d'or un poids d'argent, suivant le rapport légal, sans tenir compte de l'offre et de la demande.

Toutes les discussions soulevées par la baisse et la hausse de l'or ne sauraient nous émouvoir, car elles ne prouvent qu'une chose : c'est qu'un étalon monétaire à l'abri des fluctuations est introuvable. Une livre d'or peut, aujourd'hui, procurer plus ou moins d'utilité, suivant les circonstances, qu'il y a dix ans. Cela peut être vrai, mais qui nous dit que ce ne sont pas les marchandises qui ont varié, et non le prix de l'or ? Avec une somme d'or, vous achetez aujourd'hui plus d'argent et de blé, mais moins de terre et de main-d'œuvre qu'il y a cinquante ans. Est-ce le blé ou l'argent qui sont à la baisse ? Est-ce la terre et la main-d'œuvre qui sont à la hausse ? Est-ce l'or seul qui a varié ? S'il en était ainsi, nous pourrions nous procurer plus de terrain, plus de main-d'œuvre. On ne saurait, d'ailleurs, prendre au sérieux l'opinion de ceux qui font dépendre le prix des denrées des cours de l'or et qui n'attribuent leur plus-value qu'à l'absence du système du bimétallisme.

Un autre point qui frappe : Soit cent piastres en or et cent piastres en argent. C'est très agréable et aussi très facile d'avoir dans sa poche cent piastres d'or. Au contraire, il vous faudra un enfant pour porter votre bourse contenant la même somme en argent, et le fait sera inévitable le jour où ce nouveau système sera en vigueur. L'or est une monnaie facile et d'un maniement agréable et peu dispendieux. Si, au contraire, le but des bimétallistes était atteint et si l'argent avait, pour les transactions avec l'étranger, le même usage que l'or, le prix du transport augmenterait sérieusement, car, au lieu d'une boîte, il en faudrait seize de même dimension et de même poids pour la même valeur.

Je voudrais bien voir l'argent avoir seul cours dans les échanges internationaux, car il y aurait tant d'ennuis que l'on abandonnerait peut-être cette coutume insensée qui veut que l'on fasse traverser l'Atlantique à des boîtes pleines d'or, quand il serait si simple de n'envoyer que des certificats garantissant la valeur en or et d'éviter ainsi beaucoup de risques et d'ennuis. Mais c'est un autre sujet. En résumé, la différence énorme de poids entre l'or et l'argent pour une même valeur condamne à jamais ce dernier comme monnaie internationale, surtout pour les gros paiements.

Au Canada, on ne saurait forcer une personne à recevoir un paiement en argent. On ne veut pas prendre de voiture, et même un dollar en argent pèse trop dans la poche ou dans la bourse. Quand on soulève cette objection qui ne peut que grandir en valeur dans l'avenir, n'est-il pas étonnant de rencontrer, en dehors des maisons de santé, des gens qui veulent encore du bimétallisme, de ce système qui jetterait dans la circulation une grande quantité d'argent? La vérité, c'est que les pièces de monnaie cessent de plus en plus d'être en usage. Dans une proportion de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix pour cent, nos paiements se font en chèques ou papier-monnaie, et l'habitude se propage de plus en plus. Le temps approche où l'or lui-même va disparaître dans les paiements des transactions internationales, et l'idée du bimétallisme ne semble-t-elle pas encore ici contraire aux aspirations modernes?

Demander le transport gratuit des monnaies d'argent, mais c'est de l'utopie! Quel est le gouvernement qui acceptera tout l'argent qu'on lui offrira, qui le frappera comme monnaie au titre de soixante pour cent et qui fera passer cette pièce d'argent n'ayant que nominale la valeur d'une piastre? En agissant ainsi, on ferait monter le prix de l'or qui s'écoulerait à l'étranger; mais que deviendrait le crédit de ce pays. Si tous les gouvernements venaient à donner un autre rapport qu'un 16/1 à l'or et à l'argent, en faisant faire prime à ce dernier, voici l'effet qui se produirait: Le cours serait-il à la baisse, l'argent serait ramassé, encaissé: serait-il à la hausse, l'argent perdrait et l'or ferait prime.

Les bimétallistes ne veulent pas tenir compte de la plus forte des lois: la loi de l'offre et de la demande. Ils ne veulent pas entendre l'objection sérieuse tirée de l'abondance de l'argent sur le marché et se refusent à constater le progrès incessant du papier-monnaie. Peu leur importe; ils ne sauraient même créer quelques heureuses innovations. Ils s'inquiètent peu des difficultés qui peuvent surgir dans les affaires, pourvu qu'on leur accorde leurs deux étalons. Comme toutes les transactions seraient soumises à la loi du bimétallisme, ce ne serait

plus que difficultés, chicanes entre vendeurs et clients, entre gens d'affaires.

L'on a prouvé que, seul survivant, il était très utile. Mais, dans l'avenir, il perdra même beaucoup de son utilité pour les règlements internationaux, car il sera remplacé par de nouveaux modes de crédit. Quand nous en serons arrivés à ce point, le bimétallisme n'appartiendra plus qu'à l'histoire.

JOHN HAGUE.



## DERNIERS VŒUX

---

Lorsque sonnera l'heure où je devrai descendre  
Dans cet étroit cercueil sur moi bientôt fermé,  
O vents qui soufflerez au-dessus de ma cendre,  
Ne la dispersez pas loin des lieux que j'aimai.

O vers qui rongerez ma mortelle dépouille,  
Ralentissez votre œuvre, ouvriers du trépas,  
Afin que dans ce lieu de nuit sombre et de rouille  
Je sente près de moi ceux que j'aime ici-bas !

Que le frère et la sœur, que l'enfant et l'épouse  
Au lieu de mon repos se couchent tour à tour,  
Sans craindre que jamais cette terre jalouse  
Ne livre le secret de ce lugubre amour !

L'un après l'autre, tous qu'ils viennent prendre place  
Près de ceux que peut-être ils ont vite oubliés ;  
Que le saule pleureur de sa racine enlace  
Les cœurs qu'un seul amour sur terre avait liés !

Et, quand tous se seront couchés sous cette pierre,  
Quand tous auront pris place au dernier rendez-vous,  
Alors, ô vers rongeurs, mettez-nous en poussière,  
Et vous, ô vents du ciel, vite dispersez-nous !

Que de cette poussière, immortelle semence,  
Naissent en d'autres lieux d'autres êtres plus beaux.  
Ces atomes perdus dans la nature immense  
Feront germer la vie un jour de nos tombeaux !

ADOLPHE POISSON.

## FONTAINE vs. BOISVERT

---



L'INSTITUTION des juges de paix n'est pas une chose vaine. Elle permet aux politiciens reconnaissants de payer, d'un seul coup, bien des dettes, sans délier les cordons de leur bourse, de récompenser en bloc maints dévouements, sans prodiguer les trésors de leur cœur. Si modeste qu'il soit, le nouveau titulaire reconnaît toujours l'heureuse inspiration du gouvernement qui le revêt de pouvoirs enviés, et, s'il est un peu juif, il se compare aux juges d'Israël, choisis par le Seigneur.

Il pense à ses "confrères" les juges de tous les bancs, grands et petits; il sent qu'un même devoir lui incombe et qu'une même responsabilité pèse sur sa tête : faire triompher la justice. Protéger les humbles dans les humbles affaires, cela ne doit être ni un rôle inutile, ni une mince satisfaction. Aussi il sourit souvent, mais on peut saisir une teinte de gravité dans le pli complaisant qui se dessine au coin de sa bouche. Il parle, mais déjà sa parole est plus sobre et son expression moins familière. Il écoute, mais son regard fixe et presque rêveur paraît interroger les nuages du code pour voir s'il en sortira des éclairs de bon sens.

Sa personne est irresponsable et sacrée . . . devant les hommes.

S'il se trompe, tant pis pour le plaideur. Le plaideur malheureux montera s'il le veut, d'échelon en échelon, jusqu'au bout de l'échelle. Il trouvera des hommes de bonne volonté qui l'aideront dans cette pénible ascension. S'il tombe, la chute sera lourde, le coup presque toujours fatal et . . . ils s'en laveront les mains.

Les juges de paix arrivent d'ordinaire après les élections, par fournées, comme le pain; et puisque c'est l'amour platonique des députés .

qui les engendre, ils ne coûtent rien pour naître. Ils accolent à leur nom le titre d'écuier, et cela leur suffit ; ils s'estiment payés des services passés et des déboires futurs.

\*  
\* \*

Etienne Biron venait de recevoir sa commission de juge de paix. Il avait déployé dans la dernière élection un zèle de converti. D'aucuns diraient : de perversi. Cela dépend du point de vue où l'on se place et de l'objet que l'on regarde. Je ne me mêle pas à la discussion, et ce qui est écrit est écrit.

Seulement, je dirai que je parle de l'élection d'un député pour représenter le comté de.... Allons ! voilà que le nom m'échappe. C'était un député à la législature de Québec, pour remplacer ce pauvre.... Bon ! encore une lacune dans mes souvenirs. Ma mémoire me trahit, elle s'en va : décidément je vieillis.

N'importe, Etienne Biron venait d'être nommé juge de paix. La *Gazette Officielle* avait publié son nom suivi d'un flamboyant "Ecuier," et lui, d'heure en heure, pendant une longue soirée, il avait lu la miroitante petite prose qui le bombardait grand homme dans sa paroisse. Et quand il s'était endormi, tard dans la nuit à cause des émotions, sa femme, un peu dans le ravissement aussi, l'avait entendu murmurer à différentes reprises, doucement, mollement, et avec des intervalles de plus en plus longs : "Juge de paix.... juge.... paix... écuyer.... Ecu...."

Il était tout de même un homme de bon sens et un excellent chrétien. Si, ce soir-là, il s'est endormi un peu grisé par les fumées de la gloriole, le bon Dieu, j'en suis sûr, ne lui a pas gardé rancune.

\*  
\* \*

A quelque temps de là, Joseph Boisvert se rendit chez le voisin du nord-est, Moïse Fontaine, pour lui demander, de la part de son père, la permission de déboucher un fossé. Fontaine, dans un moment de mauvaise humeur, ou de faiblesse plutôt, avait, sur les instances de sa femme, rempli ce fossé qui coupait sa terre pour aller se jeter dans un ruisseau, un peu plus loin.

C'était après les récoltes, le grain était entré, et les granges, pleines jusqu'au faite, offraient un coup d'œil réjouissant. De chaque côté de l'aire, dans les "tasseries," les gerbes d'avoine et de blé, super-

posées comme les pierres d'une muraille, laissaient pendre, blonds et lourds, les épis encore pleins de soleil. Les fenils regorgeaient de foin, et, quand s'ouvraient les portes, le parfum de la fenaison emmagasinée sous les vastes toits blancs s'échappait par bouffées enivrantes. La terre avait bien rendu, le temps s'était comporté admirablement, et hommes et bêtes allaient festoyer tout l'hiver.

Moïse Fontaine était fait d'une bonne pâte. Comparé à sa femme, il paraissait un rayon de miel. C'est que Scholastique Bellefaçon ne se laissait pas marcher sur le pied, et ce n'était pas Moïse qui avait la garde des tables de la loi au foyer conjugal.

Grande et sèche, elle cinglait comme une cravache. Au moral, sa langue emportait le morceau. Chose singulière, leur fille Angélique avait la douceur de l'agneau. Le mauvais exemple l'avait peut-être préservée. Souvent, en effet, devant une faute grossière, la candeur naturelle se révolte et le bon sens est écœuré.

Angélique était douce envers tout le monde, mais surtout envers Joseph Boisvert, qui l'avait fait danser plus souvent que les autres, à la dernière "épluchette" de blé d'Inde. Il l'avait même embrassée à deux reprises, grâce à un épi rouge. Vous savez, dans les "épluchettes," les épis de maïs où le soleil a incrusté des rubis en guise de grains, confèrent au "porteur" le privilège d'effleurer de ses lèvres une joue rose... ou une autre. Mais une fois seulement. Plus que cela, il y a larcin. Un larcin qui n'est pas encore prévu par le code. Au reste, il se pardonne toujours, et nos législateurs peuvent garder leurs foudres pour des fautes plus graves, pour des baisers de Judas, par exemple.

Il lui avait dit, en partant, un mot un peu mystérieux, et elle s'était perdue en d'adorables conjectures. Ils s'étaient revus le lendemain et les jours suivants. Quand on est voisins on se voisine. Il avait parlé plus clairement; ça n'aurait pas été nécessaire. Les amoureux déchiffrent tous les hiéroglyphes, comprennent tous les signes de la cabale et devinent ce qu'ils ne comprennent point.



Quand il entra pour voir le père Fontaine au sujet du fossé, elle filait, en chantant, de molles cardées de laine blanche couchées dans un long panier de frêne. Son pied s'arrêta sur la marche du rouet, la chanson ferma son aile et le fuseau cessa de bourdonner.

Le jeune homme la salua en souriant. Elle se leva toute rougissante, et approchant une chaise adossée à la cloison, elle le pria de s'asseoir.



— Je n'ai guère d'instant à passer avec toi aujourd'hui, fit-il, mais je reviendrai bientôt, si tu le veux.

En disant cela il l'enveloppait d'un chaud regard.

— Si je le veux ? répéta-t-elle.

Et le rayon mystérieux qui s'échappa de leurs paupières descendit jusqu'au fond de leur âme, et, sous leur calme, des émotions ravissantes se réveillèrent, comme sous la mer unie les grandes lames invisibles. Ils demeurèrent un moment silencieux.

— Il faut que je voie ton père, commença l'amoureux garçon, est-il ici ?

— Il doit être à la grange, répondit Angélique. Il bat du blé qu'il portera au moulin demain.

Joseph le savait bien. Il avait entendu le fléau du vieux voisin tomber dru sur l'aire, mais il était venu quand même à la maison. Il ne fallait pas perdre une occasion de voir la jolie voisine.



— Il ne tardera peut-être pas à rentrer, continua la jeune fille ; attends un peu, assieds-toi.

Joseph ne résista pas à la caresse de la voix. Il vint s'asseoir près du rouet et se mit à jouer avec le brin de laine qui flottait léger comme un fil de la vierge. Le fuseau se taisait, mais le cœur murmurait à son tour.

Madame Fontaine sortit tout à coup de sa chambre. Elle parut plus longue et plus sèche que de coutume.

— Bonjour ! Joseph, fit-elle d'une voix qui coupait les paroles comme une lame d'acier coupe les muscles, et sans beaucoup regarder le jeune homme. As-tu déjà fini ta journée, toi ? Tu as bien de la chance. Le soleil est encore haut... Ça n'est pas tout le monde qui "dételle" de si bonne heure.

Puis, se tournant vers Angélique :

— Ton rouet est-il brisé ? Tu ne fileras pas ton aune aujourd'hui.

Angélique rougit, reprit le brin de laine oublié entre les doigts du voisin et, pesant d'un pied un peu dépité sur la marche du rouet, elle rendit au fuseau son mouvement rapide et son monotone grondement.

Alors Joseph Boisvert se leva. Il dit qu'il allait rencontrer monsieur Fontaine à la grange. Il valait autant le voir là. D'ailleurs, la présence de madame Fontaine gâtait beaucoup le plaisir.

Le père Moïse achevait de battre une airée, et le fléau tombait plus lentement et un peu fatigué sur les épis étendus comme un tapis tissé d'or, à double rang, tout le long de la "batterie." Il ne vit pas arriver Joseph, et tout obsédé par son travail et le bruissement des épis mûrs qui s'égrenaient, il ne l'entendit pas, non plus.

— Reposez-vous donc un peu, dit Joseph.

Et il parlait haut afin d'attirer son attention. Le fléau resta sur les gerbes défaits et le batteur de grains se retourna.

— Tiens ! c'est toi, Joseph ! Viens-tu m'aider à battre ? fit-il sur un ton familier.

— Petite aide fait quelquefois grand bien, répliqua Joseph en riant.

— Avez-vous commencé à "battre," vous autres ?

— Pas encore, nous attendons le moulin.

— J'aime mieux le fléau, moi ; ça va moins vite, mais on égrène les épis tant bien que l'on veut. Il n'y a qu'à frapper. Puis la paille est bien plus belle.

— Mais le temps qu'on y met pourrait être mieux employé autrement, peut-être.

— Chacun son goût, mon garçon.

Il alla pour relever son fléau, mais, comme s'il se fut ravisé :

— Veux-tu venir fumer une pipe à la maison ? demanda-t-il.

— Merci, monsieur Fontaine, je viens vous demander la permission de déboucher le fossé que vous avez rempli. Voici que les pluies vont tomber, et vous savez le dommage qu'elles peuvent nous causer, si elles ne s'écoulent point.

— C'est que Scholastique ne chantera pas sur ce ton-là.

— Vous n'allez pas vous laisser mener par le bout du nez, observa Joseph, c'est vous qui êtes l'homme..., donnez le ton... Faites-la chanter juste...

Il disait cela d'une façon badine. Le père Moïse ne riait pas, cependant. Il reprit en branlant la tête :

— Pour avoir la paix, mon garçon, il faut parfois s'exposer au ridicule.

— Mais il ne faut toujours pas faire de tort à son prochain.

— Arrange-toi avec Scholastique :

Il leva son fléau et le fit retomber par un mouvement plus rapide sur l'aire qui retentit gaieusement. Joseph Boisvert s'éloigna.

Une heure après, Scholastique, faisant de grandes enjambées, jetant des lambeaux de phrases menaçantes à travers ses lèvres serrées, les bras battant l'air, arriva à la grange et se pencha dans la petite porte entr'ouverte.

— Vas-tu endurer ça, Moïse?... Vont-ils se rendre maîtres chez nous? hurla-t-elle, exaspérée.

— Hein? Qu'y a-t-il encore? répondit le père Fontaine ahuri.

— Boisvert et son garçon qui débouchent le fossé!...

— Sur notre terrain?

— En voilà une demande! Est-ce que j'ai coutume de m'occuper de ce qu'ils débouchent chez eux?

— C'est peut-être aussi bon, après tout.

— Quoi, aussi bon?... Que je ne m'occupe pas de ce qu'ils brassent chez eux?... ou qu'ils débouchent le fossé chez nous?

— Les deux choses.



M. PAMPHILE LEMAY

— Par exemple!... Ah! je vois, le Joseph est venu t'endoctriner... Et tu t'es laissé mettre le carcan, bêtement! comme cette Angélique qui en raffole... Je suis là, heureusement, et vous allez voir, une fois de plus, ce que peut une femme résolue. Viens avec moi.

— Nous irons leur parler tantôt, à la veillée, ce sera tout aussi bon.

— Et en attendant ils jouent de la bêche... Tout de suite, Moïse! Charbonnier est maître chez soi... Faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

— Prends garde, Scholastique, tu pourrais être le fer. Tu sais que Boisvert est fort comme deux.

— Il n'osera pas toucher à une femme.

— Alors c'est sur moi que les coups tomberont.

— Dans tous les cas, viens, je le veux! Laisse là ton fléau et passe devant.

— Allons! ce que femme veut Dieu le veut, murmura Moïse en aparté, et comme pour s'excuser de sa faiblesse.

Et tous les deux, la femme et le mari, lui devant, elle derrière, maugréant, l'âme angoissée, ils se hâtèrent vers l'endroit où travaillaient les Boisvert, père et fils. Avant d'arriver, la femme cria :

— Allez faire des fossés chez vous, si vous voulez en faire!...

— Attends donc, fit le mari, on va leur parler amicalement, c'est mieux.

— Va donc, vieux poltron!

— Fâchez-vous donc pas, répondit le père Boisvert, nous faisons votre ouvrage.

— Nous n'avons besoin de personne pour cela. Vous feriez mieux de travailler chez vous, vous pourriez plus aisément amarrer les deux bouts.

Les Boisvert sourirent et se remirent à la besogne.

— Si vous ne décampez point, vociféra la mégère, je vous assomme avec des roches.

Elle venait de ramasser un caillou; elle le lança en même temps que sa menace. Elle atteignit le père Boisvert et lui écorcha l'oreille. Il était très fort, Boisvert, et très doux aussi. Il dit à son garçon :

— Aie soin du père Moïse, toi.

Joseph eut une minute d'hésitation. Il allait, bien sûr, s'aliéner pour toujours le père d'Angélique, et les doux rêves dont il commençait à se bercer ne se réaliseraient sans doute jamais. Ah! le misérable fossé! il se creusait profond, maintenant, entre la jeune fille aimée et lui! Il allait devenir un abîme! Quelques pelletées de sable enlevées ici plutôt que là, et voilà une destinée compromise, une vie brisée, un bonheur perdu!

En songeant à ces choses il s'était approché du voisin et le tenait en échec, morne, triste, mais l'air décidé. Il fallait obéir à son père.

— Pourquoi cette chicane demanda-t-il après quelques instants. Laissez-nous donc travailler en paix, monsieur Fontaine.

— Oh ! quant à moi... C'est Scholastique... Il n'y a pas moyen de la faire plier.

Un petit colloque aigre-doux s'engagea. Pendant ce temps-là Boisvert père saisit madame Scholastique par sa longue taille uniforme, et, la forçant à s'incliner profondément sous l'étreinte de son bras gauche, il lui administra, de la main droite, tout ailleurs que sur la joue, cinq ou six bons "soufflets." Tout de même, quand elle se releva, c'était sa joue qui était rouge.



Moïse et sa femme reprirent le chemin de leur maison, elle devant et lui derrière, cette fois. Elle était dans une colère, une colère!... Lui, il ne savait pas s'il devait rire ou se fâcher.

Il ne se fâcha pas, mais il fut quand même obligé de se rendre chez Biron, le nouveau juge de paix, de bonne heure le lendemain. Scholastique n'avait pas fermé l'œil de la nuit, et il en avait appris long sur la

couardise des maris qui laissent battre leur femme par le voisin. C'était pire que l'autre, la couardise de ceux qui... souffrent tout.

Elle avait arrangé un beau procès. Il ne devait pas être difficile de venger la morale outragée par des tapes aussi... inconvenantes.

\*  
\* \*

Et voilà pourquoi le juge de paix Etienne Biron voyait comparaître devant lui les Boisvert, père et fils. L'audience avait lieu dans la cuisine, et la bonne odeur de la soupe aux choux, qui mitonnait, faisait faire de lugubres réflexions à l'un des curieux venus là pour s'amuser.

— Hélas ! murmurait-il à ses voisins, le pain sec sera la seule nourriture, et l'eau froide la seule boisson des Boisvert, s'ils sont trouvés coupables des horreurs dont on les accuse.

Le greffier que le juge de paix venait d'attacher à sa personne, fit, d'une voix vibrante d'émotion, mais avec un souverain mépris de la ponctuation des phrases, la lecture de la plainte.

Le "demandeur" accusait les "défendeurs" d'avoir travaillé sur son terrain sans sa permission. Il accusait, de plus, Boisvert, père, de s'être porté à des voies de fait graves et honteuses sur la personne de Scholastique Bellefaçon, son épouse légitime et dévouée, à lui le "demandeur."

Il y eut un murmure dans l'assistance et l'on entendit des rires étouffés.

La cuisinière oublia son potage. Un moment elle eut peur pour la vertu de son homme, et fut tentée de lui souffler à l'oreille de ne pas se mêler de l'affaire de ce... criminel. Elle avisa même un bassin rempli d'eau où, dans un cas de doute, en dernières ressources, le nouveau Pilate pourrait se laver les mains.

Scholastique, pudiquement voilée, attendait le moment où elle serait requise de raconter sa pénible mésaventure.

Les Boisvert avouèrent leur faute, une faute bien légère, et qui tournait à l'avantage de Fontaine. Le voisin devait laisser passer chez lui les eaux des terrains supérieurs. Il avait, dans un moment de mauvaise humeur, après les dernières élections, rempli un fossé dont l'existence remontait loin, et dont l'utilité était indiscutable. Si on invoquait la loi, il serait forcé de le déboucher lui-même.

— Ce fossé n'a jamais été verbalisé, observa Fontaine.

— Il existe en vertu d'une entente et de la coutume, rétorqua Boisvert, fils.

— Qu'en sais-tu ? tu n'étais pas au monde quand...

Il allait dire une sottise, le père Moïse, et fournir une arme à son adversaire, quand le juge intervint.

— Que chacun parle à son tour, commença-t-il...

Ce n'était pas cela qu'il voulait dire. Il se reprit :

— Ne parlez pas plusieurs à la fois...

Il vit que c'était un peu la même chose. Il se recueillit.

— Rendez témoignage, ordonna-t-il d'une voix grave, mais ne discutez pas. Qu'avez-vous à répliquer, monsieur Fontaine ?

Le père Moïse salua respectueusement :

— Voici mon cas, monsieur le juge, fit-il. Scholastique m'a dit — Scholastique, c'est ma femme, comme vous savez. Il faut se faire comprendre — Scholastique m'a dit : « Moïse, ils travaillent chez nous !... Est-ce que charbonnier n'est pas maître chez soi ?... Il faut les envoyer... Viens ! »

« Nous sommes partis, moi et elle. Je marchais le premier. C'est pas parce que j'avais hâte d'arriver ; j'aurais autant aimé rester à battre mon blé. Je ne tenais pas, non plus, à me chicaner. J'aime la paix, la paix avec tout le monde, même avec mes voisins, même avec ma femme. Je ne marchais pas vite et elle me talonnait. Un peu en-deçà du fossé, je me suis arrêté pour... pour ne pas aller plus loin. La prudence est la mère de la sûreté... Ils avaient leurs bûches et leurs pioches... Quand un homme est en colère, il frappe quelquefois avec ce qui lui tombe sous la main... Scholastique a continué d'avancer. Un homme ne lui fait pas peur, deux non plus. Elle leur a crié : « Allez faire des fossés chez vous ! »

« Le garçon s'est approché alors. Un gars robuste et fort comme le père. Vous le connaissez, monsieur le juge. Il ne m'a rien dit d'abord, mais je voyais à son air ce qu'il avait envie de dire. Nous avons parlé tranquillement, après nous être regardés dans le blanc des yeux. Scholastique allait toujours. Elle ne devinait pas ce qui devait lui arriver. »

— Moïse, ne va pas plus loin à mon sujet ! s'écria tout à coup madame Fontaine.

— Crains pas, Scholastique, je connais la réserve, répondit le brave homme en verve.

— Est-ce tout ce que vous avez à raconter à l'égard du fossé ? demanda le juge de paix.

— Oui, monsieur le juge. Je vais parler de l'autre affaire, maintenant.

— Moïse, la langue te démange, hein ? gronda de nouveau la femme aride et longue.

— Aimez-vous mieux raconter vous-même la malice de l'accusé ? suggéra le juge.

— Moi, raconter une abomination pareille! je mourrais de honte, exclama madame Fontaine.

— Il faut pourtant bien savoir ce qu'il a fait; je ne puis le juger sans cela.

— Mais si je vous affirme sur mon honneur qu'il m'a traitée indignement?

— Je vous croirai, madame, mais le magistrat n'en saura rien. Il faut tout dire, comme à confesse.

— Parle, Moïse, alors, moi je n'ose pas.

— C'est que, vois-tu, Scholastique, je n'ai rien vu... J'avais le dos tourné, et je causais avec Joseph.

Les auditeurs riaient, riaient.



— Le défendeur vous a-t-il embrassée? demanda le juge qui voulait agir à la manière des confesseurs, par suggestion.

— M'embrasser?... j'aurais bien voulu! répondit madame Fontaine toute haineuse.

— Est-ce que vous ne pouviez pas fuir?

— Fuir?... Oui!... comme une peureuse!... Avec cela qu'il me tenait serrée comme dans un étou.

— Vous a-t-il battue?

Elle se redressa :

— Battue?... Oui, battue!... comme un lâche qu'il est!...

— Vous ne portez toujours pas de marque, observa le père Boisvert.

Scholastique lui lança un regard foudroyant.

— Pas de marque?... La marque est sur mon honneur.

Un loustic lança un mot qui fit éclater de rire la salle entière.

— Enfin, reprit le magistrat, l'accusé a-t-il manqué à la décence ?

— Grand Dieu ! s'il a manqué à la décence !... Heureusement que personne n'a vu...

— Les oiseaux effrayés fuyaient à tire-d'ailes, recommença le loustic.

— Voulez-vous que je fasse évacuer la salle ? vous serez plus à l'aise, proposa le juge de paix.

— Il est bien temps, maintenant qu'ils ont tout entendu !...

— Encore une fois, madame, vous n'avez rien précisé... quant à l'immoralité.

— Vous êtes juge et vous ne devinez pas où il m'a frappée ?

Etienne Biron, écuyer, faisait un effort suprême pour ne pas rire.

— Il s'adressa à l'accusé :

— Alors, monsieur Boisvert, vous avez battu une femme?... madame Fontaine, la plaignante ?

— Je lui ai donné le fouet comme on fait à une enfant maussade, monsieur le juge. Tout le mal a été pour moi, car les os sont proches et la jupe est mince. Au reste, elle m'avait provoqué. Voyez, je porte des marques, moi. Mon oreille est à moitié déchirée... Elle a failli me tuer avec une pierre... Je ne me suis pas vengé, j'ai voulu la rendre ridicule, rien de plus.

— Je vais garder la cause en délibéré, déclara le juge de paix.

“ Pendant que je réfléchirai, pensez bien, vous autres aussi... Pensez que vous êtes des voisins, que vous êtes d'anciens amis, que vous êtes des chrétiens. Vous devez donc user de bonté les uns envers les autres. Le bonheur de vos familles dépend de votre bienveillance et de votre accord.”

Quand la foule fut dispersée, les plaideurs sortirent. Boisvert fils passa près de Fontaine.

— Je pense que le juge de paix a raison, dit-il, nous ferions mieux de vivre dans la paix et l'amitié.

— Je le veux bien, mon garçon, mais tu paieras les frais.

— Avec plaisir... si je puis espérer devenir votre gendre.



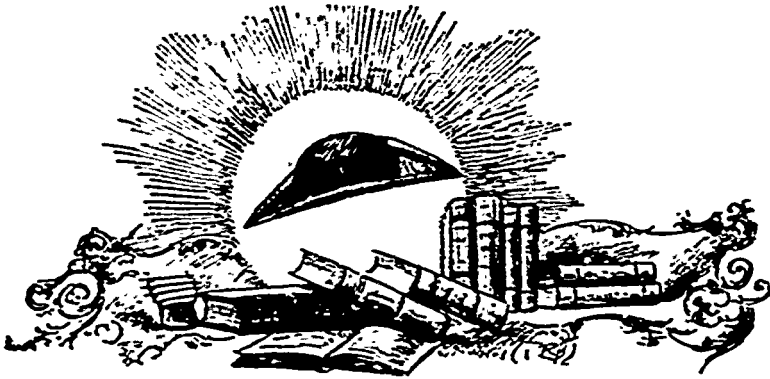
— Hum! je ne sais pas, fit le père Moïse avec un bon sourire... Si tu allais tenir de ton père, et donner le fouet aux femmes?...

— Il n'y aura rien à craindre... si elles ne me jettent pas la pierre.

Ils s'éloignaient. Je n'ai pas entendu la suite.

PAMPHILE LEMAY.

Mille-Oiseaux, octobre 1895.



## LES CIMETIÈRES DE MONTRÉAL

---

Ce 1er novembre 1895.

Tous les peuples civilisés célèbrent, à leur heure, la fête des morts, la coutume d'honorer, par une manifestation spéciale, ceux qui nous ont précédés dans la tombe étant aussi ancienne qu'universelle. C'est demain que revient, pour un grand nombre, l'anniversaire des pieux hémmages au profit des disparus, et la journée tout entière sera consacrée par chacun, selon ses croyances et les rites qu'elles commandent, à redire de nouveaux adieux aux amis qu'il a perdus, aux proches dont il déplore le départ et l'irrévocable absence. Et, comme si la séparation n'était pas absolument définitive, sous le bénéfice de cette consolante fiction que les pauvres trépassés peuvent encore comprendre et apprécier l'expression d'un regret, l'offrande d'un souvenir, la foule se portera, compacte, dans les derniers asiles, pour déposer, aussi bien sur les fosses à peine recouvertes que sur celles depuis longtemps fermées, des prières et des fleurs.

Nombreuses sont les localités où ce touchant pèlerinage exige certains efforts, provoque quelque hésitation, soit à cause de la longueur du trajet, soit par suite de l'impression de tristesse rapportée de l'aspect misérable des espaces à visiter, de leur exiguité, de leur complet état d'abandon. Quatre murs délabrés, entourant un terrain nu, de cent cinquante pieds de façade, sans chemins ni sentiers tracés, où de rares et modestes croix de bois, rongées par le temps, se perdent dans les hautes herbes que la faux n'a jamais entamées, constituent la plupart des cimetières à l'usage des centres à importance moyenne dans les pays d'Europe. Un cyprès malingre, levant droit sa cime auprès de

l'étroite porte d'accès, surmontée du signe de la rédemption, indique seul la destination des funèbres enclos.

A part quelques exceptions, les grandes agglomérations ne sont pas mieux partagées, les différences se réduisant à plus d'étendue et à la création d'allées utiles à la marche des services. Même nudité, d'ailleurs; même défaut d'entretien, même aspect lugubre et désolé.

L'étape, que nul n'évite, s'accomplit ici même avec d'autres avantages, et on peut sans inquiétude s'acheminer vers la halte qui marquera la fin du voyage. Tout y est prévu, tout y est ordonné pour un accueil agréable, surtout pour rassurer ceux qui restent sur le sort réservé aux partants. Les cimetières de Montréal sont, en effet, incomparables, et, le sujet étant d'actualité, on accordera peut-être quelque attention aux renseignements qui suivent, destinés à les faire succinctement connaître.

A l'extrémité de la rue Mont-Royal, du côté nord, quand on a laissé les bâtiments de l'Exposition, une voie spacieuse, suivant la lisière de la forêt, ombragée d'érables et de pins cinquantenaires, bordée de sous-bois mystérieux, presque vouée au silence, conduit à un portail d'entrée monumental, aux massives assises, au cintre demi-ogival, surmonté d'un large couronnement et flanqué de deux clochetons. Une grille en fer forgé s'accroche à ses piliers, et deux ouvertures latérales, pratiquées dans le mur d'enceinte, qui l'accompagne à droite et à gauche, lui servent d'auxiliaires et le remplacent quand il lui plaît de refuser ses services. L'écusson ménagé sur son fronton porte le millésime de 1862 et les initiales A. D.

Si on franchit cette manière d'arc de triomphe, on se trouve en face de pelouses fraîchement tondues, d'un vert accentué, embellies çà et là par de ravissantes corbeilles de fleurs, par des massifs d'hortensias, de verveines et de dahlias aux cent couleurs. L'une d'elles est ornée d'une pleureuse à trois vasques, répandant une eau claire en minces fils d'argent que reçoit un bassin au ras du sol. Des avenues finement sablées se dirigent dans tous les sens, tendant ici dans le creux du vallon, contournant plus loin le coteau qui commence, se perdant sur un autre point dans l'épaisseur des futaies. Des ruisseaux descendent en cascades des sommets voisins, et prennent rendez-vous dans un lac en miniature où surnagent des nénuphars. Ces ombres de torrents sont, par intervalles, pourvus de rustiques ponts de bois, faits de branchages assemblés. Une habitation, que beaucoup trouveraient somptueuse, semble se dissimuler sous les vieux ormes, tout en veillant jalousement sur le vaste jardin fruitier et potager qui la dessert, pendant, qu'en face d'elle, des serres chaudes interminables font étinceler au soleil leurs parements et leur toiture de verre. Râteaux et balais en mains, une forte escouade de jardiniers fait sans cesse toilette neuve aux allées et

aux gazons, ayant peine à tenir tête aux feuilles jaunies qui jonchent les dessous, détachées par les froides matinées d'octobre.

Tout ce luxe, tous ces apprêts n'ont pourtant ni maître, ni destinataire, et nul être vivant ne viendra en revendiquer la propriété ou l'usage. Ceux-là seuls que Dieu a rappelés à lui tiennent de la piété de leurs frères restés debout le droit d'y laisser en paix dormir leurs dépouilles, entourées du plus profond respect et jugées dignes de tous les sacrifices. Ce parc, à l'ornementation recherchée mais du meilleur goût, sert à la sépulture des adeptes du culte réformé, dont le contingent est considérable dans la contrée. Le choix demeure à l'abri de la critique la plus sévère.

Formé d'un grand pli des pentes qui, successivement, se déroulent aux flancs septentrionaux du *Mont-Royal*, le vaste ossuaire échappe à tous les vents. Les majestueux végétaux, protégeant sa surface de leur ramure, courbent à peine la tête quand la tempête se déchaîne et fait trembler les alentours. Séparé des routes publiques par de larges bandes de terrains boisés, les bruits extérieurs ne sauraient l'atteindre, et le recueillement qui convient à la solennité du lieu s'impose naturellement.

Les déclivités de l'emplacement, où les accidents se multiplient, éloignent la mélancolie que facilitent les étendues planes permettant d'embrasser d'un seul regard l'ensemble des champs mortuaires. Les indices d'une affectation spéciale n'apparaissent que par intervalles, des tertres touffus et des verdure modifiant fréquemment l'horizon. Point de banale symétrie : les chemins, les sentiers suivent les sinuosités capricieuses de la nature, les lignes droites, les pentes raides, les laces tortueux, images fidèles des courses accomplies durant l'existence, tantôt sans efforts ni secousses, d'autres fois, à travers des difficultés inextricables.

Un désordre plus apparent que réel, une confusion voulue président à la distribution du lot de chacun, semblant lui choisir son gîte comme on tombe dans la vie, aux hasards de la destinée, aux fantaisies du sort. Un mausolée fastueux avoisine une modeste dalle à niveau de terre ; le marbre miroitant d'un sarcophage reflète le monticule étroit où se dessèchent quelques fleurs déposées par les mains d'un humble sur les restes de son enfant. Pour profiter d'une plus complète solitude, et peut-être aussi dans le secret dessein de n'exciter aucune envie, les favorisés de la fortune se retirent à l'écart, s'installant n'importe où, en des coins ignorés, s'abritant en des cryptes à façade d'église, perdues dans les feuillages. Plus d'un même a franchi les limites habituelles et dissimulé sa retraite dans les fouillis de chênes, sur les versants supérieurs.

Les monuments, qui abondent, riches par la matière qui les compose, sont généralement remarquables par une simplicité de bon aloi. Le fût brisé ou surmonté de l'urne cinéraire traditionnelle, l'obélisque connu de tous les âges, représentent les types préférés. Les bordures de thuyas, taillés en muraille, remplacent le granit et la pierre rare pour ceux dont les ressources n'égalent pas le bon vouloir ni les désirs, et les produits des jardins tiennent lieu aux moins avantagés de tous témoignages d'affection et de douleur. C'est par leurs soins qu'en ce moment, au pâle soleil de novembre, les pétunias violets, les œillets d'inde jaunes, les immortelles rouges soutiennent leur dernier combat contre les froidures, au-dessous des aulnes dénudés.

De coquets pavillons, pourvus de bancs et de tables, sont disposés de distance en distance, pour permettre aux visiteurs de se reposer de leurs fatigues. Un d'eux domine toute la vallée et invite, au point d'où se voient encore ceux qui ne peuvent plus maintenant regagner le foyer, à leur adresser un suprême adieu, à leur jurer qu'on ne les oublie pas.

L'entretien de la vaste nécropole est parfait, et les embellissements ne lui sont pas ménagés, des quantités d'ouvriers étant sans cesse occupées à la parer, à l'orner sous la direction d'une administration entendue autant que généreuse. Aussi ne se lasse-t-on pas de parcourir son enceinte où rien n'est négligé pour diminuer les impressions pénibles, et où se perpétue ce culte des morts, si profond dès l'origine des mondes, et que la civilisation moderne a respecté et pratiqué largement.

La place publique servant d'ordinaire aux monuments érigés aux hommes illustres, aux bons citoyens, on ne rencontre aucun tribut de cette nature dans le cimetière protestant. Seule, la colonne surmontée d'un pompier, en tenue de service, faisant le simulacre de diriger sa lance sur un foyer d'incendie, est le résultat des sentiments reconnaissants de la population de Montréal, au profit des dévoués et des courageux qui ont succombé en remplissant leur périlleuse tâche, en s'immolant pour autrui. C'est à la fleur de l'âge qu'ils se sont ainsi sacrifiés. La plaque portant leurs noms attribue à

William Sharpe, 42 ans ;  
 Hugh W. Scott, 20 ans ;  
 Joseph Towers, 23 ans ;  
 Richard Choules, 38 ans ;  
 William Perry, 26 ans ;  
 John H. Livingstone, 29 ans.

Des fleurs en grand nombre couvrent la terre où dorment ces braves, devant lesquels on ne refuse pas de se découvrir et auxquels plus d'un donne une larme au passage.

\*  
\* \* \*

Sur la route de Montréal à Saint-Laurent, tout auprès du village de la Côte-dès-Neiges, une porte d'aspect vraiment grandiose, à double baie, chacune de plein cintre, ouvre sur une avenue aux vastes proportions, ornée d'une double rangée d'ormeaux et de tilleuls. Deux murs à courbes saillantes, très richement parés de pierres bossuées et à assises régulières, surmontés d'un élégant chapiteau, rejoignent les côtés de l'imposante ouverture, en laissant entre elle et le chemin un terrain gazonné, piqué de frênes pleureurs. Une croix surmonte le faite de la remarquable construction, et aux extrémités de sa corniche, deux anges, redressant leur taille et renversant leur tête, embouchent la trompette qui doit mettre l'univers entier sur son séant.

C'est l'entrée du cimetière catholique. Sans les deux hérauts, rappelant le terrible appel pour le jugement dernier, nul ne se supposerait conduit, cette fois encore, en un champ des morts. Des prairies s'étendent loin sur l'une et l'autre face de l'allée d'accès, qui se dédouble aux premiers accidents du terrain, pour monter, en serpentant, à droite et à gauche, une butte aux pentes rapides. Mais dès que, après un assez long parcours, on atteint le sommet du plateau dominant la vallée, les pierres tombales se montrent et ne laissent plus de doute sur la destination des lieux.

Le cimetière de la Côte-des-Neiges a, depuis l'année 1855, remplacé celui du faubourg Saint-Antoine qui occupait une partie du square Dominion et de la nouvelle cathédrale actuelle. Il représente une superficie de cent quinze arpents, et est la propriété de la fabrique paroissiale Notre-Dame, à Montréal. Sa situation est exceptionnelle, et tout aussi heureuse que celle du cimetière protestant, dont il n'est d'ailleurs séparé que par un chemin. C'est dire qu'il est pris aussi sur les pentes du *Mont-Royal*, en pleine forêt, et qu'il offre des avantages identiques à ceux de son voisin. Si la ressemblance n'est pas complète, c'est simplement au point de vue de l'aspect général, celui-ci, ainsi qu'on l'a déjà indiqué, laissant plus difficilement préciser son emploi : celui-là, se dissimulant moins et n'ayant nul souci de cacher son véritable rôle. Cette différence peut provenir de ce que le dernier étale d'un coup sa surface, et aussi du fait que la main de l'homme a dû, chez lui, plus souvent intervenir, pour corriger les oublis ou les erreurs de la nature.

Les soins donnés à l'entretien sont les mêmes, les parures de fleurs également usitées, plus prétentieuses peut-être de ce côté, les tendances allant vers les dessins imitant des ancres de salut, des cœurs, des étoiles de mer, des croix d'honneur, tous capables d'affirmer les mérites et surtout la patience du décorateur, sans remplacer jamais les modèles fournis par le Créateur lui-même, qui ne prend point le compas pour produire ses merveilles.

On a tiré un parti très avantageux du coteau formant la limite nord-est, en y établissant le chemin du Calvaire et ses quatorze stations. Les dévotions à la répétition des scènes rappelant les divins dévouements, sont très suivies, et fréquemment des corporations ou des confréries parcourent processionnellement, au chant des hymnes sacrés, la route montueuse retraçant celle qui fut témoin du drame d'où est sorti le salut du monde.

Les monuments, les caveaux, les cryptes ne diffèrent en rien de ceux remarqués dans le cimetière protestant. Mêmes matériaux, mêmes styles, même ampleur, mais parfois moins de simplicité. Certains ouvrages de fer principalement, copiés on ne sait où, inventés on ignore par qui, sont là totalement dépaysés et font triste figure à côté des œuvres d'art qui les entourent.

L'administration prend à sa charge la fourniture des plantes destinées à orner les tombes, moyennant une rétribution proportionnée à leur nombre et à leur rareté. Elle les fait cultiver et soigner pour éviter tout déplacement aux titulaires. C'est pour elle la source de revenus considérables. Jamais impôt ne fut plus juste, celui qui se soustrait à un devoir aussi impérieux et si doux à la fois n'ayant droit à aucun ménagement. Cette façon de s'acquitter d'une dette, pourtant sacrée, est loin d'être méritoire; mais l'argent a des privilèges qu'il faut savoir supporter. Combien sont louables, au contraire, les nobles femmes qui, une fois la semaine au moins, emplissent la patache branlante partant de l'hôtel des Postes, sur la rue Saint-Jacques, pour gravir au pas de ses chevaux étiques le sommet de la montagne. Elles vont régulièrement sarcler les quelques pieds de géranium ou d'héliotrope plantés de leurs mains sur la fosse d'un fils, d'un mari ou d'un frère, et, bien souvent, réellement les arroser de leurs larmes. Il en est qui ont continué pendant plus de vingt ans ces pieux services, que leur mort seule a interrompus.

L'inégalité qui pèse sur tant de malheureux, pendant leur vie, les poursuit jusqu'à leur dernière demeure. Ils y pénètrent privés des moyens d'acquitter les droits d'entrée, et, reçus un peu trop durement peut-être, ils s'en vont pour toujours dormir en un endroit désert, sans aucun des avantages accordés à de plus aisés, formant un quartier à part, comme quand ils peinaient sur terre, parqués dans les ruelles

abandonnées et malsaines. Que les bourrasques qui bientôt secoueront les airs leur soient propices, en agglomérant sur la glaise durcie qui les recouvre toutes les feuilles que l'automne arrache aux grands arbres des hauteurs avoisinantes, pour les protéger contre les cruautés de l'hiver!

Plus à plaindre encore sont les infortunés auxquels les règlements refusent même la fosse commune : les suicidés, les suppliciés, les non-baptisés. Là-bas, dans un angle écarté de l'immense cimetière, un bas-fond leur est affecté qu'enserme une haie de cédres blancs. Des piquets, larges d'un pouce, fixés en terre, portant un numéro d'ordre comme au bain, veulent indiquer qu'un cadavre est enfoui au-dessous d'eux. Et, serrés les uns aux autres, ils représentent des centaines. Nul autre signe marquant qu'un être humain est déposé en ces lugubres parages ; nul indice que ceux qui sont venus s'échouer en ce coin maudit furent les égaux des réfugiés sous les plaques de granit, incrusté d'or, que l'on aperçoit à faible distance. Qui sait, cependant, si ce n'est pas pour échapper au déshonneur que la fille séduite par le possesseur de l'opulent mausolée qui lui fait face, a volontairement perdu la vie ? Qui dira que le désespoir provoqué par les friponneries de l'usurier dont la pyramide s'élève orgueilleusement aux meilleures places du lieu saint, n'a pas poussé ce père de famille par lui ruiné, à devenir son propre meurtrier ? Dans son infinie miséricorde, le Juge des juges fera peut-être grâce à ces condamnés, et les favorisera de sa toute puissante clémence, en raison de leurs tortures passées.

Au milieu de la désolation qui pèse si lourdement sur cette sorte de léproserie, une pierre tombale se dresse verticalement. C'est l'unique. Elle est de marbre blanc. Une colombe, tenant en son bec un rameau d'olivier, y est sculptée en relief. Au-dessous se trouve la dédicace : *A la mémoire de Blanche*, et la date : 1888. Quelle que soit la signification de cet hommage, quelle qu'en soit la cause, il y a lieu de dire courageux celui qui en a eu la pensée. Braver à ce point le respect humain devant les restes d'un décédé, méprisé, repoussé par tous, est un acte de valeur, et peut-être le paiement d'une dette que d'autres n'auraient pas hésité à méconnaître, en pareille occurrence.

L'auteur de cette ébauche ne peut oublier qu'à la minute précise où elle deviendra publique, la cloche de son village lentement tintera, des derniers sons de l'angelus, à minuit, pour rappeler les morts au souvenir des vivants. Il envoie aux bons vieux parents qui l'ont tant aimé, et qui reposent très loin, sous la simple dalle dont il les abrita lui-même avant de les quitter, la nouvelle affirmation de son constant attachement, et ses souhaits d'aller les rejoindre pour les honorer comme ils le méritent.

J. GERMANO.



## CHRONIQUE

---

Aujourd'hui, je suis en proie aux "émotions rétrospectives." Ma tête est encore imprégnée d'arrière-parfums de campagne qui s'y attachent comme ces buées flottantes et adhérentes à la fois que le vent du matin fouette en vain sans les dissiper. — Ce n'est pas une petite affaire que mes "émotions rétrospectives," à moi. Je ne me sens pas "filtrer goutte à goutte," comme a dit de Lamartine un poète aussi national qu'on peut l'être, mais, au contraire, je déborde. On a une nature exubérante ou on ne l'a pas. La mienne est torrentielle, diluvienne. Cela n'offre pas d'inconvénients graves sur un cap comme celui d'où je plane sur mon pays encroûté, mais sur un terrain plat comme celui de Montréal, cela peut devenir calamiteux.

Il faut que je vous fasse part de quelques-unes de ces émotions-là. Un chroniqueur n'est pas libre de garder ses émotions pour lui, et, du reste, je brûle d'envie de faire voir que j'excelle dans le genre descriptif comme dans le genre..., comme dans tous les autres genres

Et d'abord, attendu qu'il s'agit d'émotions que d'autres ont partagées à différents degrés avec moi, il est nécessaire que vous fassiez connaissance avec l'un au moins de ceux-là, et je ne puis mieux faire que de vous présenter M. Horace Dumais, philosophe, arpenteur, géomètre, un des hommes les plus instruits et les plus remarquables de ce pays-ci. Le public de Montréal, de sa banlieue, de ses immenses faubourgs et des campagnes adjacentes ne connaît pas Horace Dumais, je le pense bien ! C'est un homme qui a une très grande valeur intellectuelle, ce qui fait qu'il est au-dessus de la réclame.

Il la dédaigne, il la fuit, laissant ce moyen vulgaire aux esprits grossiers pour qui l'adulation des imbéciles ou des ignorants est un aliment nécessaire.

Etant très fort, il est très modeste. Il se cache, il vit retiré au fond d'une campagne du lac Saint-Jean, où il poursuit depuis des années

de nobles et fructueuses études. Il a fait sur des régions encore inconnues et à peu près inexplorées de notre province des rapports qui n'ont rien de commun avec le style ordinaire des arpenteurs, et qui mériteraient de figurer dans notre "véritable" littérature nationale, laquelle serait réduite à si peu de chose si l'on retranchait de la littérature qui s'est donnée comme nationale tous les chapitres volés en entier, les monstrueux plagiats, les effrontés démarquages, les adaptations et les compilations incohérentes, qui forment des volumes presque innombrables aujourd'hui, et dont la masse a fermé tout passage aux hommes de talent réel, surtout aux esprits consciencieux et dignes à qui les procédés et les trucs de maîtres de cirque semblent incompatibles avec l'art et la profession littéraires.

M. Horace Dumais publie entre autres, depuis quelques mois, dans le *Naturaliste Canadien*, un travail extrêmement remarquable sur la formation géologique du Saguenay. Il y révèle des qualités et des mérites qui ne foisonnent pas d'ordinaire chez nos soi-disant hommes de lettres. Il ne copie pas, quand on pense ! Mais il étudie sur les lieux, et prend la nature sur le fait ; il soutient avec une véritable éloquence, avec une énergie passionnée, la "thèse du cataclysme," dont j'avais essayé de me faire autrefois le peintre et le démonstrateur platonique. M. Horace Dumais expose et défend cette thèse en savant et en inspiré, avec cette pénétration du passé et cette vision acérée dans les mystères de la nature qui jettent la lumière dans les profondeurs les plus occultes et révèlent les causes les plus insaisissables. Voilà des travaux qui nous feraient honneur aux yeux de l'étranger et lui donneraient de nous une autre idée que celle qu'il ne peut s'empêcher d'avoir en parcourant les indicibles barbouillages des "jeunes," encore plus téméraires que présomptueux, et les tentatives contre nature de style que leurs aînés n'ont pas craint d'exposer à tous les regards.

Le *Naturaliste Canadien*, ai-je dit. On me demandera peut-être ce que c'est que le *Naturaliste Canadien*. Eh bien ! c'est une publication mensuelle, la plus intéressante et la plus instructive de toutes nos publications périodiques, et cela, qu'on se le figure un instant si c'est possible, quoiqu'elle ne soit pas faite à Montréal, mais dans le fin fond de la province, à un modeste endroit appelé Chicoutimi, où il se trouve, par je ne sais quel hasard, des hommes très distingués, des travailleurs véritables (je veux dire des gens qui ne posent pas, mais qui font beaucoup de besogne dans le silence), des savants futurs, tels que l'abbé V.-A. Huard, le rédacteur principal du *Naturaliste* et le successeur, en cette qualité, de feu l'abbé Provencher.

Maintenant que j'ai payé, en passant, ce petit tribut à des hommes dont on aurait depuis longtemps constaté la valeur, s'ils ne s'étaient pas obstinément tenus à l'écart, je vais revenir aussi vite que possible à mes

“émotions rétrospectives,” de peur qu’elles ne m’échappent, ce qui me mettrait singulièrement dans l’embarras, au point où j’en suis de ma chronique.

Il y a quelques années seulement, vers la fin de la belle saison, je partais pour un de ces voyages de fantaisie, comme j’en faisais souvent alors, par pure distraction, sans objet, simplement pour briser la monotonie de mes jours qui se suivaient avec une accablante ressemblance, ne différant entre eux que par le degré d’ennui qu’ils m’apportaient. Vous savez sans doute que nous habitons un pays déjà suffisamment monotone. Quand les mœurs et les usages anglais, qui déjà pénètrent sensiblement les nôtres, qui s’y infiltrent à grosses gouttes, les auront complètement envahis, alors notre pays sera simplement insupportable : la race supérieure aura imprimé son cachet définitif sur toute la surface de l’Amérique, et ce sera beau à voir, surtout le dimanche !...

Je partais seul, ou plutôt non. J’ai beaucoup d’amis, j’en rends grâce aux dieux, parmi lesquels il y en a quelques-uns qui ne perdent pas une occasion de m’être agréables. Or, l’un deux voulait précisément me confier ce jour-là un énorme terreneuve, trop querelleur pour être gardé en ville et, d’un autre côté, une boîte de fleurs qu’il expédiait à Chicoutimi. J’étais singulièrement placé. On me chargeait tout bonnement d’avoir soin de cet animal intraitable que je n’avais jamais même vu auparavant ; on me chargeait de l’empêcher de mordre qui que ce fût — je songeais un peu à moi-même en entendant cette recommandation, — de voir à ce qu’il fut bien traité..., enfin, vous devinez tout ce qu’on put me dire en me léguant ce compagnon de voyage, dont la dentition était parfaite. Pour me réfugier, au cas où l’animal oublierait que j’étais son gardien, j’avais la boîte de fleurs... qu’on avait aussi bien voulu me charger d’arroser. Ainsi, dès le début de ce voyage, que je destinais à des recueils d’impressions, j’étais déjà accaparé par plusieurs familles du règne végétal et j’allais passer une partie de la journée à ramasser des os pour un terreneuve et à lier commerce d’amitié avec lui.

Ce ne fut pas chose facile. Ce noble quadrupède était surtout irrité de mes attentions ; le terreneuve est après l’homme le moins bête des animaux — ; il comprenait fort bien que tout ce que je faisais pour lui n’était pas pour lui ; il recevait en grognant les plus énormes bouchées, et quand je lui présentais de l’eau après l’avoir bourré à outrance, l’eau qu’il semblait implorer pour empêcher l’étouffement, il y plongeait éperdument son noir museau, sans oublier de me dessiner au préalable une grimace oblique où, invariablement, les molaires se montraient dans toute leur largeur et dans toute leur longueur.

Tout de même je réussis à faire le voyage sans être écorché vif, et le soir tombait avec ses longues teintes traçantes lorsque nous arrivâmes

à Tadoussac. En même temps que la nuit poussait rapidement ses ombres et ses épaisses cohortes de noirs nuages, apparut subitement, derrière la crête des hautes montagnes du Saguenay, l'énorme face de la lune qui venait disputer l'espace aux ténèbres et qui montait lentement, majestueuse et sereine, avec l'assurance de la force qui accomplit un devoir. Quelque temps on la vit combattre avec la cime des arbres et les sombres masses des rochers que l'ombre grossissait épouvantablement à nos yeux ; enfin elle apparut libre, victorieuse, souveraine dans un ciel inondé de ses clartés maternelles, et son vaste globe, éclatant dans son plein, sembla comme un gros lustre suspendu dans l'immensité et que retenait une main invisible.

Oh ! non, non, je ne veux pas retracer les impressions de cette soirée inoubliable, passée presque tout entière à l'avant du bateau, en présence d'une nature dont bien peu d'endroits sur terre égalent la farouche et sauvage majesté. Le souvenir en est resté intact, frais et vivant au fond de mon cœur, et le temps aura beau démolir morceau par morceau toutes mes facultés, voire même ma mémoire qui s'emplit de plus en plus d'images indécises, il ne l'affaiblira pas.

Le lendemain matin, je sentis la douce aurore écarter avec deux doigts de rose mes paupières encore appesanties ; je m'éveillai complètement à ce délicieux contact, et, une heure après, je descendais à l'hôtel de Chicoutimi, où m'attendait mon ami Horace Dumais, philosophe, géomètre et géologue, avec qui je devais me rendre le lendemain, en canot, sur la rive nord du lac Saint-Jean.

Mais il n'y avait pas encore de chemin de fer à cette époque entre Chicoutimi et Roberval. Nous mimés une journée entière à franchir cet espace, puis une autre journée pour nous rendre à la rivière Ticouapée, dernière limite des terres habitées à l'ouest du lac. C'est de là que nous devons partir en canot, en longeant la rive nord, et nous rendre jusqu'à la rivière Péribonka, aujourd'hui célèbre et connue de tous les touristes.

En effet, dès le lendemain de notre arrivée à la Ticouapée, de grand matin, nous faisons nos préparatifs de voyage. Au moment du départ, Horace, philosophe aux yeux perçants, signale un aigle sur la "plus haute" branche d'un pin, endroit où chante le rossignol d'habitude, sinon sur les rives du lac Saint-Jean, du moins dans la "Claire Fontaine."

L'aigle étant mon emblème, comme il l'était jadis de Napoléon, sa présence, au moment de notre départ, me semble d'un bon augure et je prends place dans le canot en fredonnant de gais refrains, que je ne tardai pas à remplacer par une attentive et silencieuse observation des bords que nous côtoyions, en même temps que je scrutais tous les points

du ciel minutieusement, pour bien m'assurer que notre voyage se ferait sans contretemps fâcheux.

La matinée se passa délicieusement. C'était une de ces matinées de fin de septembre, restes égarés de l'atmosphère qui entourait nos ancêtres dans le paradis terrestre. Nous suivîmes scrupuleusement les contours du lac, en les interrogeant avec l'œil des inquisiteurs, et, vers midi, ayant aperçu une petite crique qui se dissimulait dans un cadre de feuillages dorés et veloutés, nous attérîmes pour nous dégourdir et prendre le diner. Après la sieste de rigueur sous l'épais ombrage et une bonne longue marche sur la rive caressée par les petits flots badins du lac, nous reprîmes le canot afin d'arriver avant la fin du jour à l'embouchure de la Pérïbonka.

A peine avions-nous fait quelques milles avec cette vitesse égale et mesurée, qui est la règle des canotiers, qu'il me sembla sentir d'étranges et rapides frissons courir autour de nous, la surface du lac s'assombrir, s'agiter, inquiète et frémissante, comme un malade à l'approche d'une crise, tandis que déjà, de l'horizon lointain de gros nuages s'élevaient, s'avançaient et se déployaient avec hâte dans le ciel subitement envahi et emprisonné ; nuages de plus en plus lourds, qui prenaient en un instant les formes les plus monstrueuses, les plus invraisemblables, comme des cauchemars dans l'horreur de la nuit.

La rapidité avec laquelle les orages se forment sur les grands lacs est presque foudroyante. Un œil exercé, en scrutant tous les points de l'horizon, peut suivre avec peine la formation précipitée de l'orage qui se prépare : on le croit encore loin, quelques gouttes de pluie tombent et, en une seconde, c'est un torrent.

Le vent, soufflant de terre, nous poussait au large ; Horace et le canotier se courbèrent sur leurs avirons et prirent en face l'assaillant. Une lutte s'engagea muette, acharnée, indomptable, le vent déployant son aveugle fureur et l'homme sa volonté et sa détermination de le vaincre. Les grands arbres de la rive, élancés, droits, courbaient leurs têtes sous la charge impétueuse de l'ouragan, mais la relevaient aussitôt plus altière, comme un défi, et semblaient applaudir, à chaque nouveau coup d'aviron dans les flots rués violemment les uns sur les autres, la résistance inattendue de ce frêle esquif, de cette planche d'écorce que la volonté de deux hommes maintenait en équilibre sur un gouffre orageux.

Le canot gagnait quelques brasses vers le rivage, mais l'instant d'après un coup de vent le repoussait encore plus loin, et il fallait lutter de nouveau rien que pour rattraper le terrain perdu. Le lac grossissait, se gonflait et semblait presque se confondre avec les ombres farouches qui le rasaient en s'enfuyant. On les voyait se former, s'agrandir et s'épandre dans toute l'étendue du firmament ; on les voyait, comme

fuyant devant une force terrible, descendre du haut des collines lointaines et se dérouler, comme une marée de ténèbres, sur les versants inondés et dans les ravines devenues subitement comme des abîmes mystérieux.

Une angoisse indicible, comme une agonie soudaine, étreignit mon cœur. Je voyais notre petit canot, un instant sur le dos des flots furieux, replonger aussitôt, tête baissée, jusque dans leurs entrailles, et, chaque fois, je pensais que c'était la dernière et que nous allions être assurément engloutis, disparaître pour toujours, pour toujours... en présence de cette rive qui nous tendait pour ainsi dire les bras, et qu'il suffisait de quelques efforts heureux pour atteindre !

Devant nous, à quelques arpents seulement de distance, grelottait et tremblait un tout petit îlot, prisonnier, enfermé dans ce cercle de colères déchainées qui le battaient de tous côtés à la fois ; il recevait le choc furieux des flots, l'averse des nues et l'assaut des vents, condamné à une expiation muette et solitaire, n'opposant au déploiement de la tempête que des rocs dénudés et de misérables haillons de mousse qui pendaient à ses flancs. Des pointes de terre faisaient une longue trouée dans les flots et, rapprochées par l'obscurité, semblaient vouloir enserrer le lac ; avec leurs longs arbres dégouttant l'averse et à moitié dépouillés, on eût dit des bataillons, décimés mais indomptables, s'avançant la lance au poing sur un ennemi en déroute. Une passe entre deux îles ou deux langues de terre, si vagues, si indéfinies qu'on ne pouvait les reconnaître, s'offrait avec une telle profondeur de perspective et un aspect si mystérieux qu'on eût dit que la terre tout entière s'arrêtait avec elle à son extrémité.

Puis, tout à coup, l'orage, le véritable orage éclata dans toute sa violence : l'éclair fendit la nue et le tonnerre roula comme précipité par un dieu pressé d'extermination. La foudre coupait le ciel en crevasses semblables à des brasiers jetant des lueurs de forge ardente : elle allait et venait, parcourant les nues comme une furie rendue à la liberté, et le ciel, de sombre qu'il était quelques minutes auparavant, était devenu d'un rouge de feu dans toute l'étendue de sa voûte ; on eût dit un immense incendie de planètes, allumé pour faire un feu d'artifice digne d'éblouir un dieu. Le vent et la pluie s'abattirent sur le lac comme pour lui faire porter toute leur rage ; on voyait au loin l'île aux Couleuvres, tout à fait aveuglée par les flots, apparaître ou disparaître, semblable à un énorme cachalot qui plonge et replonge : le petit canot bondissait sur les vagues : sous la fouettée de l'orage il se cabrait, craquait dans toute sa membrure, mais ne pliait pas... Tout à coup, du fond de l'abîme et jusque du sein des éléments déchainés sortit comme un immense soupir d'apaisement, la tempête qui hurlait s'affaissa et se fondit en une pluie douce, bientôt elle-même dissipée par le soleil qui

venait de montrer à l'horizon embrasé sa face sereine, pure, radieuse, majestueusement impassible, aussi tranquille que s'il se fût couché sur un lit de pourpre fixé au firmament. En quelques instants il ne restait plus, des grands et noirs nuages qui portaient la foudre, que des déchirures, semblables à de vastes loques, qui s'enfuyaient boiteuses, dépenaillées, rasant à la hâte les hauteurs lointaines, et emportant, toutes confuses, les restes du tonnerre.

Depuis une heure il ne s'était pas dit un mot sur le vaillant petit esquif. Nous nous regardâmes tous trois, Horace, le canotier et moi, comme étonnés de nous revoir ; puis, silencieusement, tous trois l'aviron à la main, nous nous hâtâmes de gagner l'embouchure de la Pérignonka que nous voyions maintenant distinctement, et qui approchait et grandissait à chaque instant sous nos yeux.

Nous l'atteignîmes avant la tombée du jour et nous nous préparâmes à y passer la nuit, sous un ciel dont l'orage avait chassé les souillures et qui entr'ouvrait sa voûte profonde, blanche et pure, où les étoiles s'empresaient déjà de prendre place pour ne pas manquer de nous saluer au passage.

ARTHUR BUIES.



## LE SOIR DE LA TOUSSAINT

---

Le soleil lentement s'éloigne dans l'espace ;  
Son disque est sans éclat, ses rayons sans chaleur ;  
Et, comme un crêpe immense, un nuage qui passe  
Se déroule sur lui... Qu'est-ce donc ? Quel malheur  
Nous annonce ce deuil de l'astre de lumière ?..  
Quel bouleversement prédit-il pour demain ?...  
A quel nouveau surcroît de cruelle misère  
Doit s'attendre le genre humain ?...

Partout c'est le silence. Autour de nous tout semble  
Frappé d'un même deuil. Plus d'oiseaux, plus de fleurs !  
L'approche de l'hiver les a chassés ensemble.  
Les jardins sont déserts après tant de splendeurs ;  
Les feuilles des buissons par le vent balayées  
Roulent dans la poussière, et les arbres géants  
Etèvent vers le ciel leurs branches dépouillées,  
Comme des bras de suppliants.

Dans toutes les maisons la sombre rêverie  
A pris place au foyer. Plus de rires bruyants !  
Au dedans de son cœur on se recueille, on prie ;  
Et dans chaque famille on compte les absents.  
Le deuil se voit partout, dans la rue, à l'église  
Où la foule, en pleurant, va diriger ses pas,  
Tandis que des clochers que fouette la bise  
Descendent de funèbres glas.



Instants mystérieux ! Jusques au fond de l'âme  
 Chacun de nous ressent comme un souffle glacé  
 Qui le saisit, l'étreint, et menace la flamme  
 Du joyeux souvenir de son bonheur passé.  
 Dans notre cœur rempli de tristesse inquiète  
 Tout apparaît en noir, tout semble malheureux ;  
 Et, tremblante elle aussi, la lyre du poète  
 N'a que des accents douloureux.

Cependant l'allégresse avait inarqué l'aurore  
 De ce jour dont la fin s'annonce par des glas...  
 Ainsi nos jours sont faits d'un mélange bizarre  
 De joie et de douleur, de rose et noir, hélas !  
 Double et fatal courant de notre vie entière :  
 Ce matin nous chantions la gloire des élus ;  
 Demain nous irons tous pleurer au cimetière,  
 Pleurer sur ceux qui ne sont plus.

Demain sera leur fête, à ceux qui dans la terre  
 Sont allés reposer quelque temps avant nous.  
 Demain, dans le cercueil tremblera leur poussière,  
 Lorsque, le cœur ému, nous prierons pour eux tous.  
 Ils rouvriront leurs yeux et prêteront l'oreille,  
 Du fond du noir séjour où la mort les a mis,  
 Pour voir si, sur la terre, ô prodige ! ô merveille !  
 Ils ont encor quelques amis.

Demain sera leur jour pour compléter l'étude  
 Des cœurs aimés qui n'ont, dans un cercle nouveau,  
 Depuis longtemps pour eux qu'oubli, qu'ingratitude.  
 Debout ils seront là, sur le bord du tombeau,  
 Les orbites sans yeux, et leur bouche sans lèvres  
 Cherchant à prononcer, en un rictus affreux,  
 Les noms des faux amis qui vantaient tant leurs œuvres  
 Lorsqu'ils étaient au milieu d'eux.

Drapés dans leur linceul, consternés, immobiles,  
 Dominant du regard la foule des humains,  
 Ils verront les pays, les campagnes, les villes  
 Que la Mort tient déjà dans ses terribles mains ;  
 Ils verront défilér, remplis d'insouciance,  
 Ces mortels qu'elle n'a point encore touchés,  
 Mais que demain peut-être, avec indifférence,  
 A ses pieds elle aura couchés.

Ils seront là, muets, dissimulés dans l'ombre  
 Des grands saules penchés au bord de leurs tombeaux,  
 Regardant autour d'eux et s'étonnant du nombre  
 Sans cesse grandissant des sépulcres nouveaux.  
 Naguère ils étaient seuls, comme en un champ stérile.  
 Aujourd'hui, près d'eux sont leurs amis, leurs parents,  
 Et pour les recevoir dans ce dernier asile  
 Il a fallu serrer les rangs.

L'humble champ d'autrefois en vaste nécropole  
 S'est transformé bientôt ; et dans tout l'univers,  
 Du levant au couchant, de l'un à l'autre pôle,  
 Des asiles pareils sont constamment ouverts ...  
 Temples où les mortels de tout rang, de tout âge,  
 Sont invinciblement entraînés tour à tour !...  
 Voyage sans retour, lointain pèlerinage  
 Que nous devons tous faire un jour !

EPIHREM CHOUINARD.

Québec, 1er novembre 1895.

# LA FINANCE

---

Nous venons de subir une crise des plus pénibles et des plus attristantes. Notre ciel financier, si pur et si calme, s'est obscurci soudain de sombres nuages, d'où l'orage a éclaté avec des effets désastreux. Depuis déjà assez longtemps, de tristes rumeurs, qu'aucune personne au courant des faits ne pouvait contredire, sont venues jeter le malaise dans le public. D'abord circonscrites au monde de la finance, elles arrivaient bientôt aux oreilles de tous et entraînaient la déconfiture de l'une de nos plus anciennes et de nos plus respectables institutions.

Plusieurs générations ont été les témoins de ses débuts et de ses luttes. Née à une époque où le pays se débattait sous l'étreinte de l'absolutisme, et issue d'un sentiment de patriotisme attristé de voir les portes des établissements financiers fermées aux nôtres, la Banque du Peuple avait été fondée dans le but de doter nos hommes d'affaires d'une institution toute canadienne-française, où il leur serait fait un accueil convenable, auquel leur donnait droit la position honorable qu'ils s'étaient acquise dans le commerce du pays.

Les anciens se rappellent encore jusqu'à quel point plusieurs de ces luttes ont été sérieuses, et nous signalerons notamment celle qu'elle eut à soutenir lors de la perturbation dans lequel s'est trouvé le pays, en 1837. Elle fut, à cette époque, à deux doigts de sa perte ; mais elle soutint l'assaut avec honneur et sortit de la bataille grandie par sa victoire et plus solide que jamais.

Pourquoi, se demande-t-on, a-t-elle pu ainsi surmonter alors tant de difficultés pour venir sombrer aujourd'hui, quand l'horizon financier était si clair et qu'aucune crise n'était menaçante ? La réponse à cette

question doit être trouvée dans la manière avec laquelle l'administration est conduite. Une bonne administration est une grande puissance, car si un danger grave menace une institution, la direction puise dans son sein les éléments de force nécessaires pour le conjurer. D'un autre côté, le public, rassuré sur ce point, ne s'affole aucunement, sait faire la part des circonstances, et son concours n'est jamais refusé, quand il s'agit de donner des témoignages pratiques de confiance. Car nous tenons à affirmer ici que le public est complètement au courant de tous les secrets de l'administration de n'importe quel établissement financier ; il peut en ignorer certains petits détails, il est vrai, mais la marche générale des affaires lui est parfaitement connue. Ainsi, en 1837, et dans les crises sérieuses qui ont suivi, la Banque du Peuple a passé sans encombre, parce que son administration était excellente et qu'elle inspirait une grande confiance au public.

En 1895, en pleine paix, elle est obligée de fermer ses portes, parce que c'est le contraire qui existe. Et, chose moins extraordinaire qu'on pourrait le penser, l'administration, très mauvaise, était connue du public longtemps avant que les directeurs en eussent connaissance eux-mêmes.

Ce dernier fait, qui confirme ce que nous avons dit plus haut, donne à réfléchir à ceux qui, sans aptitudes spéciales, assument des responsabilités, comptant sur un contrôle assez souvent insuffisant ou illusoire, qui les laisse, à un moment donné, les victimes de ce qu'ils appellent la "confiance mal placée."

Il n'y a pourtant pas d'effet sans cause. Quelle est donc celle qui a pu amener l'état déplorable dans lequel se trouve la banque dont nous nous occupons ? Elle est, selon nous, tout à fait simple et évidente pour celui qui a l'expérience de ces situations-là. Cette cause se trouve dans l'affluence subite des dépôts, amenés par le service d'intérêts trop élevés, et... nullement ailleurs. Voyons de près. Dans un assez court espace de temps, la Banque du Peuple a vu plusieurs millions rentrer dans ses caisses. D'un côté, elle était obligée de payer l'intérêt sur ces fortes sommes, et, de l'autre, sa clientèle, de premier ordre, ne suffisait pas à les absorber. Il lui a fallu les placer entre les mains d'emprunteurs douteux, qui promettaient, comme le font tous ceux de cette classe, des intérêts élevés. Une sage administration aurait compris que des capitaux, placés en dehors d'une bonne clientèle, devaient, tôt ou tard, entraîner des résultats désastreux. Si, à cela, on ajoute que de très grosses sommes ont été employées à des constructions d'usines et à d'autres entreprises, on comprendra qu'ici la banque s'est à tort substituée aux capitalistes, et qu'elle a ainsi failli à l'un des principes fondamentaux qui régissent la *Banque*. C'était là une faute de finance

élémentaire, car toute immobilisation de fonds d'un caractère permanent est du ressort du capitaliste et non de la Banque qui doit, si elle est bien administrée, n'avancer que sur des effets d'une réalisation à courte échéance.

Nous résumerons donc ces lignes en quelques mots. D'après nous, la catastrophe qui a frappé la Banque du Peuple provient :

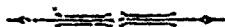
1o. De l'affluence subite de dépôts alléchés par de forts intérêts ;

2o. De l'emploi de ces mêmes fonds en des prêts peu sûrs, et en des entreprises qui sont du ressort du capitaliste et non de la Banque. Voilà les deux points principaux que nous avons voulu faire ressortir et qui prêtent à la réflexion.

Pour aujourd'hui, le temps manquant, nous nous bornons à ces quelques lignes, suggérées par l'événement dominant du mois.

Dans un prochain numéro de la REVUE NATIONALE, nous ferons une revue générale des faits qui auront pu occuper l'attention du moment.

EDMOND J. BARBEAU.



## CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

---

Hâtons-nous de happer au passage les quelques évènements du mois écoulé, avant que l'oubli n'en ait rapidement enlevé toute trace.

Le stock mensuel des nouvelles étrangères est d'une maigreur détestable, et, cependant, il nous faut le manier, le palper, le faire valoir, en extraire les plus belles pièces et les servir à nos lecteurs choisis.

Sautons vivement l'Atlantique pour aller voir ce qui se passe chez nos excellents chefs de file, les Anglais. D'abord, le duc de Cambridge n'est pas content. On lui a ôté le commandement en chef de l'armée, qu'il détenait depuis près de quarante ans. Dans un discours plein de verve, il s'est plaint amèrement d'avoir été dégoûté, car un homme de race royale, selon lui, est toujours apte à remplir toutes les charges, et, cela, pendant toute sa vie. Il se défend d'être arriéré et il prétend qu'il a toujours préconisé toutes les améliorations possibles. S'il dit vrai, il a soigneusement caché ces améliorations-là, car les militaires de tous les pays savent bien que l'armée anglaise, au point de vue des manœuvres, en était encore aux évolutions pratiquées en Crimée.

Lord Sackville, un diplomate fin-de-siècle, tient le record de l'indiscrétion. Pendant qu'il était ambassadeur aux Etats-Unis, de 1881 à 1889, il a eu certaines difficultés avec M. Bayard, actuellement ministre plénipotentiaire américain à Londres, et M. Cleveland, le Président des Etats-Unis. Il reçut ses passeports pour sa peine et le voilà maintenant qui raconte ses petites affaires, dans une brochure qu'il a distribuée à quelques amis. Il traite les politiciens américains de belle manière et va jusqu'à dire qu'il n'y a pas de malproprietés politiques que ne fasse un Américain pour arriver au pouvoir. De leur côté, nos voisins se contentent simplement de le titrer d'imbécile. M. Bayard, à Londres, garde un

silencé courtois, mais les journaux anglais tombent sur Lord Sackville et l'égratignent dans les hauts prix. Une causette mal placée est souvent indigeste et Lord Sackville paraît regretter amèrement d'avoir taquiné ses bons cousins de l'Amérique du Nord.

Lord Roseberry est remis de sa chute et de ses maladies. Il vient de prononcer un grand discours, lors de l'ouverture d'un nouveau club libéral. Loin d'abandonner la direction de son parti, il semble avoir puisé de nouvelles forces dans sa défaite, et il ouvre la campagne de l'opposition par une vigoureuse attaque contre les conservateurs. C'est évidemment dans l'ordre naturel des choses et le mouvement de la bascule politique élèvera fatalement sous peu Lord Roseberry au pouvoir.

Lord Salisbury est sur le point, dit-on, d'abandonner la direction des affaires et de passer la main à M. Balfour. Lord Dufferin, ancien gouverneur-général du Canada, et actuellement ambassadeur à Paris, entrerait au ministère, avec le portefeuille des affaires étrangères. Ce sont là, cependant, de simples rumeurs qui ont besoin d'être confirmées.

L'Angleterre a encore un conflit affligeant sur les bras. Elle possède un coin de terre, la Guyane Anglaise, qui confine au Vénézuéla. Celui-ci, remuant, tapageur et mauvaise tête, comme tous les petits peuples, fait continuellement des incursions sur le territoire britannique, ce qui a fini par irriter le placide, mais parfois mal endurant John Bull. Lord Salisbury s'est fâché tout rouge et a lancé un ultimatum au Vénézuéla. C'est ça et c'est ça, a-t-il dit, sur un ton qui n'admet pas de réplique.

Le Vénézuéla est resté ahuri en face de cette sombre colère et il cherche maintenant à amener les Etats-Unis à manier la fameuse doctrine Munroe en sa faveur. Les Yankees mordent mollement à l'hameçon et M. Bayard, représentant américain à Londres, se tient dans une réserve très prudente. Casse-cou, cependant, car à force de petits nuages, l'orage se forme et cette question du Vénézuéla paraît inquiéter fortement les diplomates anglais et américains.

Maintenant, la note drôle, c'est que le conseil gouvernemental anglais de la Guyane se rebiffe, blâme vertement Lord Salisbury d'avoir agi avec précipitation et se refuse à le suivre dans la voie des récriminations contre le Vénézuéla. C'est là un côté inattendu de l'affaire, qui a certainement échappé à la clairvoyance du ministère anglais.

Enfin, nous voyons l'Angleterre engagée dans beaucoup d'autres affaires, notamment en Chine et en Turquie. Elle est en outre jalousement inquiète du succès des Français à Madagascar, et elle surveille avec anxiété les négociations pour essayer de conserver encore quelques bribes de l'influence qu'elle avait dans la Grande Ile Africaine.

En Turquie, elle s'est entendue avec la France et la Russie, pour imposer au Sultan des réformes importantes dans l'administration des affaires arméniennes.

Et, chez elle, se déroule en ce moment un joli procès scandaleux, où M. Balfour, ancien député et financier entreprenant, est la pièce de résistance. Ce M. Balfour, après sa déconfiture, s'était retiré à Buenos-Ayres, où il a employé toutes les munitions légales pour empêcher ses compatriotes de lui mettre le grappin dessus. Peine inutile, cependant, car il lui a fallu revenir à Londres pour s'asseoir dans la *boîte* aux accusés, bien à contre-cœur, naturellement, nous assure le télégraphe. N'insistons pas trop sur cette malheureuse affaire, car tous les pays du monde sont souvent visités par de pareils accidents, où l'argent des gogos tient la place d'honneur au détriment des propriétaires légitimes.

\* \* \*

Une petite poussée et nous voilà en France.

Ici, nous tombons en pleine crise ministérielle. Le cabinet Ribot, qui paraissait si fort et si solide, vient de tomber sur une question qu'on croyait réglée et oublié : la question des chemins de fer du sud de la France. M. Magnier, ancien sénateur et directeur de l'*Evènement*, a été condamné à une année de prison pour avoir été mêlé de trop près à cette combinaison, et d'autres personnes, moins en évidence, ayant aussi eu leurs désagréments à ce propos, tout paraissait éteint. Mais M. Rouanet, député socialiste de Paris, a voulu réveiller la chose, et à la suite d'une interpellation violente, le ministère Ribot était mis en minorité sur une motion d'ordre du jour pur et simple. Comme il est de règle en France, après de pareils événements, le cabinet tout entier est allé remettre sa démission entre les mains du Président de la République, qui l'a acceptée.

Le ministère Ribot était au pouvoir depuis plus de dix mois et je crois que plusieurs de ses anciens membres reparaitront dans la prochaine combinaison ministérielle.

Ces commotions politiques reviennent périodiquement avec une exactitude presque mathématique. C'est un mouvement d'horlogerie qui fait retentir ses heures au moment fixé : quand c'est l'heure au Palais-Bourbon, ça sonne et le ministère s'en va. Mais un autre cabinet rentré aus-itôt sans que le mécanisme de l'ensemble en soit troublé le moins du monde.

Madagascar a capitulé, Madagascar est à la France. Vous savez tous bien qu'il ne pouvait pas en advenir autrement. Rien ne résiste à



l'armée française, de nos jours. Il y a des détails défectueux dans toute expédition, et ces détails sont surtout exploités par les malveillants. Mais, dans une conquête, c'est le résultat final qu'on doit envisager, et la prise de Madagascar par les Français ne faisait de doute pour personne. Il y a des soldats qui crèvent, qui dorment ou mangent peu ou mal, il y a des vivres qui se perdent, mais qu'à cela ne tienne, l'ensemble comme un torrent irrésistible, se lance vers le but et l'atteint infailliblement. Le général Duchêne a imposé de sérieuses conditions de paix au gouvernement de la Grande Ile, de qui il a obtenu qu'aucune concession de territoire malgache ne pourrait être faite à des étrangers sans l'autorisation de la France. C'est simplement l'annexion complète.

La science vient de perdre Pasteur, le grand et modeste savant, à qui l'Etat a fait de splendides funérailles, à ses frais. Il serait oiseux de rappeler ici tous les travaux auxquels se livra Pasteur et les découvertes qu'il fit. C'est une perte énorme, mais heureusement qu'il a laissé des élèves, et d'ailleurs la France possède tant de savants, qu'elle pleure amèrement ceux qui partent, en se consolant avec ceux qui restent.

Une grève à Carmaux est une chose assez fréquente. Ce sont des verriers mécontents qui n'aimaient pas leur directeur, M. Resseguier, sur qui on a tiré un coup de revolver, sans le blesser grièvement. M. Jaurès, député socialiste et orateur de première valeur, semble être mêlé à l'affaire et on parle de l'arrêter. Tout ça s'arrangera, comme tout s'arrange, et la paix succèdera à la tempête, même à Carmaux.

\*  
\* \*

Quelques heures de chemin de fer, et nous arrivons en Allemagne, pays intéressant à observer.

L'empereur Guillaume est comme le juif-errant de la légende, toujours par monts et par vaux. Il inaugure des monuments un peu partout. A Woerth, il en a dévoilé un, élevé à la mémoire de ceux qui s'y sont fait tuer, en 1870. Là, il a prononcé, avec emphase, des paroles excessivement graves dans sa bouche.

Parlant de l'Alsace et de la Lorraine, il a félicité son illustre grand-père d'avoir fait rentrer ces deux provinces sous le sceptre de l'empire allemand. C'est un dépôt sacré qu'il lui incombe de conserver intact. L'Allemagne actuelle n'a jamais eu et n'a pas l'intention de les céder à personne et elle est assez forte pour les défendre contre tout agresseur extérieur.

Ça, c'est parler pour dire quelque chose, mais nous connaissons le caractère ondoyant et optimiste du souverain allemand, et nous savons bien, qu'à un moment donné, il peut brusquement revenir sur ces solennelles déclarations.

Dans un ordre de chose plus intime, il vient d'en donner une preuve convaincante. A propos de marine, dernièrement, il avait avec son frère, le Prince Henri, une querelle violente, à la suite de laquelle il l'envoyait se promener pour une année, à l'étranger. Naturellement, la chose fit beaucoup de bruit, et attira bien des commentaires, mais soudain, Guillaume se ravisa et fit mander son frère avec qui la paix fut signée.

Il n'en sera probablement pas ainsi avec l'Alsace et la Lorraine, mais qui sait?...

Les socialistes allemands se remuent beaucoup en ce moment, mais comme toujours avec méthode et calme. Liebrecht, député au Reichstag, a, dans une réunion, lancé bravement un défi à l'empereur, qu'il dit être incapable de régler la question sociale. Je le crois, M. Liebrecht.

Si vous vous rappelez, Guillaume II; il y a quelques années, devint fort inquiet des progrès que faisaient les socialistes en Allemagne. En homme intelligent, il s'est dit: voici un torrent qui va tout emporter, inutile d'essayer d'y résister, mais je puis bien l'endiguer, le canaliser et le lancer dans la direction qu'il me conviendra. Il fit comme il le disait, mais sa digue fut débordée, son canal, pas assez large, et le voilà de nouveau aux prises avec les aspirations impatientes de la démocratie allemande.

Comment s'en tirera-t-il?

Le baron von Hammerstein, ancien directeur du *Kreuz Zeitung*, est dans de forts mauvais draps, en ce moment. Il paraît avoir manipulé, sans scrupules, des fonds qui ne lui appartenaient pas. C'est toujours dangereux ce genre d'opération et surtout pas légal. Ici, encore, n'insistons pas trop; l'Allemagne, avec Hammerstein, la France, avec Magnier, et, l'Angleterre, avec Balfour, n'ont rien de particulier à s'envier mutuellement.

\*  
\* \*

Sur ces bonnes paroles, nous allons bondir jusqu'à Rome.

Notre Saint-Père, le Pape, a été profondément atteint par la démonstration que le gouvernement italien a fait, à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de la prise de Rome. Dans une lettre très digne, il se plaint qu'on n'ait pas même, par pudeur ou courtoisie, respecté son grand

âge et qu'on soit venu jusque sous ses fenêtres, faire retentir les clameurs d'une populace hostile. L'acte du gouvernement italien aura peut-être une portée inattendue, car le Souverain Pontife prépare une réunion des prélats de l'Eglise romaine, où il sera décidé si la question du Pouvoir temporel des papes doit être inscrite aux dogmes religieux comme article de foi catholique. Ce serait là, assurément, un acte fort gênant pour la monarchie italienne.

Le général Baratieri a battu les nègres de l'Abyssinie, et le bon roi Meneleck, un garçon intelligent entre parenthèses, vient d'avoir la malchance de se faire tuer par la foudre, ce qui est toujours désagréable.

Une femme italienne, affolée de la perte de ses enfants, s'est mise à empoisonner les enfants de ses voisins. Elle en a ainsi expédié vingt-trois, ce qui était vraiment excessif.

Le roi Charles, du Portugal, voulait venir à Rome, voir le roi Humbert. Mais ces visites de roi à roi ne sont pas toujours commodes, et, dans l'état actuel des relations entre le Vatican et le Quirinal, Charles a dû remettre indéfiniment sa visite.

\*  
\* \*

Allons-nous-en en Asie où nous trouverons du grâbuge partout. Le Japon — c'est probablement une feinte — montre les dents à la Russie; celle-ci fait risette à la Chine; la Corée est malheureuse dans tout cela et sa pauvre reine vient de payer les pots cassés: les Japonnais l'ayant tout simplement assassinée. C'était peu courtois.

Je voudrais bien en dire plus long là-dessus, mais le temps me talonne et je reviens rapidement en Turquie, où nous trouvons des massacres à foison.

Le Sultan, un homme quelque peu versatile, trainard en politique étrangère, mais expéditif en vengeance intérieure, vient de supprimer nombre de massacreurs à l'aide de noyades. Il fit transporter les accusés en plein Bosphore, où on les lâchait à l'eau libre. Des centaines de jeunes Turcs, amateurs de sang arménien, terminèrent ainsi leur carrière. C'est un exemple à méditer prudemment.

Cette pauvre Turquie est réellement indisposée. La Russie, la France et l'Angleterre la poussent, l'épée dans les reins, et elle se voit obligée de leur accorder toutes les réformes requises, pour l'administration de l'Arménie. L'Arménie en sera-t-elle plus heureuse ?

\*  
\* \*

Revenons par ici en nous arrêtant en Autriche, où le nouveau premier ministre, le comte Badeni, vient d'ouvrir le Reichsrath, par un

discours ferme et conciliant. Voilà un pays acerbe à diriger. Des douzaines de nationalités s'y disputent la préséance, et l'excellent François-Joseph, malade et triste, ne suffit guère pour les satisfaire toutes. Le métier de souverain est décidément un métier difficile.

Pour conclure, nous enregistrons une émeute d'étudiants hongrois, à Agram, et le suicide du général Von Adelsheim, qui tue sa femme avant de s'expédier lui-même, à la suite de mauvaises affaires financières — il y a des *shavers* en Autriche comme partout.

En Espagne, des étudiants — toujours des étudiants — cassent les vitres de la Faculté de Barcelone, parce que l'œuvre de l'un de leurs professeurs n'a pas été approuvée par le gouvernement. C'est une manière spéciale d'obtenir satisfaction.

A Cadix, la foule attaque une procession du Saint-Rosaire et blesse à coups de pierre Mgr l'évêque qui était en tête du cortège. Où est donc la foi des Espagnols ?

A Ferrol, on arrête un journaliste, et la foule proteste en brisant les vitres du palais du gouverneur à coups de pierre. Toujours des arguments bruyants !

On veut envoyer encore douze mille hommes pour dompter les Cubains : ces diables de Cubains donnent beaucoup de fil à retordre aux Espagnols.

A ce propos, je me demande quelle tactique emploie le général Campos pour réduire les rebelles de Cuba ? Chaque dépêche nous apporte la nouvelle d'un combat où le succès est douteux. Je crois que le général Campos divise trop ses forces. En bonne tactique, il faudrait former une forte colonne, qui écraserait les révoltés partout, et non pas des petits paquets, qui soutiennent des combats partiels, sans résultats pratiques. Le maréchal Campos commence à s'apercevoir qu'il est plus difficile de dompter les Cubains que de battre quelques pouilleux de Marocains.



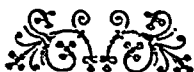
Enfin, revenons dans nos parages, en nous arrêtant un instant à New-York, pour admirer les agissements de l'excellent duc de Marlborough, qui va épouser mademoiselle Consuelo Vanderbilt, jeune fille pimentée d'une dot de dix millions de piastres. Il n'a pas été remarquablement heureux, ce jeune homme, depuis son arrivée en Amérique. A Montréal, il a été pâle et imberbe ; à Louisville, Kentucky, il a reçu une hospitalité aigre de la part d'un directeur de théâtre, qui l'a flanqué à la porte, à coups de poings, vu qu'il se montrait un tantinet

entreprenant auprès de ses actrices, et, à New-York, un policeman effronté a osé l'arrêter, parce qu'il conduisait sa bicyclette trop rapidement. Oh ! fi ! du policeman qui a eu une pareille audace.

Mais, voilà qu'il se fait envoyer des présents pour mademoiselle Vanderbilt, et les douaniers, sans cœur, lui demandent des droits. M. de Marlborough refuse net de payer et renvoie ses présents en Angleterre. Pour vous, pour moi, ces choses-là seraient gênantes, mais pour un duc, ça va tout seul. Il épousera quand même miss Vanderbilt, il sera heureux et aura beaucoup d'enfants. C'est tout ce que je lui souhaite.

Et dire que j'aurais encore de petites choses à raconter, mais mes collaborateurs me coupent l'espace et vous savez, mes collaborateurs, ce sont mes maîtres. Il me faut donc m'incliner jusqu'au prochain numéro, qui sera un numéro d'élite.

J.-D. CHARTRAND.



# L'AVEU

Musique de M. le Dr P.-E. Prévost.

PIANO.

The first system of piano accompaniment consists of two staves. The right hand (treble clef) plays a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the left hand (bass clef) provides a harmonic accompaniment with chords and moving lines.

The second system of piano accompaniment continues the musical texture from the first system, featuring similar rhythmic patterns and harmonic support for the vocal line.

The third system includes the vocal line and piano accompaniment. The vocal line is written in a single staff with lyrics underneath. The piano accompaniment continues in two staves. A piano (*p*) dynamic marking is present at the beginning of the system.

Je ne saurais le di - re, L'a-  
Si tu n'y sais pas li - re Un

mour que j'ai pour toi, Un seul bien je dé -  
 nom, le tien, gra - vé, Pardonne à mon dé -

si - re, Qu'il vive et meure en moi! Ma  
 li - re, Et dis que j'ai rê - vé. Ne

voix..... mon chant lui - mê - - me..... Ma  
 bri - - - se pas... mon rê - - ve..... Ne

*rall.* *a tempo*  
 voix, mon chant lui - mê - me Ne di - ra pas mes  
 bri - se pas mon rê - ve. Ce se - rait trop cru-

*p rall.....* *a tempo*

*rall.* *mf*

vœux..... Com - ment sa - voir que j'ai - me sans  
 el..... Qu'im - por - te qu'il s'a - chè - ve sur

*rall.* *f* *f*

li - re dans mes yeux..... Com -  
 terre où dans le ciel..... Qu'im -

*rit. p*

ment sa - voir que j'ai - me sans li - re dans mes  
 por - te qu'il s'a - chè - ve sur terre ou dans le

yeux, sans li - re dans..... mes  
 ciel, sur terre ou dans..... le



yeux ?.....  
ciel !.....

The image shows a musical score for a piece titled "L'AVEU". It consists of two systems of staves. The top system has a single treble clef staff with a vocal line. The lyrics "yeux ?....." and "ciel !....." are written below the notes. The bottom system has three staves: a treble clef staff for the vocal line, and two bass clef staves for piano accompaniment. The music is in a key with one flat (B-flat major or D minor) and a 2/4 time signature. The score is printed in a high-contrast, black and white style.



M. le Dr P.-E. PRÉVOST

## MODES ET MONDE

---

Voici l'automne, il n'y a plus à se le dissimuler et les grandes mondaines se demandent sans doute quels sont les nouveaux modèles que je vais leur présenter.

La mode ne change pourtant pas essentiellement tous les mois. Prêcher ce mensonge est pousser à un luxe absurde et à des travestissements perpétuels. En dehors des grandes modifications de saison, il n'y a donc de variété que dans quelques détails.

Pour vous plaire, cependant, mesdames, — et que ne tenterais-je pas pour y réussir, — je vais passer en revue les étoffes que les fabricants ont tissées dans le but de vous être agréables.

D'abord, l'écosais joue un rôle prépondérant dans la confection des manteaux de voyage ; les carreaux rouges et verts sont les préférés. On en fera aussi des toilettes de ville fort élégantes : quelques journaux pratiques recommandent surtout ce genre pour les jeunes filles et les enfants, à moins qu'on ait dans sa garde-robe trois et quatre costumes de rechange.

Si l'on continue à porter des manches différentes du corsage, la soie écossaise sera très employée.

Une légère modification se voit dans les jupes dont on essaie de rompre l'uniformité par des boutons sur les plis, s'il s'agit d'une robe de laine. Les gros godets sont quelquefois fixés dans le haut par des écharles de dentelles au milieu desquelles scintillent des boutons d'acier, de nacre ou de jais, selon l'étoffe.

Les timides essais ne réussissent pas cependant à faire perdre aux robes sans ornements leur popularité, lesquelles doivent toute leur élégance à la coupe et comme l'a dit une spirituelle diseuse "à celle qui se met dedans."

Les tours de cou sont moins volumineux. La tête se dégage un peu au grand contentement de la majorité masculine qui nous voyait envahies par nos manches, nos ruches, nos chapeaux, nos ondulations, etc.

Dans les lainages, on parle d'un crépon tellement serré qu'il imite à s'y méprendre le velours dont il a le velouté et la solidité à toute épreuve; par exemple, il sera impossible avec cette étoffe de faire des draperies ou des relevés d'aucune sorte : corsage raide, jupe raide, manches raides, ce sera le triomphe du raide. On se contentera de l'orner de boutons aussi beaux que la bourse pourra en permettre le luxe.

Le mohair sera aussi d'un chic élégant. Il en est plusieurs sortes qui s'appellent tantôt *armure mohair*, tantôt *brocarts mohair*, *brochés mohair* ou *purs mohair*, selon la forme du tissu. Ces étoffes sont assez dispendieuses, mais ne nécessitent que peu de garnitures.

Les fourrures seront très en vogue : d'étroites bandes de vison, mouton de Perse, *seal*, hermine, en un mot toutes les fourrures de quelque valeur seront employées comme garnitures pour les toilettes de ville aussi bien que pour les robes de bal.

Les manchons seront énormes, dit-on, et si vous vous rappelez avoir vu des planches de modes représentant nos grand'mères au siècle dernier, vous aurez une idée de l'excentricité des manchons tels qu'ils seront portés cette année.

Les dentelles vont être employées à profusion ; inutile d'en énumérer les manufactures ; en fait de dentelles, tout ce qui est riche et véritable est toujours bien accueilli. Il ne faut pas oublier surtout de ne pas négliger la qualité pour la quantité. On vous pardonnera plutôt une étoffe assez ordinaire qu'une dentelle commune.

Les chapeaux sont énormes : ces formes donnent fort bon air aux figures qu'elles peuvent coiffer.

Je lisais l'autre jour dans un journal humoristique anglais à propos de la grandeur démesurée de quelques chapeaux tels qu'ils sont portés actuellement, que le conducteur d'un tramway à Londres avait dû aider une jeune fille à replier les bords de son chapeau pour l'aider à passer dans la porte de sa voiture.

Voilà une plaisanterie qui tout au moins est aussi exagérée que le chapeau.

Les garnitures en plumes, rubans, aigrettes, sont portées en profusion sur le chapeau et souvent toutes à la fois.

Mais les plumes surtout forment des panaches très ondoyants. J'examinais l'autre jour dans un magasin de modes de la rue Ste-Catherine, celui de Mlle Labrecque je crois, une de ces formes excentriques dont la calotte assez haute était tout entourée de plumes noires d'une longueur au-dessous de la moyenne. Cela me faisait penser au panache de plumes qui surmonte l'écusson du royaume d'Angleterre.

Je me demandais : qui osera se coiffer de ce chapeau ? Quelques jours après, je le revoyais sur une jolie élégante, à qui il faisait si bien qu'on oubliait son excentricité.

Ça revient à ce que je vous ai toujours dit : on peut tout oser quand on est jolie.

On ne peut rien généraliser, car ce qui convient à madame X déparerait madame Z. Chaque personne a un genre particulier comme son individualité et pour choisir ce qu'il lui faut, il faut non seulement déployer du goût, mais beaucoup de tact et d'intelligence.



L'évènement principal du mois d'octobre a été la kermesse.

Depuis deux mois que l'on se préparait à cette magnifique démonstration de la charité, depuis deux mois que l'on n'entendait parler que de vendanges et d'achats, et dix jours ont suffi pour épuiser tout cela.

C'est égal. C'était bien joli et je ne suis pas la seule, je suis sûre, à en avoir gardé un bon souvenir, de la kermesse de 1895.

Tout y était charmant ; la plus parfaite harmonie n'a cessé de régner parmi le nombreux personnel de la kermesse. Chacune de ces dames travaillait avec ardeur à la cause commune et n'avait qu'une ambition, celle de faire le plus d'argent possible pour l'hôpital Notre-Dame.

La générosité des citoyens est venue seconder un aussi beau zèle ; tous les soirs les vastes salles de la kermesse s'emplissaient d'une foule de personnes accourues pour verser une obole dans la scibile des jolies quêteuses...

Et pour s'amuser en même temps, puisqu'il faut bien le dire, et c'était bien le moins. L'aspect général de la kermesse pouvait mettre en gaieté les plus splénétiques : ces drapeaux, ces tentes décorées avec un goût remarquable, les fleurs, tout enfin respirait la joie et presque le bonheur.

En entrant dans la salle d'exercice, on se croyait transporté dans une autre planète d'où toutes les misères de ce monde avaient été bannies. "Ça ne sentait pas même le bazar," me disait un jeune homme, "tant les jeunes filles apportaient de délicatesse et de grâce dans leurs sollicitations."

Une graine de mondanité mais de mondanité aimable puisqu'elle aidait à grossir les recettes, s'est glissée dans la kermesse. Quelques dames ont offert des déjeuners à leurs amies et qui ont été commandés aux présidentes de la salle à manger dans la kermesse.

Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Les dames se sont amusées, les pauvres en ont bénéficié : c'est dommage que tous les amusements n'aient pas un but aussi charitable.

Madame juge Loranger a été la première à donner le bon exemple. Une douzaine de convives ont été invitées pour rencontrer madame L.-P. Pelletier de Québec. Parmi les invités, on remarquait madame Chapleau, mesdames R. Thibaudeau, Alphonse Desjardins, C.-A. Geoffrion, Ls. Beaubien, Nantel, P. E. Leblanc, Hughes, Henri Archambault, Dumont-Laviolette, L. J. Forget, Damase Masson, Aimée Gélidas, Arthur Dansereau, Hubert Desjardins, Ls. Loranger et mademoiselle Laframboise.

Madame Nantel a ensuite offert un autre déjeuner le lendemain ; madame Dobbïn a fait de même et lady Lacoste, à son tour, a gracieusement donné un *five o'clock tea* à toutes les présidentes des différentes sections.

Madame Dandurand a offert un dîner aux dames de la section des Beaux-Arts, auquel ont assisté mesdames Grenier et Turgeon, de Québec, M. le consul de France et M. Dandurand.

Pais vient l'écho de mondainetés plus mondaines encore.

La première grande fête a été donnée par lady Lacoste, à sa résidence de la rue St-Hubert, pour le début de sa jeune fille, mademoiselle Justine Lacoste, qui a subi l'éclat des premiers lustres d'une salle de bal avec une grâce pleine de gentillesse. Plusieurs débutantes ont aussi tiré leur première révérence, à cette réception, devant un public d'admirateurs qui n'ont pas ménagé leurs galanteries.

C'est si beau, si frais que ces fillettes essayant leurs premiers pas dans le monde, l'âme toute neuve et parée des plus roses illusions !

Madame Dumont-Laviolette a donné un très joli thé, de quatre à sept heures, par un bon samedi d'octobre. Les invités ont passé, chez leur charmante hôtesse, une heure qui comptera parmi les moments agréables de la vie.

Une partie de chasse, organisée par M. et madame L.-J. Forget, a eu un succès sans égal et le déjeuner qui a suivi a été une merveille de l'art culinaire. Plus de deux cent cinquante invitations avaient été lancées pour cette fête cynégétique.

Et les soirées de cartes donc ! Elles ont été commencées par madame P. E. Leblanc, avec un entrain sans pareil, et elles ne s'arrêteront pas là. Déjà, je pourrais en nommer plusieurs autres dames qui se proposent de jouer les cartes, mais, chut ! n'anticipons pas sur les événements.

Jamais saison n'a commencé si tôt et d'une manière plus brillante. Si, l'avenir continue de réserver d'aussi charmantes réunions, l'hiver 1895-96 aura certainement fait époque dans les fastes carnavalesques.

\*  
\* \*

J'ai beaucoup de plaisir à insérer les réponses que j'ai reçues à ma question : Fait-on son sort ou le subit on ?

Le sujet était de haute philosophie et l'on pourra voir que nos Esopes en herbe l'ont traité avec toute la sagesse qu'il convenait.

Plusieurs m'ont félicité de cette heureuse innovation ; je les remercie cordialement de cet encouragement. Quelques autres semblent particulièrement heureux que ces petites correspondances se fassent sous le voile de l'anonyme. Je comprends facilement ce sentiment et le partage à tous égards. Et moi-même je me sens plus à l'aise avec tous ces amis inconnus que je ne connaîtrai jamais, mais que j'aime tout de même, parce qu'ils me communiquent leurs idées, leurs impressions.

Je recommande à quelques-uns un peu plus de laconisme ; l'espace qui m'est assigné est très-restreint, et comme je tiens à ce que chacun ait sa place et à ne laisser personne de côté, il faut être un peu plus précis. Allons, c'est entendu : quinze lignes tout au plus.

Je recevrai jusqu'au vingt novembre les réponses à la question que je vais indiquer. Après cette date, il sera trop tard pour la publication et les billets retardataires courront risque de voir le panier.

Voici l'intéressant problème que les lecteurs de LA REVUE NATIONALE auront à résoudre durant ce mois :

*Les convenances d'âge et de fortune sont-elles nécessaires au bonheur dans le mariage ?*

FRANÇOISE.

## RÉPONSES A LA QUESTION : FAIT-ON SON SORT OU LE SUBIT-ON ?

Je réponds tout de suite : On subit le sort qu'on s'est fait.

*In principio*, on fait son sort.

Dans la vie présente, on subit le sort qu'on s'est fait dans les vies antérieures et on prépare celui qu'on subira dans les vies futures, lesquelles sont la conséquence inévitable de toutes les existences passées, depuis le commencement de l'origine ou l'origine du commencement.

Chacun est donc responsable de son propre sort.

La responsabilité est le principe de la dignité humaine et le libre-arbitre est la raison de la responsabilité.

L'altruïsme, et non l'égoïsme, produit le bonheur individuel et la félicité universelle, tant dans le temps que dans l'éternité.

Pour être réellement *pratique*, même dans l'ordre temporel — l'ordre économique et social — il faut se sacrifier à son prochain et non sacrifier son prochain à soi.

Cette règle est pour tous absolument. Le sacrifice est la loi de la vie.

C'est là ce que doit être la maxime du véritable *struggle for life*.

La maxime contraire, trop universellement suivie, est celle du *struggle against life*, puisqu'elle porte à lutter contre la vie d'autrui.

Celui qui s'est proclamé Lui-même la Voie, la Vérité et la Vie, a dit : " Quiconque cherche à sauver sa vie la perdra ; mais quiconque la perdra pour moi, c'est-à-dire pour son prochain, pour l'Humanité, la sauvera."

Ce précepte est d'une moralité différente de ceux qu'on a tirés par les anneaux du principe incompris de Darwin. Il procède d'une observation supérieure. Qu'on ne l'oublie donc point, car on subit le sort qu'on s'est fait et l'on fait le sort qu'on subit.

J. L.

\* \* \*

Au point de vue de la différence des sexes, je formule ainsi ma pensée : L'homme se fait son sort, la femme le subit. Où l'homme est sauvage, la femme est laide et elle laboure. Où l'homme a la politesse du cœur et la civilisation des manières, la femme est une divinité. La femme se fait, elle son sort quand tout, en elle, est une envolée vers les chastes et saintes ivresses et les purs dévouements de la maternité, et que, tantôt, la statistique vous la montrera prostituée par la faim ? Au point de vue général, il serait à peu près sûr de poser pour règle que personne ne se fait son sort. Les fils de famille, ces bons vauriens, ne se donnent que la peine de naître. On voit des hommes de volonté percer à travers de grands obstacles et leur exemple est salutaire à tous ceux qui ont de la volonté. Mais ceux qui n'en ont pas dans leur complexion, lâchons le mot, dans leur organisation matérielle, ne peuvent s'en donner et leur sort est scellé. Cependant la volonté sommeille quelquefois, et c'est pourquoi l'éducation doit tendre avant tout, par les moyens moraux et physiques, à l'éveiller, car l'idéal pour l'homme c'est de faire son sort et non de le subir.

SIC JUREO.

\* \* \*

Lorsqu'on entend tant de malheureux répéter : " Ah ! si c'était à recommencer ! " l'on se demande si au fond on ne fait pas toujours son sort. Quelquefois par bêtise, d'autrefois par passion, on sème presque toujours les germes de nos ennuis.

Toutefois il ne faut être absolu puisque les lois multiples du sort sont loin de l'être.

L'homme n'est pas seul dans le monde et encore moins est-il placé au milieu d'instruments dociles. Continuellement en présence d'*êtres* plus ou moins

rebelles, ses plans échouent ou réussissent par suite d'un choc varié d'imprévu. Le sort est le résultat de la lutte de l'homme contre ces êtres.

La mouche qu'on écrase, le faible qu'on opprime font-ils leur sort ? Evidemment non.

Dans la composition du sort entrent les desseins providentiels, la nature de l'individu et les circonstances qui lui résistent ou le favorisent. C'est dire que le sort est le résultat d'une collaboration où l'individu peut n'avoir qu'une voix consultative. Mais en bien des cas, la patience et l'intelligence de cette voix lui donnent une influence prépondérante.

Plus l'homme se détache des circonstances hasardeuses, plus il se met à l'abri des coups du sort.

Où envie le sort du laboureur parce qu'il coue tranquillement sa vie au milieu de circonstances régulières et quasi constantes. Il est vrai que la nature a ses calamités, mais ce sont des exceptions qui confirment la règle.

Tandis que le sort du joueur n'est déplorable que parce qu'il ne peut donner aucune impulsion raisonnée à la marche des circonstances.

Je conclus donc que l'on fait son sort, mais il faut toujours le subir, puisque l'abîme de nos convoitises est insondable.

JEAN PREVÈNE.



Après avoir mûrement réfléchi sur la question posée, j'en suis venu à ceci :

1. — Toutes les femmes font leur sort à l'exception d'une seule classe : les jeunes filles pauvres, et encore ! !

2. — Quelques hommes font leur sort, presque tous le subissent.

Avec de telles prémices, il me faudrait au moins une longue dissertation pour m'expliquer clairement.

Je sais trop, cependant, combien limité est l'espace qui vous est réservé pour oser le remplir, moi seul de ma détestable prose.

Je serai concis, tant pis si je ne suis pas clair.

## I

La question d'éducation première est intimement liée à la manière de vivre d'un chacun.

L'américanisme dans l'éducation en ce qu'il fait la jeune fille plus libre, la rend aussi plus apte à voir du premier coup d'œil le côté réel des choses.

Conséquemment, l'Américaine ne s'attigera pas de la perte d'un idéal impossible ; elle se contentera, au contraire, de la non réalisation d'un malheur qui aurait pu arriver.

L'Européenne se crée un idéal qu'elle n'atteindra jamais.

Toutefois, à ce point de vue, il y a des Européennes qui sont Américaines, et des Américaines qui sont Européennes.



Pour les jeunes filles pauvres, je ne vois que les laides qui subissent leur sort. Le sort heureux ou malheureux des autres est fait par elles, en ce qu'elles restent dans leur condition de naissance ou visent au-dessus.

## II

Quelques hommes font leur sort.

D'abord, quelques poètes ou rêveurs éthéréens qui rencontrent un caractère semblable au leur peuvent arriver à goûter le bonheur : ensuite, ceux qui se marient uniquement pour l'argent courent de grandes chances de marier du même coup toutes les misères humaines. Au moral, cela s'entend.

Presque tous les hommes subissent leur sort, c'est-à-dire presque tous cherchent à faire leur sort et presque tous n'y réussissent pas.

Jeté de bonne heure dans la lutte pour la vie, arrive un jour où l'homme veut se choisir une position définitive, il se marie. Mais tant il est vrai qu'un homme en amour est un aveugle, celui qui se marie voit bien les misères des autres et ne prévoit pas les siennes. Il ne songe pas que bien souvent en épousant la fille, on épouse la mère. Bienheureux encore, si à cette loterie du mariage le gros lot qui sert presque toujours n'est qu'une belle mère.

Il aurait pu être toute la famille de la femme qu'on a prise.

Sans malice n'est-ce pas??

Vous voyez, mademoiselle, qu'il y avait matière à une longue dissertation et que, pour avoir été concis j'ai réussi à éclairer comme une lanterne éteinte.

Ne m'en gardez pas rancune, et souriez de pitié, si vous voulez.

L'UN D'AVEL.



Nous faisons notre sort. Je ne crois pas au *C'était écrit* fatal des Musulmans. Le hasard joue un rôle, il est vrai, dans notre vie, mais pas au point de nous ôter notre libre arbitre dans la plupart des circonstances. Et il y a une grande différence entre ce hasard et la destinée immuable des fatalistes, cette destinée à laquelle ils se croient soumis irrévocablement.

Le proverbe : *On ne peut fuir sa destinée*, est faux.

L'homme qu'épouse une femme (pour donner un exemple toujours plein d'actualité) est l'homme qu'elle a choisi et non celui que lui a imposé une destinée arbitraire. Si son choix n'a pas été heureux, chose qui arrive souvent, hélas ! qu'elle s'accuse elle-même, et non la fatalité. C'est surtout au sujet du mariage que les fatalistes parlent le plus souvent de destinée.

NASSIR



Votre question, "Fait-on son sort, ou le subit-on?" voici ce que j'en pense : On le fait d'abord, on le subit ensuite.

Ma réponse est tardive ; j'hésitais à vous la communiquer, mais comme elle peut en valoir une autre, je vous l'envoie.

Une lectrice qui vous admire,

EUGÉNIE,

Moatmagny.

Fait-on son sort ou le subit-on ? On le fait à force de le subir. Le sort est une urne où ceux qui persistent finissent toujours par tirer le bon numéro. Amère consolation, car souvent le bon numéro ne nous rapporte pas assez pour compenser ce qu'il nous a coûté.

RAY-LOR.

*A Françoise,*

Je demandais à un jeune avocat (un fin celui-là) : Fait-on son sort ou le subit-on ? Ce dernier, levant intelligemment la tête, me répondit : Mademoiselle, je fais ma position dans le moment, en dépit de la profession encombrée, pour ensuite subir mon sort.

Malgré mon expérience de quelques années de plus que lui, je suis, cependant, de son avis, car cette question est traitée par une jeune fille qui a subi un mauvais sort en amour sans jamais l'avoir fait.

CLOTILDE.

Montréal, octobre 1895.

Lorsque le soir, remontant vers nos foyers, on côtoie les cottages des rues aristocratiques dont les fenêtres s'allumant de feux resplendissants continuent l'éclat du jour, il nous semble voir luire une brusque vision de la joie, amante chérie que l'on voit dans les bras d'un autre. Mais ceux qui savent ne contempnent pas longtemps ces luxueuses demeures où tout sourit excepté ceux qui les habitent. Et pourtant l'on parlera inconsidérément du sort enviable des milliardaires dont le cœur garde au fond la lie du souci. La fortune n'est donc pas ce qui rend le sort plus beau. Et l'amour peut-il faire plus que la fortune, l'amour avec ces déceptions, ses trahisons, ses cruautés qui ont causé les plus profonds désespoirs. L'amitié ? N'est-elle pas trop souvent le masque de la duperie et de l'intérêt ? La poésie, l'idéal ? Vivre du parfum des roses, des beautés de la

nature, pleurer ce qui passe, maudire ce qui ne passe pas, se consoler de regrets amers en des rêves éblouissants qui se terminent par d'autres regrets amers..... La science? Que nous apporte t-elle sinon le sentiment profond et décourageant de notre ignorance. La philosophie nous fait endurer notre sort, mais elle ne l'embellit pas .....

Puisqu'il n'y a de contentement nulle part, qu'appellez vous le sort? Et si vous entendez pas là le mauvais sort, oh alors je réponds tout de suite: On le *subit* et ceux qui le *font* ne sont pas plus avancés.

LUCIEN DESCHAMPS.



Pardonnez à une jeune fille, sans expérience, qui entre à peine dans la vie.  
"Fait-on son sort ou le subit-on?"

C'est une question très philosophique qui demande, sans doute, une réponse philosophique aussi, le sort étant une sorte de fatalité à laquelle nul ne peut se soustraire.

Pour moi, Mademoiselle, qui vois encore tout en rose, et qui ne sais que faire de la philosophie, cette question me fait penser à un vieux proverbe (plus vieux que moi) très philosophique: "Tel qu'on fait son lit on se couche."

De même on fait son sort; sans le savoir quelquefois, il est vrai, et on le subit comme on l'a fait.

Pardonnez-moi d'avoir osé émettre mon opinion sur une question aussi grave, mais comme je suis jeune je me sers souvent de l'expérience des autres.

EMILIENNE.



Nous avons justement assez de liberté pour que nous ne subissions pas tout à fait notre sort et juste assez d'impuissance pour que nous ne le faisons pas tout-à-fait.

M. RENAL.



Grande question, qui demande une bien grande réponse! ..... Mademoiselle Françoise la pose sans doute à des gens d'expérience; je ne suis pas de ce nombre; j'entre dans la vie.

Mon opinion est que l'on subit le sort, la destinée qu'un être tout-puissant et mystérieux nous a préparé au début de la carrière; le malheur nous guette à

une telle heure, c'est la fatalité du sort, le bonheur nous attend à un tel endroit, c'est un des rares sourires de la destinée.

Si l'on en était à faire ce sort, tous y travailleraient jour et nuit, avec une ardeur continuelle, et alors tout le monde se trouverait assez d'esprit pour se préparer un avenir heureux, et l'on voit des déshérités du sort, des malheureux, donc on ne fait pas son sort. Ne riez pas et laissez moi prendre ma jeune et minime expérience de dix-sept ans !

Par exemple, je veux — et ne peut pas — passer pour une jeune fille modèle dans le jugement d'autrui ; j'ai fait au meilleur de mes connaissances pour arriver à ce but enviable, mais, malgré moi, c'était comme une chose tout à fait naturelle, un tel jour, je faisais une sottise, un autre tantôt, une folie, toujours malgré moi : résultat : des amis me laissent, cela me cause du chagrin, d'autres ne m'aiment plus, grande peine, et une foule de désagréments s'en suivent.

J'ai fait tous mes efforts pour conjurer cela, peine perdue, je subis mon sort, je le subirai toujours, malgré mes protestations.

ARIMASKA-FLA.

